

Philippe STEINMANN

ODIANE
ou la nécessité fatale

ROMAN

*A Yves-Robert Omejkane
A l'ami parfait*

I

Sur le quai de la gare, j'avais remarqué ce jour-là, plaquée contre un treillis de lignes tranchées par les rails, la découpe de deux silhouettes noires. Un homme, une femme. Lui, je le connaissais depuis quatre ans. C'est sa profession de juriste qui me rapprocha d'Adrien Barberole. Son regard était capable d'acidité et d'agitation soudaine quand la pensée avait en lui des intensités invisibles peut-être pour un autre que moi, ou même inconnues de lui. Il avait le cheveu dispersé et un visage qui me rappelait parfois des portraits de princes d'un Moyen-Age décadent quand je le voyais de trois quarts. Expressif tout l'était en lui, et à voir ses yeux souvent fuyants ou interrogateurs l'indifférence était impossible. Ils étaient dessinés à traits amples et surmontés de sourcils transparents avec un manque d'abondance qui traduit l'élévation des idées. Couleur indéfinissable: sans les reflets bleus du nord, sans les teintes noisette à nuances profondes, comme chez les Méditerranéens, ils n'avaient pas non plus le gris d'yeux

slaves ou celtiques où l'on trouve plus de sentiment que d'imagination. Non, ils avaient des jaspes changeants où les verts transparaissaient dans les moments de paroles exaltées, et des miels s'y nimbaient quand les aveux les plus proches de la personne cherchaient à se formuler. Des aveux d'ordre esthétique presque toujours qui s'efforçaient de masquer les facettes du sentiment, seules pudeurs secrètes que j'avais pu déceler chez Adrien.

Nez long et mince. Étroit. Ailes sans cesse mobiles avec des battements de passion lorsque les jugements étaient sûrs ou remplis par l'infatuation de soi, ou si la sensation de posséder à fond les sujets envahissait sa personne d'une satisfaction authentique, dans les instants où la totalité de cet homme curieux se donnait au besoin à un raisonnement, à l'approfondissement d'une analyse. J'écris « au besoin » car cette démarche plus intellectuelle et lente que spontanée ne l'attirait guère, le lassait à vrai dire.

Sa bouche était assez mince, elle aussi, mais malgré ce trait qui aurait pu, selon des connaisseurs à prétentions physiognomoniques, l'apparenter aux intelligences sèches et cassantes, il y avait en elle de la bonté, surtout dans la lèvre inférieure une sensualité non embarrassée de dépit. Bref,

elle n'était pas une bouche comme on en voit tant dans la judiciaire pour déclamer, superbe ou hauturière, les lieux communs du passe-partout. Sa stature moyenne et ses proportions laissaient supposer chez lui de l'aisance physique et une grande habileté dans le geste. Il m'avait d'ailleurs confié qu'il avait beaucoup aimé le sport sans en entretenir par la suite une habitude têtue. Il se disait, somme toute, d'une médiocrité correcte, mais en modeste qu'il était, je lui faisais toute confiance sur ce point, car sa force physique semblait indiscutable.

Dans sa démarche solitaire, il y avait quelque chose d'assuré et de fiévreux, de l'aérien conclu par du solide, un assemblage du paysan bien enfoui dans ses bottes avec du jeune débutant intimidé par la foule. De la gravité romaine affranchie des traditions et de la fantaisie baroque. Quand il passait dans les rues, sur les places, regard apparemment absent, il gardait la tête en avant penchée sous le poids des songes, des dialogues secrets entre son âme et celle des choses. Il semblait rêver sous des sensations fugitives, multipliées, à coup sûr fluides et surprenantes. Si bien que l'aborder pouvait paraître délicat. En outre, on le connaissait sans le connaître et le piéton moyen donnait le change en racontant à qui le voulait bien des pyramides de suppositions chères aux provinciaux disséqués dans les

romans. On lui inventait des vies, des comportements imprévisibles. Personne n'était d'accord du fait qu'on supposait en lui de l'ombre et de la vision, peu et tout, de l'horizontal et de la fulgurance, l'insaisissable et le démesuré. Il passait pour « l'homme qui ne parle pas ». Erreur, comme on le verra.

La femme qu'il accompagnait sur le quai vide ou presque, et près de laquelle il gardait un silence épais, chargé de pensées échappant à la simple observation, avait et garde une finesse que son sexe n'affiche pas aussi souvent qu'on s'égare à le dire. Elle avait une voix lointaine, semblable à celle dont un poète rêve au gré d'un inoubliable sonnet, avec un timbre dorien qui aurait galvanisé l'attention des sculpteurs antiques, des maîtres excellents qui ont créé la femme de la Renaissance. Cette voix, je l'avais entendue pour la première fois grâce à quelques mots de politesse distante. On m'avait accueilli avec une amabilité suffisante et un tantinet crispée lorsque j'étais venu, un jour très quelconque de novembre, apporter à Monsieur Barberole une nouvelle sans intérêt immédiat. Voix lointaine, ai-je dit, calme et d'une extraordinaire profondeur avec, en transparence, une incroyable possession de soi. Voix

maîtresse et royale au travers de laquelle, attentive, une oreille aurait pu discerner une sensibilité exercée et l'exquise faiblesse de l'amour. Voix cuivrée, à l'accent wagnérien pour qui aurait cherché en elle des traces de romantisme inspiré de brumes et de forêts. Caresse troublante où Lucile se serait reconnue, sonore, pastels jaillissant en curieux éventail. Voix dont la définition ne se peut donner en aucune description précise, sensation d'un thème et modulation: azur et nuages.

C'était ce même jour que j'avais donc aperçu, mais dans un court instant, le visage ovale. Une montée du sentimental dans l'intelligence la plus pénétrante et la plus vigoureuse. De longues et choyantes vagues de cheveux d'un blond tirant vers le châtain épousaient des joues égales et légèrement penchées pour accompagner un regard d'analyse. Cheveux de tempêtes marines encalmées sous un ciel d'automne mais voilés d'un parfum que je découvris autour d'eux pour une impression profonde. Ses lèvres avaient un aspect de lignes recherchées sans excès. Mouvances calculées, imprégnées de vie orgueilleuse et tenace, tendresse possible, douceur charnelle dans une plastique expressive pour effiler un baiser. Désirs incarnés mis en relief par une discrète et claire avancée des dents. Lèvres étranges, aux articulations grecques, dessin

envoûtant, mystère coloré, Seine et Rhône, Vallauris à Mortefontaine. Cette bouche devait avoir des rires éclatants et des étonnements purs, de féériques interrogations et des silences rageurs. Déroutante souplesse qui manifestait un tempérament brûlant avec assez de nonchalance pour ne pas effaroucher l'inconnu de passage.

Femme, elle avait dans le regard de rapides éclairs et une expressivité impossible à saisir d'un coup à cause de ses variations. Par ce regard elle aurait fasciné un troubadour albigeois ou un inquisiteur rompu aux charmes de toutes les sorcelleries, praticien confirmé de tous les exorcismes. Seul un philosophe sage et placide pouvait le soutenir longtemps et, dans les quelques secondes où je le croisai, je me suis étonné que Monsieur Barberole ait pu le partager dans le quotidien. Peut-être pour lui seul ces yeux devaient-ils se traverser d'étoiles, se revêtir d'un nimbe de passion et de poésie sereine. Regard bleu, avec de l'océan et d'immenses plages habitées par des tremblements d'air sous de vastes rayons. Regard mythique qu'aurait chanté un vieux joueur de cithare sur les bords d'un fleuve ancien et sur un mode saphique, aux frontières d'un jardin pas encore interdit.

Depuis l'entrée, elle s'était éloignée vers le salon pour inviter Monsieur Barberole à venir me trouver. J'avais alors remarqué une démarche aussi princière que la voix. Taille élancée, d'une minceur qui n'excluait pas les formes. Son pied effleurait les dalles dans un sifflement discret et une légèreté qui se voulait vaporeuse. Je vis un peu d'étude dans cette allure. Je crus en voir sans être aujourd'hui bien certain de cette impression rendue floue par le temps. Car le déhanchement n'était pas affecté et suggérait plus le charnel qu'il ne le démontrait. Dans le maintien, il y avait de l'éventuel, des inclinaisons à peine esquissées mais assez ondulantes pour qu'un œil, si intrigué que le mien, les saisît.

Adrien me reçut dans le salon avec la gentillesse que je lui connaissais. Entre nous il y avait déjà une forme de lien et par simplicité nous nous appelions par nos prénoms. Nous échangeâmes dans la fumée des cigares et du thé les nouvelles dont j'étais venu l'entretenir et d'autres qu'il avait à me transmettre. Il était souriant, chose rare, détendu, plein d'aisance. J'étais pas mal surpris de le voir ainsi disposé, moi qui lui savais un comportement régulièrement agressif et sombre avec autrui. Avec moi un peu moins.

Odiane vint enfin nous rejoindre. J'avais appris son prénom par la suite. Dans un grand fauteuil de cuir elle s'était assise

en silence et, comme ses yeux parcouraient vaguement les titres de la bibliothèque, je pus éprouver les sensations laissées par son profil. Elle avait le teint hâlé, finement accentué par l'éclairage. La netteté de la découpe du front lui donnait une ampleur un peu mâle si marquée chez les femmes d'intellect que séduit une profonde réflexion. L'arête du nez prenait haut sa naissance et lui conférait un je ne sais quoi d'athénien. C'est alors que sa bouche me sembla plus marquée et que son menton traduisait une chaleur sensuelle que de face il ne laissait pas voir.

Il était évident qu'elle éprouvait un peu d'impatience et que la rapidité de mon départ lui serait agréable. Elle fut avare de paroles quand j'ai pris congé.

Tant pis si je fus indiscret:

- Adrien, lui dis-je sur la terrasse, je suis heureux de vous voir avec une présence féminine. J'en suis d'ailleurs charmé! Puis-je penser que vous êtes tenté par... le mariage? Je serais tellement heureux si je vous voyais le visage enfin détendu comme ce soir! La chose est si rare que j'ose la remarquer! Excusez-moi si je vous parais cavalier!

- Pas du tout, cher ami, me répondit-il, mais vous êtes fort loin du compte. Cependant puisque vous vous intéressez

tant à moi, il est probable que je vous éclaire. Je ne parle guère sauf à vous! Vous le savez, n'est-ce pas? Alors je vous raconterai l'histoire de cette... « présence », comme vous dites. Et puis je sais votre fidélité discrète.

Nous nous étions séparés sur ces mots mais je regagnai mes pénates encore sous le charme de cette femme qui m'avait tant troublé. C'était bien sous l'effet d'un charme car je me souviens parfaitement qu'au long de mon chemin encombré de feuilles mortes et de pluie, mon imagination avait été embarrassée, fortement sollicitée. Pour moi qui croyais avoir une opinion précise au sujet d'Adrien Barberole, tout me semblait remis en question. Le mystère de cet homme si réservé devenait de plus en plus dense à chacun de mes pas. Pourtant j'étais souvent allé chez lui mais depuis plus d'un an j'étais presque sûr qu'il n'avait reçu personne. Je l'avais toujours vu seul, passablement renfermé sur lui-même et nos conversations se réduisaient la plupart du temps à mon propre monologue. Dans quelques échanges mieux partagés, il avait eu des interruptions suivies de méditations avec les yeux perdus sur les feuillages ou les livres. Par respect pour lui, je n'avais jamais tranché ces silences bizarres qui, je l'avais bien senti, n'avaient rien de commun avec les sujets entrepris. Puis il revenait à nous et me disait avec un peu de gêne:

- Je suis confus dans mes songeries! Je vous demande de les excuser. Vous me souteniez tout à l'heure...

L'entretien reprenait à meilleur train. Mais ce jour-là tout s'était embrouillé en moi. Adrien m'attirait beaucoup par ce côté très imprévisible. Il m'est difficile d'affirmer si le choix de cette épithète s'adapte justement à la relation qui existait de lui à moi. Je l'observais. En lui je trouvais un ami puisque jusqu'alors je dois dire que je n'en avais pas eu. Aucun homme ne m'avait paru, hors lui, digne d'une confiance approfondie. Nos goûts s'approchaient sensiblement et la capacité que nous avions de passer de longs moments sans rien dire et sans éprouver le désir d'une séparation, pour cause, m'apparaissait comme un gage d'excellence. Certes, comme beaucoup de gens qui se regardent en surface les uns les autres, je m'intéressais à certaines personnalités par ailleurs séduisantes, à leurs inclinations, à leurs rythmes. Pour Adrien, mon intérêt était sans cesse relancé. Il en est des ces gens à propos desquels on veut savoir. Quoi? N'importe. Tout. On est presque apaisé si l'on sait qu'il n'y a rien à savoir, on se trouve rassuré pour prendre le libre chemin de l'indifférence.

Le trottoir avait lentement défilé sous mes pas, avec des temps morts pendant lesquels je ne pensais même plus. Et puis je m'étais dit qu'après tout la vie et les sentiments de cet homme n'avaient aucune importance si grande dans ma vie, que les questions que je me posais n'avaient aucune valeur essentielle et ne me concernaient pas au premier chef. Idée tout à fait juste en l'occurrence et à cette époque. Après tant d'années, la mémoire me trahit quand il s'agit de passer en revue certains détails. Hors quelques notes, je n'ai tenu aucun journal régulier au sujet d'Adrien car, en ce temps-là, je ne songeais pas que sa toute proche famille prendrait tant de place dans mon existence.

II

Odiane était restée quelques jours chez Adrien. Une ou deux fois j'avais croisé le couple en promenade, séparé de lui par l'étendue de la rue. Ils marchaient lents et paisibles, apparemment rapprochés malgré la différence sensible entre leurs âges.

Pour Odiane et Adrien, c'était peut-être un amour ancien, me disais-je, une rencontre dans les allées du Prétoire, une reconnaissance de soi dans un inconnu qui vous a frôlé de sa toge. Autant de réponses impossibles à donner car je ne savais pas l'histoire particulière de ces deux êtres si dissemblables et si proches, chez lesquels je ne pouvais apercevoir que les contrastes.

Un soir, revenant à pied d'avoir vu je ne sais plus quel film, j'avais longé la propriété d'Adrien Barberole. Par les cils des persiennes avaient en même temps filtré une lumière tamisée et des mesures du deuxième mouvement de la *Symphonie du Nouveau Monde*. Je m'étais demandé si pour moi elle n'était pas la symbolisation de leur découverte réciproque, l'objet d'une commune affection, d'une attirance

partagée pour la terre, le sentiment du voyage et de l'eau. Je ne sais qu'une chose, qu'à cette époque cela m'avait frappé et d'autant plus que cette symphonie je l'avais beaucoup aimée dans ma jeunesse. Odiane était là, je le savais, et je les avais imaginés ensemble, lui les yeux égarés par moments sur le plafond, un Corona négligemment incliné entre ses doigts jaunis, elle déchaussée sur le moelleux canapé, jambes sous elle repliées, lisant un Proust. Leurs regards s'étaient peut-être croisés, où flambaient des révélations. Je l'avais imaginée disant:

- Proust analyse mieux que toi la mémoire du cœur...

Mon imagination poursuivait en inventant quelques bouffées nerveuses traversées par la réplique d'Adrien:

- Oh, certainement! Aimer! Le reste n'est rien...

J'accélérai le pas pour rentrer vite et poursuivre mes songes avant de m'endormir. Pourtant le sommeil n'était pas venu. Je m'étais cent fois tourné et retourné, levé, recouché poursuivi par ces idées que, probable, je fabriquais de toutes pièces. Qui pouvait être cette femme assez jeune? A l'évidence elle n'approchait pas trop la quarantaine. Et lui devait bien avoir dans les cinquante ans. Malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à me délivrer de leur image. Je connaissais Adrien, ou alors j'avais cru le connaître. Certes, beaucoup de choses m'étaient obscures à son sujet mais

n'avaient pas relevé d'une inquiétude à propos de ses sentiments pour une femme. Sur ce point, je ne l'avais jamais entrepris. La correction me l'interdisait. En outre je le croyais tout bonnement célibataire à ma façon. Il aurait eu le droit de rester évasif ou vexé et je tenais à son amitié. La silhouette de cette femme avait poussé ma curiosité. Son visage, ses cheveux, sa beauté incontestable et rare, son expression lente et vive à la fois, insouciante et concentrée, son profond regard, tout cela répondait à la personne d'Adrien et s'en éloignait d'étrange manière. Elle trouvait sûrement en lui une séduction toute particulière que moi, loin de leur histoire, j'étais incapable de saisir. Sûrement, il y avait entre eux de ces traits complémentaires qui lient, en certaines conjonctures, des individus qu'on croirait faits pour se côtoyer sans se voir jamais. S'étaient-ils rencontrés récemment ? Avaient-ils des familles proches par le sang ? Quoi encore ? Je trouvais alors du plaisir à m'interroger.

Trois semaines après la visite dont j'ai parlé, je m'étais retrouvé auprès d'Adrien parce que j'avais éprouvé l'impérieux besoin de me sentir avec lui dans le vague espoir qu'il me donnerait les explications promises. Hélas, il n'en fut rien et mon dépit augmenta au cours de propos dont

les plus originaux furent d'une désastreuse banalité: les dernières explorations océaniques, tel récital donné par je ne sais plus qui, l'achat d'un in-folio chez un spécialiste quai des Grands Augustins, une incroyable affaire bien sûr! Rue de Seine il avait trouvé un étain de valeur, une gravure numérotée. Je l'avais suivi dans l'admiration de ses trouvailles enveloppées du parfum d'Odiane. Odiane, dont je n'aurais pas osé lui parler sans que lui ait fait le premier pas. Ainsi régnait en moi le pénible ennui d'être venu pour rien. Il m'avait promis d'éclairer mon esprit et je ne faisais qu'attendre sans rien obtenir. Apercevant une édition du *Mas Théotime* j'avais risqué: « Littérature qu'elle doit aimer, je suppose... » Mais il resta muet sans que son teint ait changé. J'épiais tout. Il fit seulement un geste de la main comme pour écarter une vision trop brusquement surgie. Je sentais que je l'avais dérangé par cette remarque mais, politesse, il ne me le montra pas et enchaîna sur un autre sujet. L'impatience due à ma déception me poussa à m'éloigner pour ce soir et je ne le revis pas de plusieurs jours.

Pendant un printemps, il disparut sans m'en prévenir, sans me laisser aucune adresse en cas de nécessité. Sa maison resta close et j'en vécus presque une sorte de soulagement car, en fin de compte, la présence d'Adrien excitait ma

curiosité sans cesse affamée. On pourra me reprendre: que quand je parle d'Adrien et d'amitié le mot sonne faux dans ces conditions.

Il était revenu fin mai. Nous nous étions alors revus plusieurs fois et nous étions allé dîner à Paris dans un restaurant du Quartier Latin où, disait-il, on respirait le seul air nourricier de la France et de la planète. C'était dans les environs de la place Maubert.

Vers le quinze juillet, au moment où je m'apprêtais à prendre des vacances en Grèce pour m'enchanter de Delphes et du Dodécannèse, Odiane revint mais je ne la vis pas. Puis à mon retour au début de septembre je n'avais trouvé personne chez Adrien et l'état d'abandon de son parc m'avait fait comprendre qu'il avait dû lui aussi partir depuis juillet, et probablement avec elle.

Une fois, pourtant, je trouvai chez moi une carte d'Adrien: « Venez chez moi quand vous voudrez. » Depuis Strasbourg je lui avais annoncé mon arrivée pour le vingt octobre et ma visite. Le ton de son invitation était un petit encouragement, selon moi, et relançait mon impatience de savoir, impatience qui juxta tout à coup l'obsession. A cette attente, dont je sentais approcher le dénouement, se

confondait pour la première fois une impression nébuleuse de peur, une appréhension qui me remplissait de la transparence intuitive et impalpable que quelque chose allait se passer. Tant pis! Tant mieux !

J'étais donc revenu voir Adrien dans un demi-état d'énervement, et il dut s'en apercevoir. Ma conversation avec lui était agacée, agitée. Je crus découvrir qu'il mettait de la distance entre nous, qu'il avait remarqué ma curiosité et voulait l'entretenir. Il est certain que cette fois encore je ne lui posai pas de question sur Odiane et que nos propos n'arrivèrent pas au sujet qui m'avait fait courir chez lui.

La fin octobre jaunissait les arbres de notre rue et un capricieux soleil d'automne consolait la nature avant les premières gelées. Je tuais mon temps à lire, traînant à Paris pour ne rien voir, ne rien acheter. La vie semblait devoir pour moi continuer ainsi, plate, partagée entre le travail et l'ennui, sans vouloir dire une lassitude qui me faisait oublier allègrement Adrien avec lequel je sentais que je n'aurais plus à échanger que du banal. Seule cette femme d'une inégalable beauté m'intéressait et me tenaillait du désir de la revoir pour renouveler des impressions, pour les savourer, me refaire un plein de supputations et de songes!

Un 3 novembre au matin, je me penchais à la fenêtre de ma chambre lorsque j'aperçus un taxi devant la maison d'Adrien. Le chauffeur traversa le parc, portant une valise et un sac de voyage. Odiane suivit, vêtue d'un long manteau noir dont le capuchon bordé de fourrure était rabattu en arrière, cheveux largement répandus sur les épaules, bottée. Elle monta rapidement dans l'auto avec Adrien, et le taxi démarra. Le temps de me chausser et de passer en vitesse un parka, je sautai dans ma voiture et m'arrêtai devant la gare après de nombreuses imprudences. Je pris un billet pour Paris au cas où j'aurais à les suivre puisque pour savoir je me sentais prêt à tout. C'était bien sur le quai en direction de Paris que se trouvaient Adrien et Odiane, à l'extrémité nord pour être en tête du train. Comme j'étais parmi une vingtaine de personnes battant le pied, je pensais qu'Adrien ne m'avait pas remarqué. Il avait une longue cape noire et je vis que de son bras il entourait la taille d'Odiane. Plusieurs fois il noya son visage dans l'abondante chevelure que cuivraient les premiers rayons timides. Plusieurs fois je la vis sourire. Ainsi c'était bien un sentiment fort qu'il y avait entre eux qui s'enlaçaient comme des amoureux. Elle passa

son capuchon et prit l'allure de ces femmes en fuite qui donnent une émotion facile dans les films de cape et d'épée. La sonnette me fit sursauter. Les voyageurs épars commencèrent à faire quelques pas pour rejoindre un repère habituel et le train se coula le long du quai dans le hurlement pénible des sabots. Il y eut l'agitation de ceux qui descendaient, des autres qui empoignaient les mains courantes. J'en ai profité pour me faufiler à quelques enjambées d'Odiane et d'Adrien. Il souleva la valise et le sac, les poussa dans le wagon. Odiane monta seule et leur adieu dura jusqu'à l'ébranlement de rame. Adieu tendre, apparemment, devant lequel je ne pus rester indifférent car nous existons un peu dans la vie de qui nous fascine. Ils échangèrent longtemps des signes et quand les feux rouges du train disparurent dans l'inclinaison des voies, Adrien Barberole resta rivé au même point, relief unique sur l'ensemble de mes images.

Vite revenu près de la sortie, je restai pour l'attendre. Il se retourna enfin et se dirigea vers moi comme un aveugle. Je le saluai.

- Ah! Bonjour ! Vous semblez arrivé par le même train qui emmène Odiane vers ce Paris qu'elle me préfère... Je dis ça...

Il n'acheva pas. Sa voix était coupée. Nous étions alors sortis de la gare et, comme nous descendions les marches, l'esprit plus tranquille il reprit:

- Vous savez qu'il y a des moments de la vie qu'on n'aime pas voir se répéter, ces heures d'angoisse où le passé s'accumule en un bloc compact sous lequel nous étouffons. Et puis on se trouve ensuite, ou dans le même temps, en présence d'un avenir qui fait face, que l'on ne distingue pas, comme un paysage derrière un premier plan opaque. Nos mains, nos bras, nos yeux se démènent en vain pour trouver une échancrure. On se sent étranglé, on a envie de crier. Ainsi en est-il dans les mauvais rêves. Banal! On pourrait presque appeler ça un trou de la pensée. Il n'en est rien! C'est bien plus complexe: l'impression se mêle de n'exister pas ou plus du tout et, au contraire, de le faire à la fois avec une très grande intensité. On existe le vide! Paradoxal? Non. Rien n'est plus réel. Même si le verbe exister exclut cette construction, c'est la seule façon que je trouve d'exprimer cette sensation, de la transposer. Ce décalage énorme entre un passé immédiat et le présent, en contact pourtant direct, crée en moi une faille si profonde qu'exister ce vide me donne envie de mourir tout de suite et de vivre

plus que jamais. Je me sens équilibriste entre le lâcher d'un trapèze et le saisir du suivant. Sourd, je ne vois rien, aveugle, je n'entends rien, et tous mes autres sens meurent, on dirait. Ces recommencements d'adieux dont je ne vois pas la fin me sont une répétition d'épuisement. Ces minutes si présentes des êtres, je devrais dire de l'Autre! après elles minutes si vides, d'autres présences et de nouveau d'autres vides... Cela me brise le cœur et me met l'âme à rude épreuve!

- Cher ami, lui dis-je platement, il y a tout de même de bons jours dans la vie. La solitude ne les empêche pas! Les retrouvailles sont d'autant plus douces. La vie, quelle qu'elle soit, peut se trouver des justifications, par exemple se dire qu'on y rencontre une sorte de... comment dirais-je, voyons...

- Cher ami, vous m'amusez avec votre essai de sermon qui se casse le nez! Mais si vous y tenez, d'accord! Cela ne fait rien, la vie est pour moi dans ces heures-là le septième cercle de l'Enfer. Je dois reconnaître pourtant cet avantage que la condamnation définitive n'a toujours pas été prononcée et que le Paradis, au moins sur terre, fait encore partie des possibles. Des probables, si vous préférez!

- Vous me semblez ainsi plus raisonnable...

- Raisonnable moi? Vous plaisantez et m'étonnez! La raison! La vie est une accumulation d'actions, d'attitudes et de pensées déraisonnables. Heureusement! Je le redis. La vie de qui se prétend le plus raisonnable contient par jour assez de déraison pour qu'il ne crève pas. Quand vous vendez vos produits, vous espérez la déraison de vos clients, et moi des jurés quand je plaide! Si raison il y a, elle est animale. Purement. Le raisonnable est la mort de l'homme et de sa possible fantaisie, de tout ce qui déroute, ergo de l'intelligence! L'absurde est seul créateur! Raisonnable une nef de cathédrale? Ainsi chaque fois que je vous paraîtrais raisonnable, vous devriez froncer le sourcil devant votre propre tentation!

- Le discours a du nerf. Je n'ai pas l'intention de vous contredire. Je n'en ai ni le cœur ni la capacité! Venez. Allons prendre un pot chez Marcel. Il n'y a pas trop de monde et les amateurs du petit noir sont partis. La magistrature assise est moins agitée!

Devant nos tasses matinales, il me demanda mes occupations. Je fus assez évasif mais comme il avait de la finesse, il n'insista pas. Nous restâmes tranquilles dans un demi-silence entrecoupé par les bruits de bistrot, les

rengaines, les allées et venues, l'odeur des Gauloises. Nous étions encore embrumés par ce matin comme un autre, et j'apercevais de profil le regard fixe d'Adrien qui semblait voir au-delà des objets et des gens. Les bruits ne le surprenaient pas. Il avait de la statue avec des ombres de larmes difficilement contenues et je sentais très bien que le réquisitoire de tout à l'heure avait été le résultat d'une décharge d'énergie, qu'il y avait eu dans ses mots plus d'énerverment que de sincérité. La nouvelle séparation d'avec Odiane l'avait rendu batailleur et revêche. Ses arguments étaient allés plus loin qu'il ne l'aurait fait dans un moment ordinaire. Il m'aurait agressé sur tout, capable alors d'utiliser n'importe quel paradoxe pour s'étourdir. Rarement je l'avais vu aussi échauffé, aussi sûr de la solidité de ses affirmations. Il attaquait sous l'effet du dépit et je constatais alors qu'il ressemblait à la plupart des autres par cette alternance dont il était victime: une présence aiguë de la personne presque aussitôt remplacée par l'abattement complet. Dans le bistrot de Marcel, voilà que maintenant il se renfermait, mais pour mieux rester avec lui je n'interrompais pas ses songes. Je craignais aussi de le rappeler à moi, et par respect pour lui pour ne pas briser ce que j'imaginai un voyage avec Odiane, main dans la main. Dans sa solitude près de moi, je le sentais près d'elle...

Elle descend du wagon. La voici sur le quai et puisqu'elle est jolie et séduisante il ne manque pas de galants hommes, des jeunes surtout, pour lui porter sa valise, lui trouver un taxi, lui demander, qui sait? où elle dînera ce soir! Non. Elle est seule. Sa valise est lourde, toujours pleine de livres et de papiers, de cahiers, de feuilles gribouillées par son écriture fiévreuse où s'élèvent l'exigence et le violent désir de vivre. Elle descend les escaliers de la Gare de Lyon et dans le taxi elle longe la Seine et le quai Saint-Bernard. La voici bientôt place Saint-Michel. Elle paie. De nouveau la valise et le sac. Il y a déjà plein de monde pour traîner la savate. Les Facultés sont ouvertes depuis peu. Dans le gros des piétons, elle avance à grands pas, sûre, équilibrée, bien plantée dans la vie. La pluie commence à tomber, ce grésil parisien qui colle tout de suite aux asphaltes, mouille les grilles aux pieds des platanes et fait perler les rampes de bois aux plates-formes vertes du 21, du 27, du 38. Il y a l'étal d'un marchand de croquande. Plus loin, ça sent le marron chaud dans une immense poêle qui pétille. « France-Soir, l'Express deuxième! » Les bus se vident sans interruption remplis. Deux agents en cape blanche. Des petits blancs, des petits noirs. Des cartes postales avec des diables qui tirent la

langue du haut de Notre-Dame. Saint Boulevard des Causeries, des chaussures, des cravates, des rires, des ombres pressées, Cluny. Elle a posé sur un banc ses paquets. Sur la planche, un clochard puise ses haricots dans la gamelle de Roger la Grenouille:

- Alors la p'tite dame, c'est-t-y pas lourd tout ça!

Elle est enfin arrivée chez elle. Intérieur à la fois douillet et fantaisiste. On y trouve des choses dont la définition se perd dans les parfums de l'ambre et du cèdre. Et quel désordre!

- Bonjour, Monsieur Barberole!

On dirait que les gens se rassurent en appelant les autres par tous leurs noms, à l'antique. Adrien et moi avions sursauté à l'interruption brutale et cependant bénéfique du boucher.

- Je vous ai mis de côté un roulé de veau, et pas de la gnognote! Vous le prendrez en passant?

- Entendu! répondit Adrien avec un rire soudain et populaire.

Politesse oblige, le boucher s'inclina vers moi avant de rejoindre le zinc car pendant son intermède au comptoir, sa femme tranchait.

- Ce soir vous serez mon hôte, me dit Adrien, si vous êtes sans programme, cela va sans dire. Venez goûter ma

cuisine. Ça me changera les idées et puis... nous bavarderons?

- C'est bien! J'apporterai un Montrachet... pour nous éclaircir la voix!

III

Je vins chez lui vers huit heures. Il m'entraîna dans sa cuisine où trottaient des parfums de choses rares sous nos climats car il préparait des zakouski, entre autres des tartines de caviar qu'il aimait beaucoup. Cuisine petite et propre dont il utilisait fort peu les ressources sauf quand Odiane venait passer quelques jours. Alors il refusait qu'elle s'y salât les mains. Tout y était automatique, conçu pour donner entière liberté de vivre et offrir tout autre chose que les contraintes du terre à terre. Comme Odiane aimait les originalités et les inventions farfelues, parfois un sandwich à l'indienne, Adrien était parfaitement équipé.

Quand il eut achevé ses préparations savantes auxquelles il me fut interdit de participer, il m'invita pour l'apéritif. Je m'assis dans un fauteuil qu'il m'avait avancé, et pendant que je l'écoutais jouer un peu de musique, je regardais le lit Récamier où Odiane venait s'étendre pour se reposer, lire, converser. J'imaginai cette femme, pour moi étrange, dans une longue robe du soir, la tête appuyée sur un étroit et haut coussin de soie, chevelure dénouée, regard attentif, prête à la critique autant qu'à des compliments. Je me faisais cette

idée au souvenir que j'avais gardé de son visage et de son expression générale. Je ne l'imaginai guère encline à la tolérance, encore moins à des complicités.

Adrien était venu tard à la musique parce qu'il y avait vu une distraction de solitaire et je dois reconnaître qu'il avait un don marqué pour cela aussi. Pendant qu'il jouait, j'eus l'indiscrétion de lire, qui dépassait d'un livre déposé sur la table basse, une feuille écrite à l'encre de Chine et j'en fus très surpris:

« L'eau du ciel fertilise la terre
« la rafraîchit et l'imprègne de son ruissellement
« infini.
« Mon Eau souveraine
« Héraclite prétendait qu'on ne se baigne jamais
« deux fois dans le même fleuve,
« mais moi je me retremperai septante sept fois
« sept fois à ta source,
« sans que l'Univers s'altère un seul instant
« et se désharmonise notre Amour.
« Avec toi je prétends arrêter le temps
« et le cours des astres
« pour que désormais

« ils nous servent de miroirs
« miroirs d'un monde magique où l'Amour
« nous rendrait immortels.

Quand Adrien cessa de jouer et rangea ses livres de musique, il revint vers moi sans interrompre ma lecture répétée de ces lignes. En levant mon regard vers lui, je lui manifestai la surprise que j'avais éprouvée mais il n'en parut ni étonné ni fâché.

- C'est vous qui...

- Diable non! me répondit-il. Je suis tout à fait incapable de moduler ainsi les vibrations du cœur! Un jour Odiane m'avait envoyé ce poème noyé au milieu d'une de ses lettres si peu nombreuses. Vous le voyez, il arrive comme une vague inattendue qui s'abat sur la page. Avec ça, un étrange coup de plume. Une inspiration d'un moment occupée par l'espoir ou la vie débordante. Cela correspond tout entier à la personne. Elle vit dans l'instant et ne se rappelle en rien ses paroles presque aussitôt que dites. Elle promet autant qu'elle tient peu. Si elle me téléphone pour me dire qu'elle arrive demain, je prends note mais sans savoir si elle arrivera ce soir ou dans deux mois. Enfin vous avez lu et cela vous fait entrer dans mon labyrinthe

On attaqua les friandises en parlant d'autres choses et l'on s'installa auprès d'un feu pétillant dont il m'avait confié l'entretien. Notre repas, je m'en souviens, fut d'une gaieté affranchie de toutes les manières. Après ce partage sympathique et animé d'un menu tout simple, il m'invita à repousser la table, à installer un guéridon pour notre café et notre cigare.

Décidé à vider cet abcès de silence qui m'avait tenaillé pendant un temps et auquel je n'avais plus pensé durant plusieurs mois, voulant enfin comprendre ce que j'avais pris pour des mystères autour de sa personne et d'Odiane, je le pris de front:

- Adrien, en réalité je connais peu votre personnalité et votre vie. J'ose, ce soir de si franche conversation, vous demander qui est cette femme si belle et si surprenante pour moi. Je l'avais vue chez vous l'an dernier à la même époque et je dois vous dire que la vision que j'ai eue d'elle m'avait beaucoup troublé. Jusqu'alors je vous avais cru comme moi célibataire. Je suis très indiscret! Tant pis si vous me renvoyez aux kalendes! Je n'aurai à m'en prendre qu'à moi si vous refusez de me dire ce que vous pensez des femmes

et ce qu'une femme comme celle dont je parle peut représenter dans votre existence.

Adrien hésita quelques minutes sans manifester une seule ombre de reproche.

- Votre question pose un problème difficile à résoudre: des femmes... une femme... Vous me donnez à construire toute une dissertation et je ne sais comment me lancer! Bref, je devrais plaider...

- Ne vous croyez pas obligé! En ce qui me regarde, vous savez que je suis un célibataire endurci. Certes j'ai eu des liaisons, mais elles furent plus libératrices que sentimentales par manque d'avoir rencontré l'âme sœur, comme on dit. J'ai vécu parmi une nombreuse famille: quatre frères et trois sœurs, tous en excellente santé aujourd'hui encore. Ma mère était tendre pour ceux d'entre nous qu'elle préférait. Mon père était militaire, dans le civil et dans le privé! Il a fini colonel, mais chez nous il avait plus d'étoiles que de ficelles. Il voyait les femmes, et ma mère, comme des jouets délicieux avec lesquels on s'amuse un temps et que l'on range dans le tiroir des souvenirs croustillants. Ma mère n'avait aucune illusion. Même quand elle était présente, il parlait de ses multiples aventures dont il ne laissait que peu de détails dans l'ombre. Ai-je subi son influence? J'ai tendance à voir aussi les femmes de cette manière, à

l'opposé de la vôtre, semble-t-il, et pour le pluriel, et pour le singulier!

Pendant que j'avais parlé, Adrien avait rejeté la tête sur le dossier de son fauteuil et faisait des ronds de fumée. Il avait croisé les jambes et balançait l'une par intermittences. Son silence dura. Je n'aimais pas ces minutes lourdes qui revenaient régulièrement lorsque je lui posais des questions le forçant à s'exprimer. J'aurais alors pu croire qu'il ne trouvait aucune raison de me répondre, et à la limite qu'il n'avait pas écouté. Il avait la réflexion lente, prolongée, qui gênait l'interlocuteur. C'était lors de nos échanges d'appréciations artistiques qu'il avait toujours ce comportement. Je le voyais tendu par sa recherche intérieure, au milieu d'idées compactes, de visions désarticulées qu'il cherchait à rebâtir. Il ne traduisait rien sur son visage mais je le sentais qui circulait comme dans les rues tortueuses d'une ville ancienne.

- Votre question m'effraie, reprit-il, parce qu'elle m'oblige à regarder des horizons si flous, à éclairer des impulsions ou des reculs si obscurs que j'ai bien peur de vous décevoir, non par la médiocrité de mes sentiments, car aucun

sentiment ne peut être ainsi qualifié, mais par la manière de m'y prendre. Dans le fond, vous n'avez pas eu tort de m'interroger en partant de la pluralité avec l'article défini, car le mot *femme* n'a guère de sens lorsqu'il en est précédé: *La Femme*. Des connotations, oui, mais aucun sens! Forme et animalité y compris. Pour moi ce n'est pas arbitraire. Vous voyez, je commence à vous décevoir!

- Non! Mais je trouve que vous exagérez ou que vous aimez le paradoxe! Car l'animalité, si vous voulez, et la forme de la femme ont une valeur qu'on ne peut rejeter. La preuve en est qu'elles ont nourri un immense volet de l'Histoire. Le corps féminin a fourni sa sève à tous les arts. Tous les plus grands politiques l'ont été pour des femmes par l'intermédiaire de la montre et de l'argent! De la protohistoire au monokini, sans parler du zérokini, le physique de la femme est la panacée de toutes les inspirations et de toutes les guerres, et il me semble impensable de passer sous silence ou de déclarer la non-signification de tout son aspect charnel!

- Je vous le redis nettement: au-cun-sens! La femme la plus belle soit-elle, avec la plus superbe animalité, peut ne pas provoquer l'intérêt comme j'essaie de vous dire que je l'entends. D'accord, on ressent du désir, on rêve de satisfaire une idée préconçue de la sensation ou renouveler une

expérience fort agréable dont je ne disconviens pas. On se fait une idée de ce que serait la possession charnelle. Je dis bien *une idée*, vu la statistique des déceptions! Rien n'assure, a priori, que ce désir peut s'assouvir et, à supposer qu'il le réussisse, ce serait encore pire. La satisfaction du rêve amoureux est devenue pour moi l'anti-amour, d'où les infidélités de toutes sortes et le donjuanisme permanent.

- Mais enfin...

- Non, non, laissez-moi continuer! Car figurez-vous que j'en sais quelque chose par mon métier d'avocat! Oui, les femmes adorent Dom Juan. Elles sont toutes elles aussi un Dom Juan qui s'ignore, ou se connaît! On est entre soi! Donc Elvire est une exception qui confirme la règle à laquelle je ne crois pas, soit dit en passant... J'ai toujours détesté ces hommes qui prétendent aimer la femme parce que dans la réalité de leur vie ils l'utilisent comme un instrument qui soulage ou pour grimper à l'échelle sociale. Très souvent. Et ils prennent, pour peu qu'elle se laisse prendre, la plus jolie. Pour être plus cocus, car les cornes, ça rapporte de hautes places, des présidences, des ministères, beaucoup d'argent, outre celui qu'on avait déjà et qui a séduit! Et la femme, avec un grand F, je la rejette

cordialement lorsqu'elle se prête à ce jeu qui la fait compliquée, vaine, prétentieuse et pour finir très malheureuse. Je ne fais pas entrer en compte la femme génitrice et popote avec ses éternels tricots!

- Vous êtes méchant...

- Moins que vous! Moi, je suis lucide, et pour cause! Vous osez me dire ça quand vous avez de la femme une piètre idée héritée, vous l'avez reconnu tout à l'heure, de votre père. Vous avez rencontré la femme, oui, mais pas *une femme*.

- Si! Enfin... je crois que si.

- Alors vous n'avez fait que la rencontrer dans l'acception trop usitée du terme. Vous l'avez rencontrée sans l'avoir attendue, longuement, calmement, innocemment. Si vous cherchez une femme, vous ne la trouverez pas. Une femme, non la femme, ne se trouve pas. Elle se présente à vous, presque en disant: Me voilà! *Une femme*, oui, parce que l'article indéfini est aussi le chiffre premier. Une totalité!

- Mais limitée...

- Erreur! C'est *la femme* qui est limitée. Limitée à son caractère ondulant, multiple, possessif, couveur. Terne! Ennuyeuse et dirigée vers le confort de ses seuls petits. Elle a besoin du mâle pour penser au reste. D'ailleurs quand elle a eu de la fécondation autant qu'il lui en suffisait, elle rejette

l'homme et comme il n'est plus rien pour elle, elle lui enlève sa culotte pour la porter, peuple et bourgeoisie. Ce m'est tout un. Et c'est là que nous trouvons la femme limitée selon votre mot de tout à l'heure. Elle est féministe par réaction et par mépris de l'homme qui se laisse marcher dessus, acariâtre par égocentrisme, raisonneuse par despotisme et, pour couronner le tout, perverse par déception. C'est alors la femme des hebdomadaires ou des mensuels, la femme de ces statistiques qui ont la vie dure!

- Vous vous échauffez!

- Non pas! Vous me demandez mon sentiment, je le dis. Un petit cognac?

- Très volontiers.

Pendant qu'il préparait les verres et choisissait une vieille cuvée, je pensais que le raisonnement d'Adrien n'était pas convaincant, qu'il jouait trop sur les mots et fignolait jusqu'à l'article.

- Bon, lui dis-je, admettons.

- Mais je ne vous oblige en rien! Surtout n'allez pas croire que je cherche à vous faire penser comme moi! D'ailleurs, je n'ai pas toujours pensé de cette façon et il est fort possible que je change d'avis, soit parce que vous m'aurez fait penser

que je me trompe, soit par quelque autre circonstance. J'exprime gratuitement ce que je pense sans faire ni un cours ni un plaidoyer!

- Très bien. Je vous écoute.

- Quand je dis *une femme*, j'implique vraiment l'amour au sens propre et pur. Dans sa simplicité et sa seule richesse. Splendeur de la simplicité! Un homme ne peut aimer qu'une seule femme et une seule à travers une seule, non *à travers toutes*, comme l'expliquait un grand analyste suisse. A condition que ce soit dans un partage total et une plénitude. Pas de l'amour aveugle, pas de coup de foudre, non, mais l'amour *inclination*, selon le terme des Précieux, celui que j'appellerais « une nécessité fatale ». Seule avec *une femme* est possible ce que j'appelle *la pulsation*, pas avec *la femme*. Mais la femme en général ou au pluriel rend impossible cette forme de vie. Or il faut la pulsation. On peut prendre en exemple le cercle symbolique blanc et noir bien connu du Zen et des cabalistes: tournant sur lui-même il aboutit à un mélange des teintes créatrices. Image étrange, née des intuitions archaïques. Disons, des archétypes. Voilà la différence que je fais en *une femme* et *la femme*.

- Bonjour la beauté, dans cette considération!

- Si, bien sûr! La beauté a son rôle chez une femme, mais aussi chez un homme! Elle ne fait pas l'essentiel. Disons

qu'elle donne à la fatale nécessité son couronnement et ce je ne sais quoi qui le rend très supérieur à l'amitié, rempart des grands narcissiques, car si l'amitié a des splendeurs et des fidélités indéniables, il lui manque le « Ça », le vrai, pas celui de tonton Freud, ce vrai qui fait le don suprême et une aussi naturelle création qui peut être l'enfant! Mais ce « Ça » que je reprends en cette occasion, n'est pas le seul accouplement, C'est une jouissance d'un autre ordre: un orgasme-sentiment!

J'étais submergé. Adrien s'arrêta et pendant quelques instants nous avons dégusté son Cognac. Il mit un disque. Une pièce d'orgue de César Franck, si mes souvenirs sont bons. Mon hôte avait plus argumenté que donné un tour authentique à ses paroles. Cela me semblait assez confus. Il y avait là de l'intellectuel et de l'esthète, mais la chair n'avait pas dit son mot. Je venais d'entendre une position, le résultat d'une réflexion de philosophe, non une véritable expérience. Or pour moi le plus intéressant, je veux dire le mystère d'Odiane, résidait dans l'expression directe de la vie d'Adrien avec elle, et peut-être avant elle! Mais je n'osais toujours pas commettre l'indiscrétion. J'aurais voulu que lui-

même se laissât aller à cette confidence et je sentais qu'il contournait la question, se donnait du délai.

- Dans ces conditions, lui dis-je, j'aperçois en vous un certain recul devant la femme. Elle vous fait une peur inavouée. Vous rejetez, ou vous essayez de rejeter la pluralité pour éviter de rencontrer dans les femmes un nombre d'aspects si grand qu'il vous égarerait! Excusez-moi... Ai-je tort en parlant de peur? Appréhension serait probablement préférable?

- Je ne sais pas. Effectivement, dans ce que vous dites il y a du vrai... et du faux, évidemment. En tout cas, mon enfance explique en partie cette attitude contre laquelle, actuellement, je ne puis lutter ni ne le désire! Si c'est de l'appréhension, je trouve une sorte de charme à en éprouver à l'égard des femmes. A chacun sa jouissance! Je n'ai pas reçu en héritage l'esprit du conquérant et j'en suis heureux. Les femmes conquises aiment rarement. Elles admirent l'envahisseur et finissent très vite par le subir. Leur liberté a été aliénée, comme pour Agnès ou Eveline.

- Pourtant, lui répliquai-je vivement, il est archiconnu que les femmes aiment à être conquises, sinon enlevées! Dans une société, je me souviens d'avoir entendu une épouse dire devant son mari: « Quand je pense que ça fait quinze ans

que nous vivons ensemble, et il n'a jamais trouvé l'occasion de me violer! » Vous pensez bien que j'ai apprécié!...

- Boutade! Ou provocation à peu de frais! Elle avait lu ça dans un roman! Dans la réalité, il faut plus de nuances. Lorsque la femme aime, c'est elle qui part à la conquête. J'anticipe en croyant que vous allez crier au paradoxe, encore une fois! Elle part à la conquête par sa séduction même, ses formes, ses mines, sa démarche étudiée, sa voix. Par son art du silence ou de l'apparente indifférence. Seule une femme ouvre *les hostilités*, si je puis dire! Une cour assidue à une femme ne prouve pas du tout que vous cherchez à la conquérir mais au contraire montre que vous êtes conquis, prisonnier corps et biens! Qui enlève une femme a été déjà enlevé par elle, consciemment ou non. Elle ne méprise pas l'homme qu'elle a séduit mais elle est d'autant plus charmée dans ses fibres secrètes lorsque son amant l'entoure d'avoir été par elle subjugué. C'est pour cela que je vous ai dit tout à l'heure qu'il fallait attendre *une femme*. Si on la cherche on ne la trouvera pas. Je ne veux pas vous convaincre mais vous offrir quelques observations sans originalité.

- Toute cette tirade me plaît, lui dis-je, mais elle n'explique pas vraiment votre appréhension devant la ou les femmes, et je reste très réservé, ne vous en déplaît!

- Je suis d'accord avec vous. Chacun a ses propres sensations. Je redis que mon appréhension résulte sûrement de mon éducation. Fils unique, j'ai été mis en condition par ma mère. C'était presque inévitable. Elle redoutait de me perdre, surtout à cause des femmes! Elle me montrait dans tout féminin une sorte d'incarnation du diable, au moins une personnification de la perversité. Souvent elle répétait devant moi que la femme était « enfant malade et treize fois impure », que la femme était rouée à cause du sentiment de sa faiblesse comme la bête traquée qui croise ses traces pour égarer les chiens, hase qu'on lève, qui voudra son chasseur en défaut!

- Catholique?

- Mais d'un catholicisme très fin de siècle. Elle croyait que, par définition, la femme ne pouvait pas être épanouie. Probablement parce qu'elle-même avait été étouffée, entraînée aux principes de la soumission au mari. Alors les filles ont représenté pour moi non pas des diables, soyons sérieux, mais de dangereux animaux qui trompent sans cesse et ne vivent que dans le mensonge, que leurs faiblesses rendent cent fois plus fortes que les garçons. Ce

qui est vrai, soit encore dit en passant! Si bien qu'avant l'âge de la Faculté, je souffrais beaucoup des moqueries des filles. Et il a fallu, justement, que j'entre en Faculté et que je rencontre la mixité pour que je sois à peu près guéri de ces refoulements. Des filles ne riaient plus de moi, je participais à certaines de leurs distractions. Elles me trouvaient agréable, je nouais des relations fort sympathiques. Je vis dans ma mère une femme jalouse qui avait commis une faute contre moi et je me détachai résolument d'elle.

- En partie...

- Non, totalement. Du moins en ai-je la conviction. Mais le substrat de ces attitudes anciennes ne peut disparaître, vous le savez, et les tourments d'autrefois peuvent toujours et chez chacun se sublimer soit en créations poétiques soit en départs définitifs. Qui ne commence pas par faire des vers quand il a dix-huit ans? Inutile de vous dire que ma virginité était intacte. Je savais ce que, pour l'époque, il fallait savoir, sans plus. Je conversais beaucoup avec les étudiantes mais en me cantonnant dans les sciences, les lettres, les projets d'activités futures. Quand l'une ou l'autre se montrait tendre et me faisait des yeux brillants, je me défilais avec des palpitations violentes et les garçons qui en embrassaient

quelques unes dans les couloirs de la Sorbonne provoquaient en moi des rêves ou des envies démesurées.

- Normal!

- Avec ce que je sais à cette heure sur la vie nouvelle des jeunes, il est vrai que c'était naturel. Normal, comme vous dites. C'est donc dans ces conditions que je passai ma licence, mon diplôme et préparai mon doctorat. Avec le même patron, une jeune fille le préparait sur un sujet voisin dont je vous ferai grâce. Nous nous rencontrâmes régulièrement à la faculté, dans la rue de Médicis où elle habitait, au Mahieux, un café qui dans ce temps-là faisait l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot, et nous avons cru trouver en nous des traits communs. J'avais des goûts très classiques, elle beaucoup plus fantaisistes qui cadraient peu avec l'austérité du Droit mais qui m'amusaient. Elle voyait en moi un travailleur consciencieux et la sécurité. Je voyais en elle une éducation sexuelle, une femme dans mon lit et à mon domicile. Pratique et rassurant. Même si on ne le dit pas, l'avis est partagé!

- C'est vrai. Enfin, on s'amuse à le dire !

- Cette année de mon doctorat en Droit, mon père et ma mère se tuèrent dans un accident de voiture. L'épreuve fut rude mais je me suis trouvé dans une situation toute

nouvelle: celle de vouloir seul. Je devais prendre mes responsabilités, agir. Sauf le respect que je devais à mes parents, par principe, leur mort me donna du courage. Je me sentis détaché d'eux sans culpabilisation. Or, un après-midi d'avril, je venais de discuter longtemps avec Claude - c'est ainsi qu'elle se prénomme - près de la fontaine de Polyphème au Jardin du Luxembourg. Je décidai brutalement de mon destin et de mon avenir. Mon cœur tourbillonnait à m'en rendre malade. Je ne sais plus sur quel ton ni avec quelles intonations, mais avec un nœud dans la gorge, je lui dis: « Claude... » Je n'eus pas le temps de finir que vite elle me répondit: « Moi aussi, Adrien... » et dans la même obscurité de l'âme nous échangeâmes un baiser sur nos bouches avec un manque de pratique à exploiter au cinéma! Nous tremblions dans le vent comme les feuilles toutes nouvelles des marronniers. Vous voyez, ma vie a son minimum garanti de platitude!

Lui, dont le visage exprimait d'habitude les tourments de l'âme, semblait dans ce moment avec moi esquisser un sourire presque tendre à l'adresse d'un personnage qu'il avait trop vite joué, ou trop bien!

- C'était pour vous une manière de vous rassurer, lui dis-je, de vous prouver que vous étiez comme un autre capable de tenir dans vos bras un corps de femme et de déposer un baiser sur des lèvres. Vue de si loin, la chose doit vous amuser aujourd'hui...

- Oui, avec le recul du temps. Oui, c'est exact. C'était une victoire sur mon propre passé, une remise à zéro contre l'idée maternelle que les femmes étaient des incarnations de Satan. Car Claude ne m'avait en rien provoqué. C'était moi et moi seul qui avais commencé! Je n'avais pas dit à Claude que je l'aimais mais mon bafouillage dans la prononciation de son prénom avait dû l'avertir de ce qui a suivi! Victoire maladroite sur ma mère et sur mon enfance ratée. Dommage! Que de temps sacrifié pour rien!... Et puis les mois passèrent. Tous deux avons réussi le doctorat et nous étions en apparence heureux. Je dis « en apparence » parce que le plus heureux c'était elle, car moi j'étais beaucoup plus inquiet dans mon for intérieur. Je ne vous cache pas que je suis un homme inquiet par nature et je le suis au moment même où je vous parle à vous qui voulez tout savoir de moi!

- Mais... non, je vous assure!

- Mais si, mais si! Vous avez les yeux tout allumés parce que vous voulez savoir qui est Odiane... Allons, soyez sincère! Patience !

- Enfin...

- Je poursuis. Oui, je suis inquiet, de tout le monde en général, des hommes, des étoiles, des arbres, des fleuves, d'Odiane dont je viens de quitter la voix et l'extraordinaire présence. Mais pour en revenir à ce temps dont je parlais à l'instant, Claude et moi décidâmes de nous marier. Deux puceaux qui font l'amour pour la première fois, c'est maladroit et parfaitement grotesque. Deux docteurs en Droit nus dans le noir, je vous laisse imaginer le tableau... C'est bouffon, vraiment, et qui hésitent encore à se tutoyer pour comble de comique!

Adrien partit d'un grand éclat de rire. C'était ainsi que je l'appréciais le plus. Toute sa personne se donnait. Il m'apparut de la sécurité dans ce rire, du calme, un agréable repos. Cognac.

- Le mariage, ça vous assied, reprit-il. Plus de tracas. On ne pense plus. La soupape de sûreté fonctionne. On fait plein de péchés avec la garantie des lois et de l'opinion. Célibataire, vous êtes suspect. Ce n'est pas de vous que je parle! Non, mais aux yeux de beaucoup vous semblez incapable d'aimer, égoïste, et d'être aimé. Que ne croit-on

pas non plus! Le mariage m'avait installé confortablement. J'avais des chaussures, des chaussons, la table, de l'argent, des mouchoirs propres, des chemises repassées, des attentions minuscules, des visites à faire et à rendre. Claude me pouponnait et la maison était si bien tenue qu'au bout d'un an je me vis souhaiter un minimum de crasse pour rétablir l'équilibre et donner de l'inattendu à ma vie. Il y eut des premiers accrochages. Une table déplacée, une horloge dérégulée, du pain trempé dans une soupe la mettait hors d'elle. Si j'acceptais de n'être pas payé pour telle consultation, ou si je manquais volontairement une affaire, c'était des discussions à n'en plus finir. Il faut à l'homme, à la femme aussi, un brin de négligence pour donner des occasions vitales de se battre, de réfléchir afin d'orienter ou de modifier ici un cadre d'existence, là une position sociale ou encore un idéal. Je ne faisais pas de cette insécurité et de ce désir de changement une réponse à une tendance profonde de moi-même, mais on aurait cru que je trouvais un malin plaisir à chercher des fantaisies pour me constituer des occasions de l'agacer et de m'en plaindre! De me plaindre à moi, bien entendu, puisque me plaindre à Claude était exclu. Elle m'aurait dit des « Tu verras, mon chéri, avec le temps tout pourra s'arranger et puis je ferai tout ce que tu voudras... » Ensuite elle se serait retournée pour

ronfler tranquille et sereine, avec le sentiment d'un devoir accompli. Vous connaissez ces sortes de pensées éminemment creuses avec lesquelles les gens trouvent l'art imbécile d'é luder les vrais problèmes mais d'en créer d'autres plus faux, qu'ils savent faux mais ne veulent pas résoudre parce que, si le moyen s'en présentait, ils se trouveraient face à eux-mêmes.

- C'est pourtant un peu ce que vous faisiez!

- Oui, mais je désirais que Claude s'en aperçoive. Si par exemple elle avait lutté contre moi, au moins j'aurais eu des raisons de m'intéresser à elle. « Mon Dieu, protégez-moi de ceux qui m'aiment! » Vous savez la formule. Mais enfoncer des portes sans cesse ouvertes devient épuisant. Vous n'avez sûrement pas rencontré de ces personnes qui vous servent de gloire, de lumineuse auréole. Elles ne savent jamais quoi faire assez pour vous nimber ni ne laisser sans éclat aucun recoin de ce que vous êtes. Nous aimerions qu'une bonne fois elles nous trouvent une face dépourvue de sainteté, sinon de perfection! Cela se voit dans bon nombre de couples. J'aurais presque souhaité être original dans ma souffrance cachée. Idiote, Claude m'aurait offert une chance

insolente: avoir épousé une imbécile m'aurait permis d'avoir pitié de moi et d'en tirer définitivement les conséquences.

- Vous me surprenez par cette solitude intérieure qui semble exister chez vous en permanence comme un confortable refuge. On dirait que vous la cherchez, que vous la cultivez, que vous éprouvez aussi une sorte de justification de vous-même quand vous en parlez. Le narcissisme revêt toutes les formes! Mais il me semble savoir que vous avez eu un enfant avec Claude? N'avez-vous pas une grande fille qui fait des études de médecine? Je crois que vous m'en avez dit un mot, je ne sais plus quand.

- Il est vrai. La pauvreté garde sa noblesse, mais la misère est un vice. On a répété ça X fois. Parce que mon âme était dans la misère, noire, affreuse, laide, je me suis dit qu'avec un enfant le fond de mon esprit trouverait, à la rigueur, une issue, une solution pour pouvoir échanger un peu de ma personne sans arrière-pensée. C'est riche, un enfant. Mais la préparation de la naissance fut aussi une nouvelle occasion de souffrir. Avec sa layette, Claude enceinte me parut encore plus ennuyeuse, puis méprisante et ridicule. D'avance je me mis à ne plus aimer cet enfant. Il a fallu qu'Odiane me donne un fils pour que j'aime l'enfance, mais ce fut bien plus tard. Pourquoi telle femme enceinte est-elle

cause du malaise de celui qui l'a engrossée, pourquoi une autre le remplit-elle de joie?

- Adrien!... vous le savez fort bien!

- Ce n'est pas si simple. Je crois qu'aux yeux d'un homme la femme qui s'intéresse trop à sa grossesse, ou qui trouve son accomplissement dans la maternité, perd presque toute son importance et provoque la catastrophe de rendre le père foncièrement jaloux et j'ajoute qu'être jaloux de son propre enfant, pas encore né, est infiniment plus grave qu'une jalousie causée par un amant. En ce qui concerne la jalousie contre un amant, la seule vanité est blessée. Mais au sujet d'un enfant à naître, c'est tout un ensemble sentimental, un inextricable tissu de composantes qui se déchire.

Claude mourut en couches. Peu important ici les causes qui me donnèrent bien du tracas. Elle m'a laissé cette fille que, tout compte fait, j'ai beaucoup aimée à cause de sa faiblesse d'être orpheline, mais aussi charmante et facile à élever. J'ai le courage de dire que la mort de sa mère a grandement fait pour que je m'attache à ma fille Claire, mais ce fut bien plus par sentiment du devoir que par sincérité exempte de trouble.

Venez, je vais vous montrer des livres rares. Il y en a bon nombre qui appartiennent à Odiane, qu'elle a achetés ou reçus de moi et dont elle me laisse la garde. Lorsque je viens dans ce salon où elle aime se retirer, je retrouve sa beauté remplie de nonchalance sur le canapé, toujours en train de lire et entourée de musique. Elle me dit parfois que je suis son poète en gros sabots qui se fait attendre et qu'elle n'aime pas cette coquetterie. Je l'embrasse et nous échangeons des sourires complices. Savez-vous qu'il est minuit passé? S'il ne tenait qu'à moi, j'aimerais vous garder jusqu'à l'aube, mais comme vous partez en voyage demain, je vous avertis que vous devez être raisonnable.

- Adrien ! Vous rappelez-vous que si l'un de nous semble raisonnable...

Adrien sourit sans rien me répondre. Je pris une édition de Supervielle dans laquelle je découvris une photographie d'Odiane vue de profil. Elle avait peut-être vingt ans. Au revers de la photo, je lus encore une fois l'écriture rapide et dominatrice: « Comme l'aurore habite nos pensées et comme est cher le jour qui nous attend! »

Ainsi nous n'avions pas joué aux échecs comme il me l'avait proposé au moment où il m'invita.

- Cher ami, me dit Adrien à l'instant de nous quitter, votre visite m'a fait grand bien. Elle m'a permis de dire un peu de moi et de caresser mon égotisme, mon histoire toute plate et ennuyeuse qu'elle est. Mais ce soir je ne vous parlerai pas d'Odiane car je n'en éprouve pas le besoin. Et puis cette nouvelle séparation, que je viens de vivre, crée en moi une très grande fatigue. Ce soir j'ai oublié quelque peu mes blessures qui ressurgissent à certaines heures, comme le vent reprend sa vigueur sans qu'on sache comment ni pourquoi. Je sais qu'Odiane me reviendra. Dans un mois, ou deux, une semaine, un an! Je ne puis jamais le prédire. Elle est tellement fantasque! Elle veut revenir toute seule, sans que je cherche à savoir, d'elle-même, comme ça, avec son caprice que j'aime et que j'éprouve assez. Et puis je vais essayer de dormir.

IV

Pendant mon retour chez moi je me retrouvai dans l'embarras doublé d'une curiosité insatisfaite. Il est fort instructif d'observer les courbes et les reliefs de son propre imaginaire quand on essaie de refabriquer un être qui existe. A cela s'ajoutait le docteur en Droit pendant sa nuit de noces, ses désirs d'embrasser des filles, son interminable discours sur « une femme », ma comptabilité à vérifier au siège social de ma Société à Nancy. Ce paquet en désordre me fit presque dépasser ma rue puis mon numéro. Ainsi, Adrien se taillait une place royale dans mon existence. Odiane aussi revenait, avec sa photo et son écriture. Puisque je ne savais toujours rien d'elle, il me faudrait guetter encore, rentrer au plus vite de mon voyage, échafauder un nouveau motif de rendre visite à cet ami au cas où serait revenue cette femme qui m'intriguait tant. Ma nervosité se mit à tout confondre en y mêlant l'impatience. Je n'avais aucune envie de travailler et j'aurais volontiers prétexté une

maladie afin d'obtenir un congé, de rester au chaud dans un mirador ! Pourtant, si j'avais pris un faux mois de vacances, Odiane ne serait pas obligatoirement réapparue chez Adrien Barberole pendant cette période.

Toute la narration d'Adrien, ses études, son mariage, son veuvage remontaient à ma mémoire. J'aurais donné beaucoup pour ne pas me laisser envahir par ces songes, mais ils s'imposaient et vauquaient en mon esprit sans me laisser de repos. J'avais de l'affection pour la sensibilité d'Adrien, j'essayais de comprendre sa vie et sa manière de voir, ses hésitations, ses erreurs, ses dépités. Abruti de cigarettes et de café, je ne pus m'endormir que vers les quatre heures du matin pour devoir me lever à six. Dans le train je dormis encore comme une souche. A Troyes, je passai une journée entière dans l'hébétude et fis mon travail comme un automate. Je ne me souviens de rien de ce douze novembre car je n'ai rien inscrit à cette date sur mon cahier annuel d'activités où je relève des notes de travail. Le treize, j'étais à Nancy. Ma conscience devait être encore bien floue et je lis ceci: « Je prends trop d'intérêt à l'histoire d'Adrien Barberole. Cette amitié qui me distrait plus qu'elle ne m'apporte est en passe de me donner des entraves. Ma

curiosité imbécile et fantaisiste pour cette Odiane va me conduire à des ennuis si je n'y prends garde. Je m'occupe de ce qui ne me regarde pas. »

Lorsque je repartis de Bruxelles pour Paris, je n'eus dans le train aucun désir de relancer mes sujets de réflexion sur Adrien. Dans l'après-midi, j'avais rédigé mes rapports pour la direction de mon entreprise et, rentré chez moi, je n'eus plus aucune pensée pour qui que ce fût. J'eus aussi la chance d'être convié à un dîner frugal par la charmante épouse de mon voisin d'immeuble. Je savais que je ne serais pas interrogé sur mon déplacement. Nous regarderions les informations télévisées et un spectacle facile. Ce serait avantageux pour l'œil vague que j'avais à cause de la pesante fatigue d'une lourde journée.

Le lendemain je me suis réveillé dans l'après-midi après avoir dormi presque quinze heures sans lâcher bride. Je m'offris une veillée calme et solitaire comme j'en avais tant vécues. Encore aujourd'hui j'apprécie ces moments desquels on a chassé tous les soucis, solitude maintenant devenue rare, on verra pourquoi, mais liberté de l'imagination.

J'entendis que l'on frappait à ma porte. Les voisins? Une relation d'affaire? Famille? Non. J'eus un coup violent au cœur : Adrien Barberole. Le pressentiment que j'avais eu au jardin, bien que ce genre de rêve ne soit pas dans mes

habitudes. Tout est indistinct, tout se brouille. Je suis prêt à parier tout ce qu'on voudra. J'ouvre. C'est bien Adrien! En cape noire, sous sa toque, le cheveu ébouriffé, il s'appuie au chambranle, yeux absents, visage hâve, blême. Son regard semble ne pas voir. J'ai un frisson brutal que je ne peux réprimer. La surprise est si grande que je ne pense pas à lui offrir d'entrer. Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi, debout, face à face. Nous avons tous les deux la parole bloquée dans la gorge, une totale impossibilité de faire un geste, de prendre une attitude signifiant quelque chose, de sentir de façon formulable. Cependant je m'efface devant lui parce que je crois voir qu'il désire s'asseoir. Il s'avance dans l'entrée puis le salon et va vers mon fauteuil crapaud où il s'effondre pour garder un silence lourd qui me défait.

- Adrien, il vous faut un bon cognac. Je vous le prépare avec un glaçon, comme vous l'aimez. Savez-vous, mon voyage s'est bien passé. Le seul inconvénient est que Troyes, Nancy, Lille, Bruxelles, ces villes sont toujours à la même place! Les affaires tournent, tant mieux, et la cuisine s'y maintient. Puisque les frais sont remboursés, et largement,

vous pensez que j'en profite. Pourquoi non?... Voilà. Je pose votre verre sur la petite table, à portée. Cigarettes?

Il accepta une Gitane qui trembla dans sa main et sur sa bouche nerveuse. J'eus du mal à lui donner du feu. Cette situation me gênait et je ne voyais pas du tout pourquoi lui à cette heure, comment tout cela pourrait devenir plus net. Je m'assis et cherchai à rompre le silence.

- Cet après-midi, vous allez rire! je me suis levé avec plein de chiffons dans la tête. L'appétit coupé par une tasse de café, je suis allé me promener au parc. Beau soleil! Vous avez dû en jouir vous aussi dans votre joli jardin, sur votre banc de pierre, près des fusains. Tiens, j'ai croisé votre ami Monsieur Serpineau qui s'abîmait à parcourir la dernière page de son éternel *Figaro*. Nous avons échangé quelques banalités. Un coucher de soleil magnifique... Les cygnes se sont repus de mon pain avec les carpes... Au fait, je vous ai rapporté un coffret de cigares hollandais, mais comme j'en avais d'autres, il a fallu chicaner avec les douaniers qui ont fini par fermer les yeux...

Manifestement, je me forçais à parler car tout silence longtemps prolongé aurait été intolérable.

- Enfin, cher ami, me direz-vous pourquoi vous voilà et la raison de cette prostration subite? Puisque vous venez chez moi, je suppose que vous avez à me faire savoir quelque

chose de grave. Je vous vois très abattu et mon seul véritable souhait est qu'il ne se soit rien passé d'irréparable. Bref, si vous êtes là c'est parce que vous me croyez à même de vous aider...

- C'est irréparable... je ne sais plus... souffla-t-il.

- Bon, lui dis-je, je vous prépare le canapé-lit. Vous ne retournez pas chez vous ce soir. Je vous garde.

- Mais tout est ouvert chez moi...

- Donnez-moi votre clef, j'y vais et je ferme.

- Elle est sur la porte...

- Servez-vous de cognac. Prenez donc un cigare, je ne serai pas long et nous bavarderons tranquillement dès mon retour.

Si je peux vous être d'un quelconque secours...

- Je le sais bien, me dit-il, merci...

Habillé en un tournemain, je filai au pas accéléré pour fermer sa maison. Il y avait de la lumière dans l'entrée et le salon. Un étau me serrait. Que pouvait-il donc s'être passé pour qu'il soit venu à moi de cette façon si étrange? Je revins sombre et vide.

- Elle ne reviendra plus... jamais, me dit-il en s'étranglant sur l'adverbe. Vous voyez, je ne pleure pas. D'ailleurs je n'en ai plus la force. Ses départs répétés m'ont tellement usé

que je n'ai plus la moindre goutte à verser. Sec. Je reste sec! Je m'attendais un peu à cela, soit dit en passant! Mes yeux ne verront plus que du désert, un reflet qu'ont les sables à l'infini d'un avenir proche du zéro. Ma vie est gâchée, foutue. Tout compte fait, je me demande ce que j'ai pu être pour elle. C'est à n'y rien comprendre. Mais je crois qu'Odiane est une femme sans cœur. D'un égoïsme sans concurrent. Pourtant ce n'est pas moi qui suis allé la chercher, malgré quelques tentations. Si vous voulez et pouvez vraiment m'aider, je vous demanderai beaucoup et vous n'aurez peut-être pas les épaules assez larges. Je vous expliquerai le problème quand le temps sera venu, parce que j'aurai des décisions à prendre. Vous accepterez ou pas. Tenez sa lettre que j'ai reçue hier. J'ai fortement hésité à venir vous voir...

Je pris une feuille ordinaire qui portait ces seuls mots:

« J'ai décidé de ne plus te revoir.

Odiane

Tiens! J'ai signé! Tu sais que ce n'est pas dans mes habitudes. Enfin... Voilà! »

En aucune circonstance je ne m'étais senti, devant un homme, aussi nu, désarmé, anéanti. Dans ces moments la conscience est tellement peu réceptive qu'elle ne retient pas les sensations qui pourraient être analysables par la suite. Et

dans le fond on ne peut plus rien analyser même si la conscience marque ces instants dans le souvenir. Mais ce souvenir est global et son détail échappe à toute possibilité d'en défaire les matériaux.

- Nous allons nous coucher. Je reprends platement que la nuit porte conseil. Mais pour tout ce qui dépend de l'amitié, je vous assure que je serai à vos côtés, quoi qu'il arrive. Promis.

- Cher ami, il faudra que je parte d'ici, soit pour la retrouver, soit pour une séparation sans remède, car il faudra qu'elle m'explique. Nous avons un fils et je ne tolérerai pas n'importe quelle fantaisie de sa mère! Déjà que ce pauvre garçon est éloigné de nous par la volonté d'Odiane... Sinon, je rejoindrai une vieille amie que j'ai en Italie. C'est alors que j'aurai recours à vous... Enfin... je ne sais plus. Tout est si trouble!

- Vous vous agitez. Essayez de dormir. Je vous en prie!

Il me demanda quelques anecdotes de mon dernier voyage et comme je les racontais avec force détails, il s'assoupit dans le fauteuil. Sans rejoindre ma chambre, je m'étendis sur le canapé que je n'avais pas ouvert, et dans le noir je me mis à songer à cette charge qui semblait m'attendre. Tantôt

je me levais, tantôt je marchais et fumais, allais boire un verre d'eau. J'avais l'impression de veiller un enfant malade et redoutais de me coucher car je pensais qu'Adrien pouvait commettre un acte inconsidéré. Il était au bord d'un abîme. Cet homme si sûr de lui dans sa dialectique, si charmeur et si séduisant, me donnait peur tout à coup à cause de son délabrement et je n'aurais jamais pensé qu'une femme, fût-elle Odiane, avait autant d'influence sur sa vie quotidienne et la conditionnait à ce point! Physiquement j'étais dans une forme suffisante pour tenir le temps qu'il faudrait.

Odiane avait donc pris une distance qu'elle disait définitive et soudain, voici qu'Adrien s'accrochait à moi. Pourquoi moi! Je l'avais assuré de mon amitié mais je m'irritais d'avoir trop proposé et je me sentais peu enclin à supporter quelque chose qui me dépasserait.

Le lendemain, il accepta de me laisser téléphoner à sa fille pour qu'elle vienne près de lui et le distraie un temps des soucis subitement accumulés. Comme j'avais entrepris Claire pour lui parler de son père, elle me dit sur un ton neutre, avec quelques nuances d'affection forcée, que cette situation était pour Adrien un coup imprévu. Elle en était certaine. Chaque fois qu'elle lui avait réclamé des explications au sujet d'Odiane, il avait refusé en répondant à sa propre fille qu'il n'avait aucun compte à lui rendre de

choses trop intimes. Elle n'avait jamais rien compris à « toute cette histoire » et s'était tenue à l'écart de la vie bizarre que menait son père.

Alors qu'il était encore chez moi dans cette matinée, je remarquai qu'il respirait avec peine, brûlait cigarette sur cigarette. Il était prostré et son visage aussi blanc que la veille au soir semblait plus décharné ou s'efforçait d'esquisser parfois un sourire. Il s'obligeait à vouloir rassurer sa fille, qui venait d'arriver, et moi-même, mais en réalité il couvrait des sanglots qui n'avaient plus la mesure d'éclater. Il parla de choses et d'autres, s'inquiéta des études de Claire qui lui répondait poliment avec une indifférence qui m'étonna. Elle était là par devoir mais cherchait à me le masquer puisqu'elle ne savait pas qui j'étais. Adrien lui dit quelques mots de notre voisinage et de nos sympathies sans insister sur notre amitié qui remontait à peu, somme toute. Mais sur ses traits je lisais la souffrance intérieure furieusement contrainte par ce tempérament capable de celer sous un voile épais d'attitudes artificielles les rages les plus violentes et les désespoirs les plus ravageurs.

En fin de matinée, j'ai raccompagné chez eux Adrien et sa fille. Je les ai laissés avec ennui profond en quittant ce salon

et cette entrée où j'avais vu Odiane, où sa silhouette m'avait intrigué et troublé, tous souvenirs qui se rejoignaient. Et me réapparut l'image extraordinaire, semblable à un fantôme, majestueusement détachée du dallage et des murs. Le parfum était encore là qui emplissait discrètement les choses et leur attribuait dans mon esprit des contours irréels avec une substance féminine ennuée de charme et d'achèvement. Je revoyais sa démarche lente et féérique, les longues vagues de ses cheveux, ses regards étranges.

Adrien m'avait demandé de ne pas le laisser seul trop de temps car il avait besoin de ma présence. Claire ne reviendrait le voir que tous les huit jours. Son fils, maintenant pensionnaire dans un lycée privé à Dijon, il irait le prévenir du caprice de sa mère. Mais ce gosse était fait aux impondérables de cette mère qui ne l'avait guère éduqué. Là-bas, des amis s'occupaient de lui. Peut-être le ferait-il revenir, mais il appréhendait que ce garçon d'une grande beauté lui rappelle trop souvent un bonheur fini. Il verrait.

Puis le temps s'écoula, morne et routinier. Adrien reprit son calme progressivement et quand j'allais le voir plus régulièrement, nous ne parlions pas de son passage à mon appartement dont je me gardais de remuer le souvenir. Chez des amis de mes parents, j'ai passé à Nice les fêtes de fin

d'année. Adrien, de son côté, partit en Italie chez une vieille amie avec ses deux enfants. Claire voulait le distraire de son marasme.

C'est en avril suivant que je connus le fils qu'il avait eu avec Odiane. En effet il le fit revenir de Dijon sur mon conseil. Il aurait ainsi près de lui un partage de chair et la joie de se dépenser à une éducation de haut niveau pour un être aimé. Il le fit inscrire au lycée le plus proche et avec lui il se mit à sortir beaucoup, les fins de semaine, pour lui faire voir les monuments de Paris, les musées, les spectacles, les quartiers historiques, apprendre à connaître les peintres. Ce garçon qui avait alors onze ans et qui s'appelle Yves, avait sur son visage un mélange tout à fait attendu de ses parents. Malgré son jeune âge, on distinguait déjà en lui une sorte de volonté farouche, distante, de l'inquiétude et un tyrannique besoin de s'imposer. Un soir qu'il m'avait ouvert et que je lui avais dit: « Bonsoir, Yves, comment vas-tu? » sa voix fluette mais pleine d'assurance me rétorqua un « Bonsoir, Monsieur. Mais pour la question, comme tout le monde la pose, je n'y répondrai pas. » L'insolence prononcée sur un ton inébranlable m'impressionna sans le moindre désagrément. Je me tins pour dit que je n'aurais aucune conversation

ordinaire avec le futur jeune homme si l'avenir me réservait de le voir souvent. Je n'en ai pas fait la remarque à son père. Je vis surtout ses yeux, moins bleus que ceux d'Odiane mais sensiblement plus perçants et creusés dans les orbites. Sa bouche était très mouvementée, les lèvres expressives et mobiles sur lesquelles on lisait aisément plus que les paroles. Ses cheveux très blonds avaient un ramené en avant qui lui créait un air chafouin. La vague de gauche à droite soulignait la hauteur du front. Il avait aussi une démarche facile, altière par moments, qui rappelait l'allure noble de sa mère et des élévations sur la pointe des pieds qui lui donnaient un je ne sais quoi d'aérien. Il présentait le type de l'enfant que l'on veut connaître et qui séduit à la longue. Son geste un peu renfermé disait que la tendresse de son père ne palliait pas l'indéfinissable affection que seuls les bras et la douceur d'une mère apportent à un garçon dans l'aube de son plein développement. Il paraissait hésitant et silencieux, comme s'il avait eu peur de se trahir. Têtu et très travailleur, il remportait tous les prix et avait les qualités requises pour devenir « une bête à concours ». Une vanité irréductible dont il a su rire par la suite mais qui lui est restée.

A douze ans de plus que lui, Claire était très différente. Grande, elle semblait fragile. Sa pâleur était celle du tourment et de la mélancolie, comme chez une jeune fille

très romantique. Elancée et douce, à l'oeil sombre, à l'articulation parfois heurtée, elle avait des airs indécis de madone espagnole. Son intelligence fine et vive filait le long des phrases qu'elle brisait sans qu'on osât les interrompre, et elle en rythmait les accents avec des originalités que je n'ai entendues que chez elle, et des tonalités qu'on pouvait croire alsaciennes! Sa timidité, très sensible en ce temps-là, me surprenait beaucoup pour une jeune étudiante en médecine. Elle ne cachait pas, à mon égard, une indifférence quasi totale que je regrettais. Elle ne me parlait que par politesse, assez souvent par monosyllabes qu'elle accompagnait d'expressions dans lesquelles je voyais fort bien qu'une conversation avec moi l'ennuyait d'avance. Elle s'entendait avec Yves et je ne les ai pas remarqués en train de se chamailler. Je sais qu'Adrien Barberole a transmis d'autres qualités à ses deux enfants, mais le caractère imprévisible de leurs parents ils l'ont reçu par une hérédité sans bavure.

V

En juin suivant, Adrien m'invita à passer chez lui un après-midi. Je le voyais comme vieilli. Sa chevelure prenait du blanc et ses traits se tiraient en creusant des rides sur son front et ses joues avec une rapidité que je lui dis, mais il éluda. Je repris:

- Adrien vous ne vivez pas avec les vivants. Vous vous laissez mourir avec une absente comme si elle était morte elle-même!

- C'est à peu près pareil! N'ergotons pas...

Je regrettai d'avoir employé ce terme d' « une absente ». Cela pouvait passer pour introduire de l'indéfini terminé dans la personne d'Odiane, aller même jusqu'à effacer une image qui n'était plus que fictive mais gardait dans l'âme de cet homme une présence puissante. Il parut légèrement fâché. Je le priai d'excuser un mot qui avait dépassé mes intentions véritables, mais je souhaitais le voir réagir, que sa confiance en un effort continu puisse aboutir à une résignation, sinon sage, du moins qui le maintienne en bonne santé tant que ses enfants auraient besoin de lui, surtout Yves. Toute sa parenté s'était dispersée mais son

fil, le fils d'Odiane, risquerait d'être livré à des mains ou des responsabilités étrangères. Ce n'était pas une solution et il avait à se plier au devoir de père!

- Pourquoi? dit-il, vous n'avez pas confiance en vous?

- Je ne vois pas le rapport...

- Cher ami, si vous voulez me faire de la morale, je n'aime pas cette morale pratique et bien épaisse qui veut de la sécurité à tous les prix! Toujours de la sécurité! J'en suis à moitié mort de ce sentiment abominable et vous le savez parfaitement. Cette morale me dégoûte. Si elle repose sur ce genre d'exigence, je ne veux pas la connaître parce qu'elle est négative. Né-ga-tive! Le premier imbécile peut me tuer à la prochaine traversée de la rue et mon fils se retrouvera dans la même situation que si j'étais mort autrement. Par conséquent tout ce que nous pourrions élucubrer sur les si, les car et les donc de la morale, ne m'intéresse pas. Tout individu peut avoir des raisons claires ou vagues de se maintenir en vie, raisons formulées d'ordre religieux ou artistique, créateur, raisons non-formulées qui relèvent du simple instinct de conservation. Or je n'ai ni les premières ni les secondes. Soyons sérieux! Ma présence aux côtés de mon fils est contingente, vous le savez aussi, et je n'ai

besoin d'aucune leçon parce que tout ce que vous pourrez me dire de rassurant ou de lénifiant entrera dans le catalogue des lieux communs pour gens heureux!

- Je ne voulais pas vous faire de la morale! J'ai trop de respect pour vous et votre souffrance...

- Mais si!... Vous m'entrepreniez sur Yves, les étrangers, les responsabilités laissées à d'autres. Si je disparaissais, vous prendriez Yves sous votre coupe, oui? non? Allez, dites !

- Mais... je suis un étranger!

- Allons, ne me rasez pas avec des sermons de petit vicaire à court de sujet pour son triste Carême!

- Arrêtez! Vous allez me dresser de moi un joyeux portrait!

- Non, je ne vous vise pas, mais quand vous me parlez d'Yves et de son avenir que je vous semble risquer, n'ayez aucune crainte. Je sais à qui je peux le confier en toute sûreté et je crois qu'il ne détestera pas du tout la personne à laquelle je pense.

Adrien se retrouvait dans sa vigueur subite et malgré la courbe affaissée de son dos, je le voyais alors reprendre de la force à l'idée que nous pourrions repartir sur des conversations anciennes, échanger des impressions personnelles, comme autrefois, sur les goûts de l'un et de l'autre, nous envoyer des diatribes à défaut de réquisitoires.

Mais je dois dire que son allusion à une personne à laquelle il confierait Yves m'intrigua beaucoup.

Nous étions assis sur son banc de pierre et s'étendait à nos yeux son parc dont les allées n'avaient pas été nettoyées de leurs feuilles tombées en automne. Sous la floraison naissante des pelouses il y avait des reflets de terrain vague et en leur milieu je trouvais plus que des suggestions de massifs. On aurait cru les fleurs sauvages qui s'étaient repiquées avec fantaisie dans un décor à la fou. Ce désordre correspondait bien mieux au tempérament d'Adrien que les alignements artificiels d'antan qui les contraignaient. Les petites bordures se chevauchaient. Seuls les arbres avaient gardé leur sérieux. Il y avait de la moiteur sur le fond de l'air et les insectes aux ailes agacées se poursuivaient. Des moineaux volaient en tournoyantes rafales et les premières abeilles faisaient respirer leurs ailes. Soleil chaud qui piquait le front avec les bourgeons de l'azur. Je crois me rappeler que le moment lui sembla propice.

- Odiane, je la connais depuis sa toute première enfance. Les impondérables du cœur et du corps ont fait se croiser nos routes assez longtemps parallèles. Je déforme le poème

d'Eluard mais j'ose dire que pour moi elle fut et sera toujours « l'eau détournée de ses abîmes... la terre qui prend racine et sur laquelle tout s'établit. » Elle a toujours fait pour moi « des bulles de silence dans le désert des bruits.» Sans égale possible, elle m'est apparue comme un tout, un univers en elle seule, un fantasme dont la réalité m'échappait souvent à cause de son immensité impossible à traduire même par quelques mots, quelques métaphores. Eluard a dit et rythmé comme il a pu ce qu'il ressentait. Mais en ce qui me concerne, tous les procédés seraient d'une pauvreté désespérante. Comme aujourd'hui je veux vous parler d'elle, il faudra que vous excusiez la relativité de mon discours car mes mots on peut les trouver dans la bouche de bien des amants pour qui l'objet aimé est un ensemble en dehors de quoi rien n'existe que l'accessoire. Quand à l'instant j'ai dit qu'elle était aussi un fantasme, il n'y avait rien d'exagéré ni de paradeur dans le choix du terme. Il suffisait que je la voie pour me sentir vivant, respirant, achevé. Elle établissait un contact entre l'imagination du possible et la réalité devenue créatrice de l'imaginaire. Par elle, en moi le fantasme ne se nourrissait plus seulement de moi mais trouvait en lui-même sa propre nourriture et surtout, quand elle posait sur moi son regard, j'étais le théâtre de rencontres entre des sentiments que j'étais

incapable de maîtriser, je devrais dire plutôt « formuler »! Si l'on m'avait dit: « Tu aimes Odiane... » j'aurais répondu que non! Par exemple on n'aime pas d'amour une enfant de trois ans! Si l'on m'avait dit alors qu'un jour Odiane me donnerait un fils, je n'aurais pas cru un instant cet oracle « pythique » ! Aujourd'hui je me sens très vieux puisque le possible s'en est allé avec sa réalité, car il n'y a de possible et d'imaginable que ce qui est. Nous sommes d'accord. Elle était l'existence de mon imagination et la nourrissait en m'aimant, sinon en me le faisant croire! Avant elle, l'ensemble de ma vie est un abîme, avec elle aucun instant ne fut dérisoire, qu'elle ait été présente ou non. Maintenant, l'assurance que je ne la reverrai plus crée un nouveau vide, mais totalement obscur.

- Mais quelle fut cette « rencontre » avec elle?

- Je la connais depuis sa prime enfance, vous ai-je dit tout à l'heure, et j'ai vu ses premiers pas. Elle naquit à Blois, fille d'un grand ami de mon père. J'avais quatorze ans et faisais mes études à Paris au lycée Louis-le-Grand. Le premier souvenir que j'ai d'Odiane remonte au moment où je l'ai vue au sein de sa mère! c'est vous dire si cela remonte à loin, et je me revois encore lui donner les mains pour la faire

marcher dans le jardin de ses parents chez qui les miens allaient très souvent pour quitter la grande ville et jouir de la campagne. J'ai de nombreux autres souvenirs de cette enfance, des jeux très puérils, des cueillettes de fleurs, des courses après les papillons, des amusements avec ses poupées dont elle me faisait le père. Et nous passions à Blois toutes les vacances scolaires puisque les parents d'Odiane étaient comme une autre famille pour nous. Blois était une seconde patrie que j'aimais follement. J'allais à la pêche sur les bords de la Loire, je m'y dépensais à faire du vélo, mais toujours en solitaire. Quand Odiane grandit, le désir de vivre à Blois s'agrippa encore plus dans mon cœur. J'étais très farouche et cette sorte de petite sœur avait déjà mes seules confidences qui la faisaient rire, garder mes secrets et la passionnaient. Comme vous pouvez le supposer, mon désir d'elle, mon désir! façon de parler! était la rupture de la solitude d'un garçon unique, mais il avait en outre un dessin si vague et si obscur que même aujourd'hui je suis incapable de le revoir clairement et de le comprendre, de le dire malgré le recul du temps qui fournit ordinairement d'être plus précis. Était-ce Odiane qui m'attirait en tant que fille? Je ne le sais pas. Je crois ne pas le savoir. C'était des impulsions très profondes. Lorsque par exemple je retournais à Paris, j'éprouvais un déchirement et

quand je revenais, Odiane avait poussé et j'étais de plus en plus timide devant elle. Ce n'était pas les parents d'Odiane qui me séduisaient, le pays peut-être, Odiane pas forcément. A cette époque j'avais la conversation banale ou agressive. Comme tous les adolescents, la moindre incartade en quelque domaine me révoltait. Je classais les gens et les choses dans des compartiments, j'avais un attirail de raisonnements et de formules toutes faites doublées de réactions automatiques. La jeunesse a un fond de générosité très intolérante dès l'âge que l'on dit ingrat, à juste titre. On est pénible pour les autres et pour soi-même. On a des idées inconsistantes puisqu'elles manquent de l'expérience sociale la plus élémentaire et on désire les imposer avec d'autant plus de violence qu'on les sent fragiles. Ce bercement dans l'illusion présente quelques satisfactions pendant un temps. On veut tout faire, tout changer, on a le virus sophistique de la table rase et le sentiment ulcérant de l'injustice, de la désagrégation des choses et de soi, on croit que l'avenir sera soit la mort à laquelle on est prêt, soit la réussite absolue. Devant la demi-mesure, l'adolescence dit: Connais pas! La médiocrité? Jamais! Crise voulue par la nature qui fait que tout le monde la traverse, vécue intensément ou pas selon

l'éducation, l'hérédité, le degré de développement intellectuel de l'entourage.

- Non, ce n'était pas Odiane qui vous attirait tant à Blois. Elle était trop jeune, c'est presque évident.

- Je n'en suis pas aussi sûr que vous. Il est certain que ce n'était pas la vie de province! Cependant, je fis mon service militaire à Orléans et je venais tout le temps à Blois en permission, que mes parents y fussent ou non. Quand j'ai été libéré pour mes vingt et un ans, Odiane en avait donc sept et promettait de devenir une très belle fille. Je me dis avec une troublante satisfaction intérieure que le temps me réserverait des surprises. Pourtant la différence d'âge était si grande, je lui paraîtrais si vieux avec mes trente-deux ans quand elle en aurait dix-huit! J'insiste cependant pour dire que je ne l'aimais pas d'amour mais que la vie sans sa présence me semblait alors idiote sinon fausse. Je reste persuadé qu'un être peut à ce point fixer notre sentiment sans que nous l'aimions vraiment.

Tenez, je me rappelle un jour de Pâques. Elle avait dix ans et son intelligence brillait déjà dans une aisance qui flattait ses parents. Mes parents à moi venaient de mourir l'année précédente dans un stupide accident de voiture, comme je crois vous l'avoir dit, mais Monsieur et Madame Roberdais avaient insisté pour que je continue de venir régulièrement

chez eux aux vacances, même de quitter Paris si je le voulais et de m'installer à Blois. Avec sincérité ils avaient protesté qu'ils me considéraient comme leur fils, avec privilèges et grand plaisir. J'étais un homme vigoureux, très sportif. Mes longues études en Droit alimentaient nos conversations. Les parents d'Odiane me parlaient de la succession, désiraient savoir mes projets, me louaient Tours ou Blois pour y monter un cabinet de conseiller juridique. Nous nous verrions sans cesse. Monsieur Roberdais me ferait connaître plein d'amis qui m'ouvriraient leurs portes et deviendraient les miens. Connus, assis, avec de solides relations, je pourrais facilement briguer une mairie. Qui savait... une députation? Ce serait la gloire! Madame Roberdais m'avait plusieurs fois glissé un regard complice et tendre avant d'ajouter: « Et puis... Odiane vous aime tellement! Elle ne nous parle que de son bel Adrien! Vous voyez, ici vous aurez tout pour vous! Mais je ne veux pas vous influencer, vous êtes libre de vos décisions! » Cet « Odiane vous aime tellement » m'avait fortement ému. Pourtant je connaissais déjà Claude. Mais dans mon esprit avaient jailli quelques éclairs. Je me mis à rechercher Odiane de beaucoup plus près, à débrouiller en elle la

femme qu'elle serait dans six ou huit ans. Vanité, puisque l'avenir est par définition impénétrable, mais lente préparation bien qu'il n'y ait eu aucun calcul, en tout cas de ma part, et à cette époque!. J'étais beaucoup trop naïf et le suis encore tellement que mon incapacité pour le machiavélisme est patente!

Donc un jour de Pâques, pour reprendre le fil de tout à l'heure, nous nous amusâmes jusqu'aux éclats de rire, Odiane et moi, à nous cacher des oeufs en chocolat, des clochettes, des coquillages et des bonbons acidulés dans tous les recoins du jardin. Matinée lumineuse encore gravée dans ma mémoire avec une incroyable acuité. Chacun avait son camp et comme les paroles de Madame Roberdais m'avaient tant troublé, je ne fus pas très ingénieux pour embrouiller la perspicacité d'Odiane. Le temps était splendide. Au signal convenu les chasseurs de friandises se mirent en campagne. Odiane avait une robe rose bouffée de dentelles blanches, des Charles IX et des soquettes, une queue de cheval faisant une gerbe penchée. Son torse commençait à prendre des formes. Nous marchions à pas de loup, l'un et l'autre, de peur d'écraser par mégarde les petits cadeaux. J'entends encore la voix cristalline: « Ah! en voilà un! - Un rocher? - Non, un oeuf. Oh! et puis un autre! Et toi? - Non, je ne trouve rien... » Et je la voyais s'accroupir

vite sous sa robe. Ses jupons de dentelle se gonflaient tout à coup pour s'épanouir sur l'herbe en éventails ou en corolles. Ses rires de victorieuse satisfaction s'élevaient dans les rameaux nouvellement feuillus des marronniers et moi je ne trouvais toujours aucun chocolat tellement j'étais fasciné de la voir sur l'avril de son âge et dans la brillance de sa jeune beauté. Il fallut qu'elle se résigne à me prendre par la main pour me conduire jusqu'à ses cachettes. Il en fut presque toujours ainsi! Mais quand je lui dis que pourtant j'étais passé par là et que j'étais bête de n'avoir pas assez fouillé, elle me regarda de ses grands yeux pleins de malice qui semblaient me répondre: « Mon pauvre Adrien, que tu es empoté! Je crois qu'avec toi je gagnerai avant même que tu retournes la donne! »

Sur le trottoir derrière la maison, sa mère lui disait qu'elle aurait dû avoir au moins la gentillesse de ne pas trouver tout de suite pour laisser à Adrien le temps de découvrir et faire ainsi durer le jeu. Mais Odiane répondit que j'aurais dû mieux cacher et puis que mon flair était émoussé! Et toc! Et puis que j'étais un garçon de la ville qui ne sait ni les creux dans les pelouses ni les passages sous les racines. Il va de soi que je n'avais pas vu ailleurs que vers Odiane, et

Madame Roberdais ne s'en était guère rendu compte pas plus que sa fille, je crois! Sa mère la reprit de se moquer de moi mais la brusquerie d'Odiane me plaisait et lui donnait une allure tigresse qu'elle a gardée au point de s'en faire une coquetterie, voire une condescendance soit à mon égard soit face à des gens qu'elle ne connaît pas. Par exemple, pendant les grandes vacances suivantes, elle inquiéta vivement ses parents à cause d'une ascension hasardeuse tout au haut d'un vieux hêtre. J'ignore encore pourquoi elle voulut y monter. Peut-être voulait-elle me provoquer, car j'étais venu à Blois avec Claude pour la présenter et annoncer, hélas, notre projet de mariage.

- Hélas?

- Vous comprendrez par la suite. Terrorisée par le risque d'une chute d'Odiane, sa mère me supplia de grimper pour intimer à sa fille l'ordre de descendre, au besoin de l'aider. Je réussis tant bien que mal à m'approcher d'Odiane. Une fois arrivé près d'elle, je la vis rire d'une étrange façon puis me dire: « Mais dis donc, tu me cours après! Regarde tout en bas... Vois comme ils sont petits et ridicules! Pff! C'est ma mère qui t'envoie... Tu ne vas pas te marier avec cette fille! Dis! Tu sais que tu es à moi! Si tu fais ça, Adrien, je te déteste! » Le regard, qu'Odiane me lança d'un coup, me traversa sans la moindre pitié. Ce fut la blessure définitive

qui ne se referma plus. La splendeur de cette Odiane, de cette fille cependant si jeune, m'éclaboussa depuis la branche où elle était à califourchon, à un bras de moi, plaquée contre ce tronc gris à l'écorce par endroits brillante et qu'elle entourait tendrement en s'y appuyant. Durant ces quelques minutes si courtes, j'ai aimé vivre près d'elle avec un rapide vertige que je me fis un devoir d'étouffer au fond de moi aussi sottement que les autres étaient inquiets. Ils auraient été mieux inspirés s'ils s'étaient tourmentés pour moi-même!

Bref, nous sommes redescendus de branche en branche, mais à plusieurs reprises Odiane refusa la main que je lui tendais. Elle me montrait par là, moi pauvre aveugle, que non seulement elle était capable de descendre seule mais qu'en plus elle le faisait avec plus de talent que ce misérable Adrien dont le destin se jouait dans cet instant sans qu'il en eût l'ombre d'une conscience. Odiane me dit avec rage: « Tu as les mains sales! Le premier à la fontaine! » Elle partit comme un trait vers le fond du grand jardin, où la verdure était plus drue, et arriva la première. Son visage clair, quoique déjà hâlé par les soleils de province, me jetait des yeux de complicité souriante que je ne sus pas interpréter.

Après avoir bu, elle s'étonna que je ne l'arrose pas à grands jets d'eau fraîche. « Si tu m'avais toute mouillée, je t'aurais pardonné, mais... à toi seul! » me dit-elle. Je m'en souvins par la suite dans les moments où mon erreur me parut criante.

- Croyez-vous vraiment qu'il y avait autre chose que du jeu dans son « tu es à moi » et sa promesse de vous détester si vous épousiez Claude? Il me semble peu probable qu'une fille de son âge ait eu, dès ce moment, l'idée précise que vous étiez faits l'un pour l'autre!

- Je ne sais pas. Les filles ont de l'amour une conscience beaucoup plus hâtive que les garçons, aient-ils bien dépassé leurs vingt ans. Non, je crois qu'elle ne m'aimait pas, ce jour-là précisément. C'était peut-être la minauderie charmeuse d'une fillette vive et très espiègle comme elle l'avait toujours été. Je pense que je ne l'aimais pas non plus. Malgré ce que je viens de dire, j'ose croire qu'à cet âge de vingt-cinq ans je m'en serais aperçu! Je ne suis pas sûr des détails de mes sensations à cette époque. Non, Odiane me fascinait, je le répète. Elle avait alors cette beauté un peu mâle que vous lui connaissez, ce visage fin au sourire ensoleillé mais dont l'oeil me pénétrait jusqu'à la fibre et semblait ambigu aux autres, même énervant! Elle donnait perpétuellement aux gens l'impression qu'elle les détaillait.

Elle avait des regards coulés en-dessous par l'agacement ou la contrariété. Alors elle inclinait légèrement la tête et sur son visage la rage contenue ne demandait que l'occasion d'éclater. Les soirs de cet été, avant de nous séparer pour aller dormir, Odiane m'embrassa ayant probablement des attitudes assez évidentes pour les autres mais pas pour moi. Claude m'avait dit qu'elle n'aimait pas « cette petite » qui lui paraissait « désinvolte et orgueilleuse », qui considérait les personnes du haut de son mépris et leur montrait qu'elle les écrasait de son insolente supériorité. Je ne sus pas discerner la jalousie dans les propos de Claude que je croyais aimer, sans trop le savoir, à qui j'avais fait déclarations et promesses.

Quelques années passèrent pendant lesquelles je fus discrètement fier de ses innombrables succès en classe, de cette intelligence maîtresse qui s'affichait dans son ampleur redoutable. Elle réussissait déjà pour dominer, pour gagner toute seule car elle n'aimait pas qu'on lui proposât de l'aide. Elle avait besoin de s'affirmer par une farouche volonté de briser toutes les barrières. Elle voyait dans la société, les parents, les professeurs, des sortes d'ennemis, un monde hostile qu'elle se donnait pour mission de terrasser. J'avais

aperçu cela, oui! au moins cela! mais ne cherchais pas à la détourner de cette tendance si naturelle que mes efforts en auraient été vains. Elle me parla de moins en moins dès que je fus marié. Avec ses parents aussi elle devenait distante, comme retirée dans une sorte de tour d'où elle regardait vers d'insaisissables horizons, sans plus accorder d'attention aux siens.

Je me rappelle surtout un jour d'août, quelques années après. J'étais allé avec elle et son père pour nous promener au bord de la Loire. Nous nous étions assis dans une petite anse abritée par des trembles. Odiane s'éloigna de notre conversation, alla auprès de l'eau et resta debout dans la tiédeur du vent, fixant son regard vers l'autre rive. Pendant qu'avec Monsieur Roberdais je continuais l'entretien, mes yeux suivaient sa nouvelle forme de jeune fille, son élancement découpé sur les deux bleus confondus du ciel et de la Loire. Dans son attitude haute et souple, je voyais s'élever une silhouette merveilleuse qui aplatissait le paysage et noyait mon regard vers un infini de profondeur et d'élégance charnelle. Elle s'appuyait sur une jambe, le corps faiblement incliné comme si elle avait pris la pose d'une caryatide en face du Parthénon. Ses bras étaient droits, longeant le corps mais avec un plié léger qui lui donnait déjà l'allure d'un élan qui n'attend que le signal pour se jeter

vers une explosion. Elle était un rêve de puissance vivante et de poésie lumineuse. Son jeune sein vu de profil s'enlaçait dans un halo que le soleil du soir, au-dessus de l'autre berge oblique et marbrée de feuillages lointains, transformait en pétale. Par sa sveltesse et sa beauté, Odiane devenait un emplissement de tout, un jet vers la naissance des astres. Pour la première fois se dessinait en moi la sensation profonde que je la désirais. Sa fluidité ondula dans mes yeux. Elle venait d'avoir seize ans, comme la « Sinope cruelle » de Ronsard...

Quand ces souvenirs refont en moi leur chemin sinueux, ce n'est pas le regret du passé qui s'empare de moi, mais une sourde angoisse de la vie. Ce jour-là, Odiane créa pour moi ce que je vous ai dit une fois, la première pulsation. A ce moment, je n'eus pas encore la certitude que j'aimais Odiane, mais je sus très nettement qu'à l'avenir elle ne serait plus la petite fille que j'avais connue, fait marcher, avec laquelle j'avais joué, ni une simple jeune fille avec qui l'on parle, l'on sort, l'on danse, ou à qui l'on déclare des sentiments. Elle devenait brusquement la réalité du fantasme que je m'étais toujours fait d'une femme unique et qu'aucune autre ne saurait remplacer. Je vous ai dit qu'en

moi était apparu le désir d'Odiane. Ce n'était pourtant pas que ma chair se mêlât à sa chair. Non, c'était plus compliqué! Je suppose que me connaissant vous n'êtes pas surpris! Non, mais l'idée qu'elle pourrait épouser un jour un homme qui ne fût pas moi commença mes tourments tenaces. Je n'en souffris pas mais c'était de l'irritation en permanence. Et puis Odiane me semblait tellement au-dessus d'une installation dans la vie, trop belle pour la médiocrité du quotidien. L'idée qu'elle pourrait faire l'amour, expression abominable! torcher des moutards, laver une vaisselle et ranger une armoire, m'était littéralement insupportable. Elle était trop intelligente aussi pour se satisfaire de ce que les imbéciles nomment l'aisance, la réussite sociale, si vous préférez.

L'eau de la Loire légèrement brisée de facettes la reflétait sous un ciel paisible et derrière elle les arbres faisaient comme la forêt obscure de Dante. Les fleurs éparses me renvoyaient ses images multiples avec celles du monde et se tournaient vers la lumière d'Odiane comme pour y puiser l'éclat de la perfection. Je me suis alors senti dans un puissant devenir, un premier devenir qui ne serait pas sans elle à jamais. Moi qui avais vécu sans transformation, moi qui n'avais été que moi dans le pourtour de mon cercle intérieur dont je n'avais pas éprouvé le besoin de sortir, je

mesurais que tout mon être éclatait, se pulvérisait, que tout ce que j'avais été se désintégrait pour faire naître un autre Adrien Barberole que je n'avais jamais soupçonné. Dans ce corps et dans cet esprit que j'avais traînés, comme on tire un boulet de forçat, la puissante intuition se forma qu'il y avait en moi un autre homme dont la gestation avait été d'une inexplicable lenteur puisque j'allais avoir trente ans! Apercevoir brutalement que l'on n'est pas un, qu'on ne l'avait jamais été, mais deux, que pour la première fois le « je » n'a plus de signification du tout à lui seul ni ne pourra plus se contenter de soi après avoir reconnu les barreaux de sa propre prison... Si cette découverte se produit dans l'adolescence la crise est peu grave. Mon moi profond naissait subitement par l'intermédiaire d'une femme qui n'était pas Claude mais Odiane, qui n'était pas vraiment une femme mais une jeune fille. Elle avait été mon trouble et maintenant elle devenait ma clarté. Dans mon esprit s'installa un indescriptible chaos à telle enseigne que cette vision a laissé dans mes souvenirs une trace indélébile. Je voyais pour la première fois une femme. Oui, « une femme! » Tout simplement, mais dans l'insolente splendeur de son sexe, et j'eus en même temps la fantastique

révélation qu'un univers était descendu à portée de mes yeux. Odiane seule se transformait en une étrange incarnation d'une nécessité fatale et je savais dès lors que je ne pourrais pas lutter contre ce sentiment. Odiane me réveilla brusquement en quittant sa pose et, comme elle s'approchait de son père et de moi, elle eut pour moi un sourire que souligna un biais du soleil: « Adrien... allez, viens te baigner! L'eau est bonne. Entre toi et moi, il ne pourra y avoir que de l'eau, à moins que celle que tu possèdes disparaisse dans mes bras. »

- Diable!

- Comme vous dites! J'hésitai, non par crainte de l'eau mais de m'y plonger si près d'elle. Son père m'engagea. Il m'a fallu faire un effort presque surhumain à cause de ma soudaine timidité. J'insiste car vous pourriez vous en étonner et croire que je minaudais!

- Oui, je m'en étonne car l'invitation était naturelle, bien que son père n'ai pas réagi!

- Evidemment! Mais voulait-il laisser aller la séduction? Déjà en maillot sous sa robe légère, vite elle courut vers le fleuve et s'y engouffra avec un plaisir intense qu'elle me démontra bruyamment. Mal à l'aise, je la suivis. Le contraste de la température me saisit dans mon plongeon raté qui la fit rire sous ses cheveux mouillés. A deux mains,

elle me jeta de l'eau avec une prestesse qui me surprit mais faisait naître par milliers des perles colorées dans une courbe irisée d'arc en ciel.

- Provocation! Cette fois l'amour était né en elle, et pour vous! Je crois que votre persuasion qu'elle ne vous aimait pas prouve votre peur de son amour, votre peur de n'être pas assez à son niveau.

- C'est possible, mais j'en doute d'autant plus que par la suite elle m'a soutenu que je n'étais pas pour elle objet d'amour à cette époque, objet plutôt du désir de me détourner. Ou bien elle ne le ressentit pas clairement, car son souvenir de ces instants aux bords de la Loire resta très vague, non celui des autres moments qui suivirent.

Vous savez que les bords de la Loire sont traîtres. Son père nous héla pour que nous sortions enfin et venions nous sécher. Odiane lança un « Ouais... » qui ne manquait pas de charme. Elle était tout entière dans cette réponse qui révélait une fois de plus ses tendances natives: l'impérial refus de céder à une injonction. Dans ce « Ouais... » il y avait eu de la brutalité, de la rage, le dégoût de voir que son père ne lui reconnaissait pas encore une existence propre, l'essentielle liberté de ses choix. Elle se remit à nager furieusement et je

la suivis. Elle se retourna vers moi et me dit assez bas mais de sorte que je l'entende bien: « Ah celui-là! ce qu'il m'énerve! » Elle était à la limite de la grossièreté. Je lui répondis que cette violence ne s'imposait pas!

- Elle vous l'a reproché?

- Non. A son égard, je n'avais jamais été neutre ou protecteur, jamais non plus de complicité déclarée pour la soutenir contre ses parents. Par la suite je me suis demandé si, dans le fond, je ne l'avais pas un peu déçue par mon absence de parti pris. En tout cas, depuis cette baignade, ma relation à Odiane ne fut plus du tout aussi simple. Mon coeur et mon corps étaient pris dans un étau d'un nouveau genre. Je me voyais ravagé en profondeur. Si Odiane m'avait tant troublé depuis son enfance, je me voyais contraint de reconnaître que cette ancienne fascination avait été tissée sur la quenouille de mon destin. Avec Claude, il n'y avait eu que du hasard. Pas avec Odiane ! Et il m'était impossible de lui parler de cet amour parce que je n'avais pas cru au coup de foudre et je m'en défiais comme de la peste sachant pertinemment ce qu'il en cuit. Ensuite les circonstances de ma vie, à ce moment où j'étais marié, me rendaient irréalisable tout espoir de l'aimer librement et de faire avec elle une existence, quelle qu'elle fût.

Que d'années n'ai-je pas perdues par cette sottise! Et puis il y avait autre chose: l'aimer sans qu'elle le sache était infiniment plus reposant que l'éventualité d'un rejet désastreux ou d'un haussement d'épaule. La timidité se nourrit d'elle-même à plaisir, trouve un confort indiscutable à écarter de soi ce qui la sollicite. On ne refuse que ce dont on a peur parce que la chose est facile. C'était chez moi une erreur imbécile car les tourments les plus désagréables ne devaient pas m'être épargnés! Je vous disais que venait de naître en moi l'amour, le vrai, la première pulsation qui sculptait autour de mon fantasme une glaise tangible.

Tous trois nous étions lentement repartis vers la maison. Odiane marchait seule, tantôt devant nous, tantôt derrière, et ne disait pas mot. Un brin d'herbe entre les lèvres, elle entraînait parfois dans un pré et ses mains se déployaient au sommet des tiges comme si elles en avaient cherché la caresse un peu rude. L'air s'épaississait d'une chaleur moite dont elle semblait jouir intensément par tempérament. Moi aussi, mais par découverte imprévue! Ma conversation avec Monsieur Roberdais devait être singulièrement délirante, car il me dit: « Mais voyons, Adrien, vous rêvez! Ce que vous me dites est si étranger à vos habitudes que j'en reste

abasourdi... » Il est certain que je devais divaguer sur je ne sais plus quel sujet car je ne me souviens que de sa remarque qui me fit sursauter. C'était mon double qui avait parlé, pas « je ». Cela m'arrive souvent. On me prétend distrait. C'est un peu la même chose quand je roule en voiture. Est-ce que je sommeconduis?

- Si vous voulez! Ce néologisme pourra séduire un publicitaire en mal de trouvailles, donner des migraines aux puristes! On a bien essayé « Je petit-déjeune! »

- Donc nous rentrâmes. Je me sentais très fatigué. Pendant le dîner, la coïncidence fit qu'à chaque fois que je dirigeais mes yeux vers Odiane assise en angle à ma gauche, j'ai rencontré son regard fouilleur. A chaque fois nos yeux se sont rapidement détournés. On répandit des banalités. Pour la première fois j'en fus gêné devant l'esprit si pénétrant d'Odiane et j'étais prêt à lui en demander des excuses. Ses parents me semblèrent tout à coup médiocres et d'une platitude très petit-bourgeois. Je redoutais aussi de laisser voir mon intérêt nouveau pour Odiane à cause de tous les motifs « susdits ». Heureusement, Claude était restée à Paris pour un travail urgent, mais les Roberdais auraient trouvé scandaleux qu'un homme marié, fût-il « leur Adrien », pût faire devant eux la cour à leur fille! J'aurais encouru leur

susceptibilité. Vers les onze heures, je priai les Roberdais de m'excuser et montai me coucher.

Dans le silence chaud de la nuit, trouver le sommeil me fut impossible. Je récapitulais ce que je savais de moi, je fouillais dans ma propre histoire avec un accablement dû à la fuite sans cesse renouvelée des éléments de ma réflexion. Je me cherchais des raisons d'aimer Odiane, comme si l'on pouvait soumettre l'amour au crible de la raison! Pourquoi elle et seulement elle? Tous ces sentiments étaient pour moi d'une nouveauté qui m'égarait. Trente ans, marié, et les tortures mentales d'un gamin de seize ans à peine, comme amoureux de sa cousine mais qui ne dit rien parce qu'il est couvert de boutons! De même qu'on écrase la pâte pour en faire une abaisse, je refoulais mon désir naissant, sombre et désespéré. J'étais un mauvais homme, coupable d'aimer en dehors du permis, victime fatale de la nécessité. Je faisais d'avance des crises de jalousie, je haïssais les amants futurs et, au pire, l'élu!

A une heure du matin, j'entendis que l'on ouvrait ma porte. Odiane! Elle entra dans ma chambre en longue chemise de nuit dont la blancheur fantomatique me fit sursauter. Elle referma sans bruit et s'approcha de mon lit d'infortune,

cheveux déliés en longues chutes. La pudeur me recouvrait suffisamment.

- Mais qu'est-ce qui t'arrive? lui demandai-je soudain assis et en chuchotant.

- Je ne peux pas dormir...

- Moi non plus, repris-je. La chaleur, je crois...

- Adrien, je viens dormir dans tes bras... Tu veux?

- Mais...

Incapable d'articuler un mot de plus, je lui fis un peu de place.

- Tu dors nu? murmura-t-elle.

- J'ai horreur des pyjamas...

Je ne vous dépeins pas mes palpitations. Odiane déboutonne sa chemise de nuit qui tombe au sol et vient s'étendre contre moi, nue elle aussi, aussi collante de sueur. Elle rejette ses cheveux, love sa tête dans le creux de mon épaule, entoure mon torse de son bras, appuie un sein sur ma peau et me serre, passe un genou entre mes genoux. Nous restons ainsi sans bouger, sans rien dire pendant près d'un quart d'heure. C'est la chamade. Cette fois je perds le nord, je ne comprends plus rien à rien. Claude, les Roberdais! Je vais devenir fou. Si je la possède, je suis un vrai salaud. Je suis paralysé, écrasé. Elle doit sentir mon coeur qui bat aussi fort

que le sien derrière les seins tout jeunes et fermes dont l'un me pique la peau. Elle souffle enfin près de mon oreille:

- Tu ne me dis rien...

- Mais enfin, Odiane, est-ce que tu te rends compte?

- De quoi?

- Tes parents... ma femme... toi...

- Pourtant, pendant le dîner, j'ai compris dans tes yeux que tu m'attendrais cette nuit. J'ai beaucoup hésité. J'ai même cru que tu allais venir, toi... Alors me voilà... Mon Adrien... Suis-je ton Odiane ?

Sans répondre à cette question qui m'effrayait je serrai son torse contre le mien et de nouveau nous sommes longtemps restés sans rien dire.

Odiane reprit son murmure dans mon cou:

- Je veux que tu sois mon premier homme. Toi seul peux l'être... c'est comme ça !

- Mais... Claude est enceinte!

- Alors je m'en vais... reprit-elle.

- Oh non ! Oui... tu es... mon Odiane!

Mais comme je la serrais encore plus dans un silence agité, elle reprit:

- Mon Adrien... Viens dans mes bras, je suis prête pour toi... Je sais que toi, tu ne me feras pas mal! Viens en moi, je ne peux plus attendre... Tu es mon Adrien, et pourtant... tu m'as trahie avec ta bonne femme...

A cinq heures du matin, comme le jour commençait à poindre, elle se leva, remit sa chemise blanche et disparut sans m'avoir dit un mot de plus ni laissé partir un gémissement quand elle a voulu se déflorer sur moi. C'était moi qu'elle voulait, sans se soucier de m'aimer pour que je la possède. Elle voulait que je l'aime, moi, sans lui demander quoi que ce fût.

Adrien se tut. J'étais stupéfait de la confiance qu'il venait de me faire. Le crépuscule s'emparait du ciel et la fraîcheur tombait des arbres avec une humide lenteur. Mon ami avait trouvé un calme tout proche de la nature dont la tranquillité descendait sur nous. Comme deux enfants qui découvrent un nouvel amusement, nous grillâmes une jolie côte de boeuf sur un petit feu entre des briques. Adrien me dit la paix qu'il trouvait à ma présence et qu'il m'avait raconté ces choses intimes dans une intention précise: il désirait partir en Italie, me confier la garde et la responsabilité de son fils. Mais on en reparlerait.

Nous avons arrosé notre dîner avec un bon petit rouge de Chinon puis nous avons placé deux chaises longues pour goûter le frais de la nuit, entourés de plaids. Le scintillement des étoiles, parfois, était voilé par la fumée de nos cigares.

Jusqu'à presque minuit , je restai près d'Adrien dans l'obscurité creuse. Il y a des moments où l'amitié se savoure dans le silence, où le silence lui fait prendre ses véritables proportions, nous conduit vers des infinis presque imperceptibles mais dont la réalité envoûte. Le bien-être de la vie est alors le partage de qui les ressent.

VI

J'admirais Adrien, non pour ce qu'il m'avait révélé, mais pour sa sincérité dans le même temps que se charpentaient plus solide l'amitié entre nous. On ne peut s'étonner que j'aie gardé pour cet homme un sentiment si fidèle. En effet, au moment où j'écris ces pages sur lesquelles je rassemble des souvenirs vivaces que j'ai de lui ainsi que des notes éparées que j'avais prises à cette époque, je n'arrive pas à croire qu'il est si loin de moi. En effet, depuis qu'il a quitté la France pour l'Italie, c'est à dire depuis huit ans, je ne l'ai pas revu. Seulement quelques très rares nouvelles. J'ai l'idée qu'il vaut mieux que je n'en reçoive pas trop. C'est aussi reposant que de n'être pas aimé. Ou de le croire! Comme il me les avait confiées, je me suis soucié de ses affaires que j'ai gérées au profit de ses enfants.

Claire a continué ses études sans chercher à rien savoir de son père qu'elle a considéré comme un lâche. J'ai entouré Yves avec toute l'affection dont j'étais capable pour le fils d'un ami et d'une femme à laquelle il tenait tant. A l'inverse

de Claire, Yves a beaucoup souffert du départ de son père et de ce silence incompréhensible venu en outre de sa mère. Lui aussi a poursuivi ses études sous ma surveillance et je lui ai donné l'éducation que j'ai crue correspondre à ce que ses parents auraient voulu. Je n'ai jamais eu à le faire obéir. Il me dit et je sais qu'il m'aime et me reconnaît comme un second père. Ma relation à Claire a été d'autre sorte et j'en dirai l'essentiel en temps et lieu. La maison d'Adrien est là, tantôt habitée par Odiane, tantôt solitaire. J'y vais parfois pour lire, ou rencontrer Odiane, quand elle y passe quelque temps. Rarement. Parfois j'écris et travaille dans le grand salon, sur le bureau d'Adrien. Aujourd'hui encore, j'attends mon vieil ami. Je connais son étrange caractère et puisque quelques lettres m'ont parlé de lui et de son apaisement, il m'est permis d'espérer le revoir. Mon souvenir s'élève vers ce passé que j'ai voulu revivre plus intensément en dessinant ses lignes derrière le verre cathédrale des sentiments et du temps. Le film de ces mois très anciens laisse onduler les contours des choses et des mots, flouer les radiations d'un visage, se rebriser les éclats d'un autrefois que la mort qui serpente a déjà bien attaqué. La réminiscence de sa voix m'est souvent d'une présence douloureuse, s'insinue dans le

chuintement feutré d'une porte que je referme, dans mes pas sur des pas que je crois effacer.

Quelques jours après les moments qui constituent le chapitre précédent, j'étais revenu le prendre pour l'emmener à Paris déjeuner dans un petit restaurant de la rue de Buci. Sa forte santé ne semblait pas encore revenue complètement et je lui avais donné maints conseils auxquels il avait rétorqué par des plaisanteries et des moues expressives. Yves et Claire étaient avec nous. La gaieté jaillit toute spontanée. Adrien se montra très détendu, en meilleure possession de lui-même. On aurait pu penser que renaissait enfin son espoir de retrouver enfin et malgré tout celle qu'il appelait sa « pulsation ».

Après sortir de table, nous nous étions promenés quelque temps dans ce beau quartier latin aux maisons remplies d'histoire et de noblesse vive, sinon bourgeoises, ventruées et silencieusement coquettes avec leurs petits carreaux. Puis nous avons repris la voiture pour revenir chez lui. Nous avons laissé Claire près de la Porte d'Italie où elle habitait un studio, Yves à son internat. Il m'invita dans son salon et, pendant qu'il jouait un peu de musique, je parcourus des livres.

Il reprit son récit:

- A l'issue de cette nuit d'août, j'étais sûr que j'aimais Odiane mais qu'elle s'était donnée à moi par autre chose que par amour. Elle avait probablement voulu découvrir son corps par mon entremise, ne pas laisser à un autre homme ou garçon ce soin hasardeux de l'initier. Mais l'habitudes des refoulements arrive à ce résultat que lorsque vous éprouvez une passion soudaine et violente, difficile à contrôler dans ses replis, votre visage peut ne rien trahir. Le lendemain, je gardai une honte de marbre devant les Roberdais. Odiane et moi parlâmes comme si rien du tout ne s'était passé ! Elle jouait un jeu qui m'échappait et même quand nous nous trouvâmes seuls à certains moments, elle n'eut pour moi aucun geste de tendresse, aucun mot qui aurait pu rappeler les trois heures que nous avions passées dans les bras l'un de l'autre. Rien! Et par la suite, elle ne comprit pas que cette nuit ait pu me marquer si en profondeur. Peu de jours après, Claude revint avec laquelle je me sentais mal à l'aise, c'est le moins que je puis dire! Elle s'étonna de ma froideur pour laquelle je ne donnai aucune explication. Nous retournâmes à Paris. Sa grossesse, dont le terme était prévu pour novembre, avait été mauvaise, continuait de l'être et, sans que personne n'ait pu s'y attendre, elle ne survécut pas à son

accouchement qui se passa très mal à cause de l'impardonnable crétinisme d'un apprenti carabin. Cet accident fut un désastre pour sa famille et pour moi. Ses parents prirent Claire en charge pour la mettre trop souvent en nourrice. Bien que j'aie peu aimé Claude qui me fatiguait, je vécus un hiver pénible. Je me sentais coupable de la mort de ma femme. J'eus aussi de grosses difficultés pour des procès complexes qui me donnèrent des tourments de plaidoirie à n'en plus finir. Jusqu'à Pâques de l'année suivante, le souvenir d'Odiane et de ma nuit si merveilleuse auprès d'elle s'estompa dans les activités et la solitude, chose qui fut pour moi bénéfique. Ces travaux, que je menais comme une bête de somme tirant sans savoir pourquoi, m'aidaient à lutter sans me soucier de ce que la masse appelle l'accessoire. Et se formait alors en moi un mûrissement de la passion. L'honnêteté élémentaire du bourgeois me disait: « Tu as le devoir de t'occuper de ta fille; il faut que tu l'accomplisses ». A force de prêcher aux prétoires, je finissais par croire à mes argumentations. Je montrais du doigt le chemin de la vérité, de la pudeur, comme un célèbre juge-pénitent mais qui n'a pas tripoté l'absurde. Martelé que j'étais par les causes d'autrui, cela ne pouvait pas rester sans effet sur ma conception de la vie. Veuf, j'étais libre mais ligoté par ma paternité. A trente ans,

j'avais encore la vie devant moi sans pouvoir en profiter vraiment.

- Vous ne pouviez pas ne pas penser à Odiane!

- Evidemment! Son image, cependant, revenait plus sous les traits de son enfance, précisée par des photos. Mais les contours de l'Odiane qui m'avait plus possédé que je ne l'avais fait, ces sensations de son corps silencieux et dévorant, m'apparaissaient plus lointains, plus irréels, comme si je n'avais vécu qu'un rêve sans solidité à situer dans mon histoire personnelle, sans date, sans reliefs palpables, et mon idée d'elle se faisait imprécise. Je n'avais pas osé lui écrire de peur qu'elle laissât traîner mes rappels d'un souvenir fou, une allusion à ses bras et à notre incroyable nuit. J'avais attendu qu'elle m'écrive, elle, ce qui m'aurait donné la permission de le faire. Rien. Et puis j'avais la persuasion que cette aventure avait été un délire passager, que le feu dévastateur de ses bras n'aurait jamais aucune suite, qu'Odiane avait voulu sa première expérience avec moi par fantaisie, par défi contre ses parents, pour voir si elle avait la trempe d'une femme de cape et d'épée, maîtresse exigeante. La mort de Claude ne lui avait pas donné l'idée de me faire un signe, de venir me voir à Paris

pour, comment dirais-je, pour récidiver! Je me demandais si je l'avais déçue. Il faut dire que le silence total que nous avions gardé dans ces moments m'avait troublé. Mon corps et mon esprit avaient été définitivement brûlés en leurs fibres secrètes et les cicatrices ne se refermeraient pas. Impossible! Odiane était la femme de ma vie, quoi qu'il pût m'advenir. J'avais fermé le tiroir aux explosifs, mais rien n'était désamorcé, dirait un militaire.

A Pâques de l'année suivante, je partis pour Blois avec ma petite Claire, ému d'avance et abattu par les palpitations. Je ne savais quoi dire à Odiane quand je la reverrais. Je redoutais de rougir. Elle ne fut présente qu'aux repas. Soit elle nous quittait pour aller lire dans sa chambre, soit elle rejoignait des amies à Tours ou à Blois. Ma personne ne semblait ni l'émouvoir ni la faire me regarder d'une autre façon que les autres fois. Je ne compris pas son attitude mais cela me confirma l'idée jadis ancrée que je lui étais indifférent, sinon rayé de sa carte, hors la conversation courante et autres sujets anodins. Je me répétais qu'il n'y avait rien là d'anormal. Adrien Barberole avait sa vie d'homme fait, la trentaine, une antiquité pour une fille de dix-sept ans, un bébé demi-orphelin sur les bras, quelque chose d'organisé. Elle avait ses études à poursuivre et leur interruption pour me rejoindre, à son âge, n'aurait eu aucun

sens. Si sa mère m'avait laissé jadis entrevoir son souhait de nous marier, il en allait autrement. En août suivant, je la revis seulement deux jours. Elle revenait d'un voyage qu'elle avait fait avec un groupe, et repartait pour un autre dès le surlendemain. Elle était excitée, tout le temps avec sa mère pour des contraintes de lessive et de nouvel équipement. Avec moi elle fut distante et peu bavarde, comme prête à se lancer dans la vie, à rompre ouvertement avec son passé, sa famille, moi! J'avais dû n'être pour elle qu'une toquade, l'occasion de perdre sa virginité à seize ans. Ça donne aux fille un certain prestige aux yeux des copines!

Madame Roberdais était soucieuse du problème des études, mais Odiane la rembarrait disant qu'on verrait. Sa mère m'en parla souvent durant ces vacances et reprochait à son mari, devant moi, de n'en pas assez prendre conscience, de refuser une décision à ce sujet. Quant à moi, il m'était difficile de la rassurer. J'étais prisonnier entre un amour secret qui m'interdisait toute avancée, et la peur de me ridiculiser aux yeux d'Odiane, ce qui m'aurait mis dans une situation inextricable de second père qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Au fond de moi, je souhaitais qu'elle fit des études de Droit. J'en glissai un mot prudent et sa mère

fut de cet avis sans s'étonner que, de cette manière, je songeais à rapprocher Odiane de moi pour l'attirer à Paris et entreprendre une vie commune.

Je repartis de Blois sans la revoir. De retour à Paris, je fus heureusement envahi par le travail et par le soin de Claire qui estompèrent un tantinet le souvenir si fugace d'Odiane et des vacances. D'une autre façon, je rêvais d'elle comme d'un idéal de la jolie femme à laquelle j'attribuais des perfections qu'elle n'avait pas, trouvant du charme à ses défauts, à l'obstination dont elle faisait preuve quand elle avait tort, à ses ruades d'adolescente inflexible, à l'entêtement qu'elle soutenait sur des sujets à propos desquels manifestement elle cherchait à provoquer. A mon tour, je devenais un godelureau qui découvre l'amour avec disproportion. Je lui trouvais de la souplesse où elle n'avait que raideur, harmonieux ses accords les plus dissonants, magnifique cette accumulation d'attitudes et de sentiments contradictoires qui pouvaient surgir dans des éclats extrêmement brefs.

- Dans ce fétichisme, vous trouviez un palliatif au désespoir. Excusez mon éplication si plate !

- Oui, platitude, mon che! Mais il y a aussi dans le fétichisme l'amour de l'amour plus que celui de la personne que l'on aime. Il est sûr, en tout cas, que le narcissisme tient

en lui une place aussi grande que la peur de l'être aimé, ou que l'on appréhende d'aimer et de le lui dire, parce qu'on ne sait pas où cet aveu conduira. La crainte d'essuyer un refus rend fétichiste, c'est connu. C'était ma situation à l'égard d'Odiane, avec cette nuance que mon amour pour Odiane a décuplé en moi la tendance à fétichiser, mais d'une autre manière, les lieux où elle était passée. Chose plus répandue que je ne le croyais! C'est vrai surtout pour les lieux éloignés, les objets reculés dans le temps, ce qui a fait de moi un conservateur de musée. Vous en savez quelque chose!

- Oh la la, oui! Votre maison en est la preuve...

- Croyez-vous ?

- Et vous avez retrouvé Odiane l'année suivante?

- Vous êtes d'une curiosité inlassable!

- Ah! vous avez commencé, tant pis pour vous!

- Eh bien, c'est justement pendant son année de philo que je la revis le plus souvent. Nous eûmes de nombreuses conversations sur la psychologie et la métaphysique qui la séduisaient. Je lui faisais des exposés remplis d'émotions et d'excès parce que j'étais très crispé avec elle et mes rires étaient nerveux qui voulaient cacher mon envie de lui parler

de tout autre chose. C'est le métier qui m'a fait dissimuler, dériver sur des arguments purement rhétoriques et mes aspects extérieurs sont déroutants pour nombre de gens. Vous aussi devant qui je raconte tant d'anecdotes personnelles. Non?

- Effectivement, je vous ai longtemps cru artificiel. Vous n'alliez pas à l'essentiel, pudeur ou timidité qui bourre pour ne rien dire, somme toute. J'ai eu souvent l'impression, avec vous, que si l'on cherche à mieux vous connaître dans une simplicité toute nue, vous vous drapez du manteau de la distance et opposez une fin de non-recevoir. Mais je suis aujourd'hui certain que tout est changé, entre nous du moins!

- J'accepte votre délicatesse.

- Je suis très sincère, croyez-moi!

- Oui, on m'a dit à peu près ça dans d'autres circonstances, et même Odiane après Claude. Je vous assure que je ne me sens en rien coupable ou responsable de ce que pensent les gens. Il m'est arrivé de prendre des masques, je vous l'ai déjà dit. J'en pris un en face d'Odiane du moment que des impératifs et le sens du devoir social m'écrasaient.

- N'était-ce pas plutôt le refoulement? l'hésitation? Vous avez dit tout à l'heure l'irritation qu'Odiane ne vous tende

pas une perche pour mettre au point les choses entre vous, seul à seul...

- C'était un cas particulier.

- Adrien, je vous crois sans vous croire. D'abord parce que vous avez des masques sur les autres visages de vous que ceux de l'amour. Ensuite que prendre des masques sur un de ses visages implique que l'on est susceptible d'en prendre sur d'autres, même si l'on prétend ne pas en mettre sur tous!

- Vous raisonnez. Non, vous ergotez. Mais je relève le gant. Vous êtes persuadé que je porte d'autres masques. Bien. Mais si je n'en avais aucun, vous voudriez que j'en aie! Vous avez de moi une idée déformée par la multiplicité des angles de vue. Auriez-vous considéré comme normal que je me mette à nu devant vous dès nos premières rencontres? Ce ne serait pas sérieux. Oh, je reconnais que j'ai parfois des masques en public et je n'éprouve nullement le besoin de les ôter! Je ne vois pas quel bénéfice...

- Nous y voilà!

- Pardon, je ne vois pas quel bénéfice, par exemple, je pourrais tirer à chanter sur tous les modes au premier venu les idées ou les sensations intimes de ma personne! A quoi serait utile que je dise à Untel, avec qui je suis poli, que je le

prends en fait pour l'imbécile qu'il est? Aucune civilisation ne saurait s'établir et survivre dans ces conditions. Il y a des choses qu'on n'a pas à dire à n'importe qui. Il est pardonnable d'avoir certains secrets ou pudeurs pour ses amis les meilleurs.

- Certes, et j'en conviens!

- Dans le fond, nous ne créons pas la plupart de nos masques, voire très rarement. La véritable hypocrisie consiste à inventer celle d'autrui, et quand nous l'avons installée dans notre certitude faussée, nous accusons. Nous voyons les autres comme nous en fabriquons l'image, jamais comme ils sont dans la réalité. C'est nous qui faisons l'habit du moine! C'est ainsi que j'avais créé le personnage de Claude, de même avais-je vu Odiane sur les bords de la Loire. Et c'est pour cela que j'avais vu un destin dans mon amour pour la seconde. Mais le destin, c'est nous qui le faisons, dirait Sénèque !

- Dans ces conditions, c'est donc bien vous qui avez fabriqué votre image d'Odiane!

- Oui, mais dans le temps qui a précédé la nuit dont je vous ai parlé, car avant cette nuit, j'avais donné à Odiane l'importance que je voulais bien. C'est elle qui m'a donné pendant cette nuit-là sa propre réalité. Ce que nous voyons en autrui est le motif, le canevas de notre rêve, péjoratif ou

superlatif. C'est en partie pour cette raison que j'ai dit qu'elle avait été, auparavant, « mon imagination », donc que je pouvais lui donner - mais c'est le hasard qui a fait ce miracle! - un aspect qu'exceptionnellement elle a fini par m'imposer dans l'union à son corps. Accomplissement extraordinaire de la « pulsation ». Claude ne m'a pas invité à lui donner un masque. Elle était trop terne pour ça. Pour Odiane, ce fut l'inverse, et en cela Claude m'avait déçu presque dès le commencement. Elle n'était en rien responsable de ma déception. C'était l'existentiel de la situation qui me l'avait rendue intéressante.

- Vous touchez là au fond de tout ce qui vous préoccupe dans les rapports entre les humains !

- Vous pensez bien qu'un avocat doit démêler dans le regard de son client, et de sa partie adverse, la « persona » qui le dissimule. Mais je crois aussi que les gens sont responsables de ce qu'ils font et jugent, et que c'est une misérable facilité de rejeter sur autrui la faute dont on est coupable, plus rarement nos qualités!

- Mais alors pourquoi ce masque devant Odiane?

- Vous n'avez pas écouté! Je vous l'ai dit: La peur, à cause de la fascination qu'elle faisait naître en moi.

- Taratata!

- Si! La peur d'Odiane et de lui paraître ridicule si je lui avais dit que je l'aimais. Et même après la nuit d'août où j'avais cru comprendre qu'elle m'avait pris comme un simple instrument de son désir. C'est ainsi que la situation a duré. Quand elle a passé son baccalauréat, je l'ai accompagnée à Tours, étant donné que ses parents ne voulaient pas être présents. Pour eux, le bac de leur fille unique était un événement. On m'avait demandé de venir de Paris parce qu'elle était admissible. Je fus seul avec elle le jour de son oral.

Je l'attendis jusque tard dans la voiture, fatigué par la forte température de cette journée de juillet, et en l'attendant j'échafaudais des projets. Il faudrait qu'enfin je lui déclare l'amour pour elle qui me ravageait. Je pensais à son avenir en faculté. Je souhaitais qu'elle ne partît pas sans moi dans une vie où je ne voulais voir que sa réussite. Elle arriva enfin, jolie, éclatante dans son corps divin, chaloupant sa démarche, le cheveux libre et à la diable. Prestement elle s'assit à ma droite, fit des signes à des camarades et me dit avec une certaine brusquerie: « On y va? » Alors je la sentis distante, ailleurs, en taxi! La nuit, je ne dormis pas. J'attendis Odiane que cette fois je possèderais sauvagement comme si j'avais eu le désir de me venger d'elle et sur elle

de mon incapacité de lui parler. Les minutes et les heures passèrent sous le tic tac assassin d'une misérable pendule qui faisait autour d'elle le silence encore plus formidable et plantait, aux coups de son timbre, un poignard fouilleur dans ma tripe. J'avais envie de sortir, d'aller dans le jardin respirer. J'aurais été obligé de dire une quelconque invention de malaise. On se serait intéressé à moi qui dirais que non, que ce n'est rien. Par la fenêtre, je contemplai les étoiles en silence. Voyons! parce qu'on se serait levé en cas que j'eusse fait quelque bruit. Je les aurais détestés, ces gens qui soignent avec diligence quand vous avez envie de leur crier: Merde! et qui prennent, paradoxe! une sollicitude d'autant plus grande à vous entourer que vous avez envie de les écarter de vous, et sans ménagement !

- A votre place, en voiture, j'aurais parlé.
- Vous, oui! Ne comparons que ce qui est comparable.
- Je serais même allé dans sa chambre!
- Ne soyez pas moqueur... Et puis sa chambre jouxtait celle de ses parents! Vous imaginez les suites!
- Adrien Barberole n'a rien d'un amant fou!
- Si! mais pas dans la même direction! Bref, je passai à Blois la journée du lendemain. La joie était partout, comme

de juste, et finit par me prendre aussi par reptation. Je me déridais autant que possible et malgré ma tension intérieure à la limite du supportable, je crois avoir été parfait. A table, j'ai beaucoup parlé avec Odiane pour lui conseiller des études juridiques et les Roberdais m'avaient invité à le faire. « Et puis, dit Madame Roberdais, à Paris tu seras encore plus près de ton Adrien! Tu sais qu'il est de nouveau à marier! »

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Odiane dut le voir, éclata de rire et sans relever elle enchaîna qu'elle s'inscrirait à la fac de Tours. J'ai probablement pâli, transi, sué, médiocre Phèdre en pantalon. Les Roberdais restaient béats devant leur fille.

- Moi aussi, je détestais l'admiration de mes parents, idiote et nécessaire. Je me souviens de cette habitude désagréable qui ne me flattait pas quand elle s'adressait à moi. J'en étais gêné pour mes frères et soeurs. Et puis j'aurais préféré qu'on me prenne au sérieux. Tiens, je crois que je vous ressemble!

- Pour Odiane, c'était la même chose. L'admiration de ses parents l'agaçait fort par sa répétition sottise. Personnellement, elle m'amuse. Dans ma jeunesse on ne m'a jamais admiré ouvertement. J'avais fait des études secondaires assez moyennes. Je n'emportais que des prix de gymnastique et de récitation! Vous voyez la grosse tête! En

ce qui concerne Odiane, je l'admirais mais sans la flatter, que je sache. Je n'aimais pas l'admiration des autres que je trouvais maladroite, vertueuse, aussi ridicule à mon coeur que toute remarque ou réprimande qu'on pouvait lui faire, pour des vétilles. En soi l'admiration n'a rien de créateur. Elle est au contraire réductrice! Un peintre, un poète, un inventeur même, ne recherche pas vraiment l'admiration d'autrui mais la sienne propre.

- Mais Odiane, tentée par la réussite sociale?

- Difficile à dire. Dans sa personne je ne me souviens pas avoir découvert de l'ambition, ni à cette époque, ni maintenant. Elle a trop d'orgueil pour s'abaisser à ça! Non, elle cherchait déjà une victoire sur elle-même, sur sa famille, sur la société, la vie en général, plus en se cabrant que par conviction. Je suis persuadé qu'aujourd'hui encore elle n'est pas « une femme de conviction ». La poudre aux yeux n'est pas son fait. Voulez-vous écouter du Borodine?

- Volontiers.

- Je vais vous en dire le pourquoi. « Les Danses Polovtsiennes » se calquent bien sur le souvenir que j'ai d'Odiane à cette époque. Le rythme en est sauvage qui vous étourdit après une introduction mystérieuse et lourde de

signification. Montées, descentes, batteries, tournoiemens sautés, balancements où la tendresse se mélange à des houles de cheveux comme de puissantes vagues brisées sur un rocher breton. Ensuite, calmes, reprises de trompettes enchaînées par des glissements de violons tziganes.

Adrien devenait comme un elfe, une incroyable multiplicité, son âme un jardin, son esprit un totem aztèque érigé en plein centre du Parthénon.

- Je ne revis guère Odiane pendant les vacances qui suivirent et que je vins toujours passer à Blois pour en suivre la tradition. On aurait dit que les Roberdais et moi-même ne pouvions plus nous passer les uns de l'autre. Claire commençait à courir et Madame Roberdais se réservait le plaisir de s'occuper de l'enfant comme une grand mère. Ma fille prenait l'air de la campagne et mes beaux-parents se trouvaient libres de voyager. Au mois d'août, Odiane passa l'essentiel de son temps en activités diverses et nous n'eûmes que rarement l'occasion de nous voir. Elle partit en voyage hors de France avec des moyens de fortune.

Cette fois, ses parents mirent les points sur les i et me demandèrent franchement si je n'envisageais pas de l'épouser. Madame Roberdais alla jusqu'à me dire qu'elle avait parlé à sa fille de son souhait personnel. Odiane aurait

dit: « Pourquoi pas! » mais d'une façon très évasive. Elle avait ajouté aussi qu'elle regrettait que j'eusse un enfant. De toutes façons, elle avait largement le temps de réfléchir, mais le mariage la rebutait, même s'il s'agissait de « son Adrien ». Je fus très agacé par ces allusions vagues. Madame Roberdais m'assura qu'Odiane m'aimait beaucoup mais cela ne m'apporta aucune véritable paix intérieure.

Pourtant, comme je l'appris d'Odiane même par la suite, je me trompais lourdement! C'était moi qui étais devenu distant d'elle qui en souffrait. J'eus du mal à la croire, quand ensuite elle m'en parla, mais elle n'en démordit pas. Jamais à cette époque je n'avais été si loin d'elle, si indifférent, si amer. La lutte féroce que j'avais menée contre ma passion avait porté ses fruits. On n'est pas indéfiniment désespéré. A force de subir les violences de son propre coeur, on est pris par une syncope qui abrutit la douleur et l'efface. On vit dans un brouillard bienfaisant, solitude reposante. En place du « tout m'afflige et me nuit », on dit « tout m'enchanté et m'apaise » ! On est au bord de ténèbres dans lesquelles on se sent attiré, où le suicide donnerait la dernière et splendide volupté.

Ma solitude intérieure atteignit alors son sommet et le paradoxe voulait qu'au moment le plus horizontal de mon existence naissait à son tour en Odiane la première pulsation. Elle rêvait de moi chaque jour, n'osait ni me l'écrire ni me le dire, comme si ladite pulsation conduisait automatiquement à une forme de paralysie mentale. Je ne sais pas trop...

- Probablement...

- Pourtant, sur le chemin du retour à Paris, je fis un saut à Blois. Odiane y était revenue de son voyage mais je n'éprouvai aucune émotion particulière à la voir. Elle m'apparut toujours semblable à elle-même, pas vraiment une étrangère pour moi, mais comme un portrait photographique viré au sépia d'un passé révolu. Elle était très belle, plus femme, plus étudiée, moins verte, moins acide. Une très belle femme dont la beauté et l'intelligence m'avaient jadis tourné la tête mais que je croyais retrouver après vingt ans de séparation sans que j'aie plus rien de commun avec elle. Devant elle, j'étais anesthésié. Odiane incarnait pour moi, tout à coup, un ensemble d'erreurs. N'était sa beauté, une femme comme une autre. Odiane... celle dont j'avais rêvé de faire miennes la splendeur, la séduction, autant intellectuelles que physiques. Avec elle je fus sec, agressif, ricanneur, sarcastique comme je ne l'étais

avec personne. A la fin d'un après-midi, comme elle était assise à l'ombre d'un magnolia, vers le fond du jardin, feuilletant quelque livre, je me suis approché d'elle qui me regarda d'un oeil sombre pour esquisser un sourire sans durée et sans accueil. J'avais l'intention de venir aussi m'asseoir près d'elle pour parler simplement de choses et d'autres, lui demander ce qu'elle devenait afin de meubler le silence. Pourquoi la suite? Je ne sais pas. Encore debout à son côté, je lui grattai nerveusement le sommet de la tête et lui dis: « Alors, belle gosse, on s'amuse bien à ce qu'il paraît! Le soleil et l'amour, ça tourne les sangs! T'as raison ma grande, dans la vie faut pas s'en faire. Tu connais Mistinguett? »

Elle se leva brusquement, rejeta d'un coup de tête ses longs cheveux et d'une bouche méprisante, aux bords des tremblements, elle me jeta: « Salaud! » avant de rejoindre la maison. Je tombai assis, terrassé par la stupeur. Je me repris vite, avertis les Roberdais que je devais partir, que du travail important m'interdisait de demeurer à Blois plus longtemps. Madame Roberdais équipa Claire, Monsieur Roberdais s'étonna de ce départ précipité. Devant le portail, j'installai Claire en voiture, remplis mon coffre. Odiane arriva

lentement, le regard indistinct. Lorsque je lui fis un petit adieu de la main, mes yeux cueillirent de ses yeux les deux larmes qui coulaient. J'ai tourné la tête et je suis parti sans attendre un autre regard.

Adrien se tut. Il semblait s'être envolé dans un passé dont je n'osais plus interrompre les réminiscences. Encore un de ses silences lourds que je n'aimais pas mais comprenais. J'allumai une cigarette et le claquement de mon briquet déchira le temps. Il revint à moi et ajouta :

- Mais ces paroles méchantes que je lui avais dites furent les dernières de mon indifférence. Moi qui m'étais cru à jamais loin d'elle ! C'est à ce moment-là qu'elle m'aima vraiment pour la première fois, que nous ne pourrions plus vivre ainsi, non grâce à un mariage, mais par des retrouvailles répétées d'un tout autre ordre. Ce mot de « salaud » qu'elle m'avait lancé, et sur quel ton ! son regard plus sombre encore, accompagné de rage et proche de la gifle, je ne sus pas les interpréter.

Il était déjà tard quand nous sommes allés dîner chez Marcel et je suis rentré chez moi. Où est-il, mon ami, à cette heure nocturne, pendant que j'entends le ressac de l'Océan aux Sables d'Olonne, et qu'autour de moi tout dort, excepté son

image incertaine et rêveuse? Peu importe que j'aie tort ou raison de consigner ces souvenirs qui ouvrent trop de jour sur une âme sensible et délicate qui était bien, selon les mots d'Odiane, « toute vibration et fragilité extrême ». A l'horizon, je vois les étoiles. Loin de l'ami, l'amitié ne semble plus qu'une petite reconstruction aussi tremblante que les nébuleuses, un raccommodage de haillons au travers desquels s'échappe la chaleur de la chair vivante, présente, quand les reliefs du corps et le timbre d'une voix aimée vous enveloppent et vous font chavirer dans la volupté d'un « parce que c'était lui ».

VII

Par amitié je comprenais qu'il ait pu trouver dans Odiane tout ce qui lui manquait, je veux dire l'incessant renouvellement de l'amour, de la fantaisie, la forme vivante de sa culture classique et de l'idée qu'il s'était faite de la femme, « d'une femme ». Il croyait avoir démêlé en elle la femme qui pût désirer, recevoir, assimiler, tout ce qu'il voulait donner de sa personne. Il inventait en elle une sorte de perfection qui aurait eu besoin de lui par une reconnaissance de soi en l'autre, un narcissisme partagé. Odiane était une femme capable de lui dire « Je t'aime... pour rien! », à laquelle il pouvait répondre à son tour « Je t'aime sans savoir pourquoi. Indéfiniment. » Mais combien d'amants n'ont-ils pas déjà dit ça? Finalement, la simple vérité de cet homme était sa prédilection grande et romantique pour l'amour-destin dont l'explication est aussi folle à faire que toute tentative qui déciderait du sexe des anges. Moi, dont la conception de l'amour est aux antipodes de la sienne, pour qui la femme est ce qu'elle est sans que j'aie besoin d'aller en de telles prospections, j'avais été

longuement surpris. Cet homme-enfant était d'un siècle différent du mien, amant d'une « Atala » cruelle, un « Centaure » en décalage. Devant lui, j'étais admiratif mais incapable de le suivre. D'ailleurs tous ses discours et ses narrations m'échappaient comme à certains reste étrangère la passion artistique. Cependant, j'en ai été très marqué et peut-être son absence et la confiance qu'il m'a faite en sont-elles pour beaucoup. Sa toile de fond, l'amas de questions dont il était le terrain bossué, sa perpétuelle hésitation entraînée, disons-le, par son éducation de jeune homme solitaire parce que fils unique, son souci contraignant de ne rien oser bouleverser dans la vie des autres, tout cela me l'avait peint comme un homme profondément malheureux. On voit un pourcentage écrasant de couples où l'équivalence n'existe pas, où seul règne le rapport des forces. Je comprends qu'une femme puisse créer avec un homme ce qu'Adrien nommait « la pulsation », un rythme vital complet, en somme une vérité de l'amour humain. Non pas une vérité analysable dans laquelle on pourrait aboutir grâce à des pourquoi et des parce que, mais un axiome de paix. Il faut dire que cette paix apparente dans laquelle je les avais vus un court instant, car le soir où je connus Odiane pour la

première fois le calme total se lisait sur le visage d'Adrien, cette paix devenait maintenant pour moi l'illustration de tous les désirs poétiques de mon vieil ami. « Je ne peux aimer que dans le repos de l'esprit » lui avait écrit Odiane. Ils avaient donc des similitudes. Si Adrien avait vécu tant de tourments, il ne les avait pas organisés par masochisme comme un amateur de tragédies. Même dans leurs nombreuses fusions charnelles, ils avaient sûrement fait jaillir leur commune « pulsation », consonance impalpable mais réelle qui n'était plus alors une sorte de « cogito » trop envahissant.

Au début de juillet, Adrien m'invita de nouveau à passer le dimanche avec lui. Il était toujours amoureux d'Odiane, mais avec le sens du relatif. Il refusait d'être ordinaire dans une douleur qu'il savait ne pas pouvoir briser. Son amour pour Odiane serait un perpétuel combat.

- Mais enfin, avais-je risqué, que vous coûte de prendre le train pour Paris? Vous savez son adresse! Diable, une explication n'a rien de déshonorant! J'ose supposer qu'elle n'a rien de particulier à vous reprocher!

- On voit bien que vous ne la connaissez pas, mon bon ami de cour! Lui demander compte de quelque chose? C'est l'explosion! Elle me met dehors avec la violence d'une

déesse antique surprise au bain! C'est ce qu'elle doit attendre: que je m'humilie devant elle. Ah non! Ce n'est pas dans mon tempérament.

Après cette réponse vigoureuse d'Adrien, moi qui connaissais la médiocrité courante de tant de couples et de ce que les gens appellent l'amour conjugal avec ses devoirs et ses concessions, je restai rêveur en recevant la leçon. Tous mes voisins, tous mes amis mariés ou non mais concubinant au quotidien, s'ancrent, se laissant agripper la carène par des coquillages. Leur amour assuré tous risques est un baume, un calmant plus qu'une bataille, qu'un désir de renouvellement. Le départ d'Odiane était donc compréhensible avec, par son aspect, la forme d'une condamnation dont Dieu seul savait la cause et sa clef !

Peu après mon coup de sonnette à midi, Claire et Yves arrivèrent du marché. Il faisait très chaud. Claire voulut cuisiner. Adrien, Yves et moi, nous avons dressé la table à l'ombre dans un coin du jardin et comme la saison s'y prêtait, on s'offrit un pastis à la marseillaise, des olives, des anchois. On eut des crudités, des brochettes d'agneau, un petit rosé sec, un vacherin.

J'ai gardé de ce dimanche un souvenir d'autant plus précis qu'il modifia considérablement le cours de ma vie. Nous avions fini le repas et bavardions des études de Claire et d'Yves quand Adrien rentra dans sa maison puis revint presque aussitôt pour déposer devant moi une enveloppe de grand format. Il alluma un cigare.

- Eh bien voilà, dit-il, j'ai pris la décision de partir pour l'Italie où m'invite ma vieille amie d'enfance Madeleine Rochette. Elle avait épousé un ingénieur italien qui l'emmena à Sorrente. Ils ont eu quatre enfants. Son mari est mort, il y a quelques années. Nous nous sommes écrit régulièrement et dans ses lettres elle m'a toujours assuré de son amitié fidèle, que je pouvais venir la rejoindre si le coeur m'en disait et si des ennuis embrumaient mon existence. Récemment, je lui ai dit ma situation. Elle m'invite à venir auprès d'elle. Je partirai au début de septembre après mes vacances. Mais je vous avoue que je ne sais pas combien de temps je resterai là-bas. Si je reste définitivement, je vous le ferai savoir afin que les enfants m'y rejoignent, s'ils le décident.

Claire, tu es presque lancée dans la médecine puisqu'il te reste peu d'années avant de présenter ta thèse et tu n'as plus guère besoin de moi. Yves, je ne veux pas t'emmener avec moi au cas où ta maman voudrait te prendre avec elle. Il me

reste vous, cher ami, à qui je confie dans cette enveloppe toutes mes affaires, en particulier la charge d'Yves qui accepte votre tutelle et m'a dit même qu'il s'en réjouit. Vous voyez, les choses sont simples! Et, mes enfants, si vous voulez habiter ici, je vous laisse la maison, du moins pour le temps de mon absence. Vous avez tout dans ces papiers. Je veux que personne ne m'écrive car je fais en Italie une sorte de retraite dont je ne demande aucune excuse, mais ma décision est irrévocable. Mon ami, acceptez-vous cette lourde responsabilité?

- Oui, enfin... répondis-je un tantinet gêné, mais je dois vous dire que vous me prenez de court! Je ne pensais pas que votre amitié irait jusqu'à me faire endosser d'un coup et sans préparation tant de choses qui me sont étrangères, tant de problèmes dont je ne connais pas les détails!

- Je comprends, mais vous avez jusqu'en septembre pour analyser avec moi le contenu de cette enveloppe où il y a, entre autres, mon testament. Qui sait? Si vous refusez, vous me le ferez savoir et je prendrai d'autres dispositions, mais sans vous en vouloir du tout. Cela vous convient-il?

- Mais... je...

- Bien. Donc, les jeunes, vous reviendrez ce soir. Allez à Paris au cinéma ou faire la sortie que vous voudrez, comme convenu.

Les enfants se retirèrent. Adrien voulait me faire ses dernières confidences au sujet d'Odiane du fait que je devrais probablement la rencontrer. J'ai ouvert la conversation:

- Malgré les larmes d'Odiane, vous aviez vu en elle de la froideur, c'est le moins qu'on puisse dire, et je partage votre sentiment. Si j'en crois ce que vous m'avez dit, je dois avouer qu'à votre place j'aurais peut-être agi comme vous. Cependant j'ai toujours pris moins de précautions et n'ai pas hésité à endosser des échecs quelles qu'en aient pu être les conséquences.

- Ne revenons pas, me dit-il, sur la différence qu'il y a entre nos caractères. J'étais comme ça, je crois ne plus l'être. D'accord, Odiane y a mis moins de façons que moi et elle eut raison dans un sens. Sur ce plan, je lui dois beaucoup d'avoir changé ma manière de voir. Mais en ce qui concerne nos retrouvailles, elles ont eu lieu non pas à Blois mais à Paris. Dès mon retour, je m'étais replongé dans les activités. J'avais mon appartement rue de Rennes avec mon cabinet de conseil juridique, une secrétaire et un clerc. Un soir du mois d'octobre qui suivit, il était bientôt l'heure de dîner quand la

bonne que j'avais alors, pour s'occuper un peu de Claire et de nos repas, ouvrit à un coup de sonnette que je n'avais pas entendu. J'étais en effet à consulter un dossier très important concernant une affaire épineuse et je sirotais quelque chose lorsque Madame Paulette, la bonne en question, entra vivement dans mon bureau:

- Monsieur Barberole, s'il vous plaît.

- Oui, Madame, lui dis-je, il est sept heures et demie et vous voulez partir. Faites, Madame. J'ai un gros travail, comme vous le constatez. Puisque ma fille est couchée, vous pouvez disposer. Je vous attends demain matin et...

- Mais Monsieur Barberole, une...

- Une quoi, Madame? Vous voyez que je surnage à peine hors de ces paperasses! Alors soyez gentille, à demain matin!

- Monsieur, une demoiselle a sonné et vous demande!

- Mais pourquoi avez-vous ouvert?

- Une demoiselle qui dit que vous la connaissez.

- Madame, personne après sept heures. C'est un règlement que vous savez pourtant! Je n'ai pas le temps, pas-le-temps!

- C'est ce que j'ai répondu à cette demoiselle mais elle a insisté. Elle a dit, si vous lui dites que c'est Odiane,

Monsieur Barberole me recevra certainement. Alors vous comprenez, moi...

Je me suis dressé comme un diable à ressort pour ajouter: Bon, j'y vais tout de suite, non, faites-la entrer, j'arrive.

Madame Paulette disparut sans même que je m'en sois aperçu. Odiane chez moi! La surprise me coupait les jambes. J'arrivai vers elle et m'apprêtais à la serrer dans mes bras, mais je me retins à remarquer que ses yeux me fuyaient, qu'elle avait la bouche crispée, une nervosité à peine cachée que je savais parfaitement lire sur les traits de son visage. Je lui ai tout de suite demandé si elle avait dîné. Elle m'a répondu que non sur un ton ironique avec un sourire où avait percé un désir de m'entendre dire tout autre chose. Passant devant elle, je la conduisis dans mon bureau pour lui proposer un apéritif. Je ne savais par où entamer la conversation. L'émotion m'étranglait littéralement. Elle ne m'avait pas prévenu. Venait-elle enfin se jeter dans mes bras? Tout tournait dans ma pauvre tête égarée par mon dossier au milieu duquel j'étais à cent lieues de penser à une Odiane venue chez moi rue de Rennes. Mon coeur battait à tout rompre quand je lui fis faire le tour du propriétaire pendant lequel nous n'échangeâmes que des banalités sur le cadre d'un homme seul. Quand nous sommes revenus dans mon bureau, je lui demandai si elle se laisserait séduire par

une entrecôte et un coup de rouge, sinon le restaurant. Elle me renvoya un « Ouais... ça me va. »

Dans sa réponse, il n'y avait ni lassitude ni déception, mais une goutte de snobisme anti-bourgeois. Elle me suivit jusqu'à la cuisine, n'entra pas, restant appuyée au chambranle dans une pose déhanchée qu'elle prend souvent. Et puis nous nous sommes regardés pendant que je poêlais la viande, échangeant quelques yeux de gamins qui ont volé des poires au presbytère. Elle avait des bottes noires, une jupe mi-longue en chevreau marron, un pull moutarde à col roulé, des bracelets, ses cheveux qui tombaient en vagues jusqu'à sa taille. Elle était d'une beauté qui troublait mes yeux à cause de sa fulgurance et quelques gestes négligés décuplaient son charme ravageur. Je n'arrêtais pas de m'interroger sur les raisons de sa présence. Elle me proposa d'installer la table dans le salon et peu après je la suivis avec mes préparations simples de vieux garçon gauche réduit à l'habitude du bifteck-frites. Elle fut pleine d'attention pour le détail et me fit remarquer qu'une femme manquait à mon intérieur. Je commis la maladresse de hausser les épaules en émettant des doutes. Elle parut déçue de ma réponse, n'insista pas, et nous nous mîmes à table. Elle m'expliqua

les raisons de sa venue à la fac de Droit de Paris. On m'avait tenu dans le silence parce qu'on ne voulait pas me déranger, m'obliger à lui chercher un studio si je ne pouvais pas la recevoir rue de Rennes. Je lui reprochai de ne pas avoir fait preuve de simplicité élémentaire. Elle aurait dû m'écrire d'abord elle-même, et combien il était ridicule qu'une aussi vieille amitié prît des gants aussi gros. Elle savait très bien qu'elle aurait pu venir habiter ici!

- Ton amitié pour mes parents...

- Pour tes parents... mis pour toi, évidemment!

Décidément, j'accumulais les imbécillités. Elle enchaîna tout de suite sur son plaisir d'être à Paris où elle rencontrait enfin des gens de tous les milieux, bien plus déliés que les provinciaux. Elle suivait des cours beaucoup plus approfondis, faits par de grosses têtes. Nous avons parlé, parlé. A une heure du matin elle se leva pour partir. Je la vis comme agacée, le geste imprécis, la parole heurtée. Je la reconduisis dans l'entrée. Devant la porte elle se retourna et me regarda d'une façon étrange puis me dit:

- Tu ne veux pas venir avec moi dans la rue?. Nous continuerions de bavarder et tu me raccompagnerais jusqu'à mon studio... Tu verras, c'est petit, mais...

- Non, lui dis-je. Il faut que tu te reposes. J'ai avec ça un travail monstre et je suis fatigué.

Sans me répondre, elle baissa les yeux avec un sourire médiocre qui marquait la rage contenue, puis elle passa et descendit sans me dire bonsoir ni se retourner. J'ai refermé ma porte et ouvert toutes les fenêtres pour aérer. Penché au balcon, je vis qu'elle marchait tristement dans la pâleur du premier réverbère en direction de Saint Germain des Prés, son sac rejeté sur son épaule. J'eus l'envie soudaine de crier: « Odiane! Reviens, tu as oublié quelque chose... » Sachant très bien qu'elle n'avait rien oublié chez moi, elle serait remontée, j'en suis certain, et que nous aurions passé toute la nuit dans nos bras parce que nous nous serions alors crié que nous nous aimions comme des fous qui passent leur temps à se fuir. Je suis allé choir sur mon lit, autre désert sans issue de lumière.

Dans Paris, nous étions si proches, pensais-je, si loin l'un de l'autre, aussi séparés encore que si elle était toujours à Blois. Je n'avais pas songé à lui demander quel et où était son gîte. Chez un particulier? Dans une maison pour étudiants? Et comme elle était différente des autres fois! Comme elle semblait subitement chargée de tendresse et de coeur, plus belle, plus jolie, plus femme, plus maîtresse de sa pensée! Elle était la femme telle que je l'avais comprise dans mes

souhaits, imaginée, sculptée en mon rêve de nouveau Pygmalion! Je la découvrais sur une route, celle justement que j'avais autrefois pressentie. J'avais la tête tournée de l'avoir ainsi désirée, riche et fière, sauvage mais assouplie, charnelle et noble, avec une grâce furieuse. Oui, elle était venue pour m'observer une nouvelle fois avant de prendre une décision. Elle me l'a dit par la suite.

- Excusez-moi de revenir en arrière. Ce qui m'étonne fort, dis-je à Adrien, c'est que vous n'avez pas eu l'idée de lui demander son adresse, même de l'inviter tout de go à venir une bonne fois s'installer chez vous!

- C'est vrai, mais au fond de moi, je préférerais ne pas la revoir trop vite, paradoxalement! Elle m'avait surpris. Bon, je n'y pouvais rien!

- Donc elle a sonné chez vous de nouveau.

- Justement. Le lundi suivant, j'avais fini de déjeuner qu'elle arriva. « Bonjour! Je viens t'emprunter des bouquins. Je peux? »

Tant qu'elle voudrait ! Pendant que je travaillais avec une fausse attention, elle farfouilla, feuilleta, choisit, remplaça, se mit à lire, alla se faire une tasse de café. Elle s'asseyait dans mon fauteuil en soupirant fort, croisait et recroisait ses jambes, se rongait les ongles pendant que je tripotais des dossiers que je ne lisais pas.

- Ça t'emmerde que je sois là? dit-elle soudain.
- T'es folle! rétorquais-je.
- Je dis ça parce que je sais que tu ne travailles pas!
- Alors tu t'es déniché une piaule?
- Ouais!
- Mais encore?
- Quartier Latin.
- Près de la fac?
- Non, Boulevard Saint-Germain, mais ça m'agace d'avoir à grimper des étages un peu raides. Et puis c'est pas la Galerie des Glaces!
- Tiens, j'ai envie d'y passer...à condition de ne déranger personne! (J'étais surpris de mon audace, faisant une allusion indirecte à un garçon qui aurait pu vivre avec elle!)
- Ah c'est chic! Je retrouve mon Adrien! Bon, voilà l'adresse, mais pas après quatre heures. J'ai des cours!
- Entendu! Demain, deux heures et demie. J'ai une librairie du droit à voir dans ton coin.

Odiane partit en emportant quelques livres. En réalité je n'avais rien à faire Boulevard Saint-Germain. Pourquoi manquais-je à ce point de simplicité puisque mon seul prétexte était d'aller la voir, d'aller retrouver la femme de

ma vie, Odiane! Je venais de me donner une preuve éclatante de mes inhibitions et j'enrageais. Le désir de la revoir même tout de suite me tirailla. Je pris la décision de parler, parler enfin. C'était l'occasion exceptionnelle de tout étaler. Cette fois, je ne devais plus du tout reculer, sinon j'étais perdu. Il-fal-lait-par-ler. Je ne pouvais plus supporter l'idée de repasser par la détresse, la jalousie, la misère d'une cruelle solitude. Tout se jouerait demain. Vingt-quatre heures pour la victoire sur moi-même ou le délabrement définitif.

- L'heure fatidique?

- Si vous voulez! Une chance sur deux: la fortune ou la ruine. Je ne peux pas prendre ma voiture. Je suis trop nerveux. Pas de bus dans la cohue des voitures. Pour me calmer, je prends le pas de gymnastique jusqu'au carrefour Saint-Germain Saint-Michel.

- Je croyais, me dit-elle souriante, que tu ne viendrais pas! Mon Adrien... Quelle aventure!

- Quelle aventure? Ma jolie, tu ne crois pas si bien dire! Quelle circulation! Alors comme ça, tu habites ici?

Près de sa fenêtre nous restions côte à côte à regarder vers Notre-Dame par-dessus les toits. Comme je ne savais pas comment m'y prendre, je fis une remarque tout à fait appropriée à la situation!

- Parfait! Tu vois les toits de Paris!

Avec un rictus évident, elle alla s'asseoir devant sa petite table de travail et se balança en équilibre sur sa chaise. Je tombai la veste et m'assis à mon tour sur un petit coffre placé contre le mur à côté de sa table. Et une nouvelle heure de banalités. De l'anecdote, du creux, du chosisme et le reste. A trois heures et demie, j'allais me préparer à partir. Près de la porte, je pris un air entendu:

- Tu sais que tu peux passer me voir quand tu veux pour travailler, consulter, déjeuner, dîner, sortir, tout. A bientôt? J'ai posé mes mains sur ses épaules et me suis approché d'elle pour l'embrasser comme je ne l'avais plus fait depuis longtemps. Nous sommes restés là, à nous regarder, sans commencer, sans finir. C'était la première brisure où l'on dit: « Je t'aime. » Bien sûr, la parole n'est qu'un chiffre de la pensée et des sentiments en même temps qu'elle est création mais éminemment destruction. C'est, en amour, l'entrée avec effraction du néant dans ce qui est, du possible dans le réel. C'est le symbole qui exécute la sentence du vivant. Elle est juge et bourreau, vérité profonde revêtue de guenilles sonores pour les besoins du paraître. En amour, la parole est un crocus qui surgit à la fin d'une saison quand le temps n'a

plus rien d'autre comme alibi. L'amour, on le vit dans la minute qui précède le mot. Après, c'est foutu, comme l'assouvissement tue le désir, de même que la dégustation de la pomme ferme à jamais le paradis. Quand je lui ai dit: « Odiane, je t'aime! » j'eus la sensation douloureuse d'avoir détruit quelques secondes merveilleuses dont Odiane et moi n'avons jamais reparlé, parce que ces secondes avaient été celles de notre sacre, et c'est parce que je crois ne plus revoir Odiane que vous en parler, à vous, est ma deuxième et dernière façon de les détruire.

- Et vous l'avez emmenée rue de Rennes?

- Pas exactement! C'est elle qui a pris la décision d'y venir. J'y ai vécu avec elle huit années d'un bonheur sans une seule ombre. C'est pendant la septième année qu'elle voulut me donner elle aussi un enfant et fut enceinte d'Yves. Dès qu'elle eut accouché puis nourri ce fils, elle se fit plus distante avec moi sous prétexte qu'elle m'avait rendu mon amour, qu'elle voulait reprendre toute sa liberté de ne vivre et passer du temps avec moi que quand elle en aurait le désir. J'ai dit oui et comme j'avais depuis quelque temps acquis cette maison de banlieue où je vous parle aujourd'hui, elle s'acheta un petit appartement parisien pour y vivre quand elle le voudrait. Je crois qu'elle y eut des amants mais malgré mon sentiment d'être parfois

abandonné, je ne lui ai jamais demandé aucun compte de son existence. Ai-je eu tort, ai-je eu raison...

- Je vous comprends. Mais tous ces papiers que vous me laissez?

- Je pars sûrement pour plusieurs années. Vous rencontrerez Odiane et vous la mettrez devant ma décision. Un conseil gère mes quelques affaires d'argent et restera en liaison avec vous et moi. Je ne vous laisse que mes enfants, surtout Yves, et mon testament. Où je vais, je trouverai la paix tant espérée. De toutes façons, une nouvelle vie avec Odiane est impossible. Je l'aime, mais sa conception trop dispersée de l'existence rend la mienne intolérable, et je souhaite que notre fils continue ses études en France. Elle ne le veut pas avec elle. Ah, la liberté des femmes, quelle affaire! On dirait que leur honneur en dépend. Et l'amour maternel, quelle invention républicaine!

En septembre, Adrien reçut mon accord pour tout ce qu'il m'avait demandé. Depuis huit ans je n'ai plus eu de lui que quelques correspondances, d'autres nouvelles par l'intermédiaire de son amie Madeleine Rochette. Pourtant je lui ai régulièrement rendu compte, par courrier, des succès

de Claire qui poursuit sa médecine jusqu'au bout, et de l'excellente scolarité d'Yves.

VIII

Un an et demi passé, en mai, je reçus depuis Blois une lettre d'Odiane Roberdais. Elle avait rencontré Claire à Paris, su par elle mon adresse. Elle me rappelait mon amitié avec Adrien et s'étonnait d'avoir appris ce qu'elle appelait « sa fuite ». Elle avait adressé plusieurs lettres à la maison d'Adrien mais elles étaient restées sans réponse. Elle y était même venue mais la maison lui avait semblé abandonnée. Le téléphone était aux abonnés absents. Comme elle n'avait pu obtenir de Claire une adresse où joindre Adrien, elle me demandait de bien vouloir lui en communiquer une afin qu'elle pût lui écrire. Elle était sûre qu'il lui répondrait. Effectivement, chez Adrien j'avais trouvé des enveloppes venant d'elle mais il avait exigé que je ne lui fasse rien suivre venant d'Odiane dont j'avais reconnu l'écriture. Je fis savoir à Odiane que je l'attendais chez moi ou que nous pourrions nous rencontrer à Paris si elle voulait être au courant de tout ce qui s'était passé depuis la rupture, donc

apparente, infligée à « Monsieur Barberole » depuis près de trois ans passés.

Au début de juin, en fin d'un après-midi, elle sonnait chez moi. Cette femme qui m'avait tant intrigué, qui avait été à l'origine de mon plus grand intérêt pour Adrien et que j'avais convoitée en secret, je dois l'avouer, cette Odiane était là, devant moi. Elle ignorait ce que je savais de son histoire, du moins ce qu'Adrien m'en avait dit. Dans son regard d'un bleu si troublant je vis un mélange d'inquiétude et de colère. Elle était humiliée qu'un étranger ait détenu des documents qui la concernaient et qu'elle dût s'adresser à lui pour en recueillir des explications.

- Je n'ai pas à juger, Madame, les motifs qui vous ont fait partir d'auprès d'Adrien, abandonner un fils et un homme que vous avez aimés, enfin je le suppose. Ce n'est pas mon affaire, bien que j'y sois mêlé malgré moi! Car c'est Adrien qui m'a confié le rôle que je tiens en ce qui le concerne et en ce qui regarde votre fils. Vous êtes bien aimable de revenir après un long silence, mais vous m'autoriserez à vous dire que c'est un peu tard. Je veux croire que vous n'êtes pas venue pour me demander des comptes. Vous n'êtes pas l'épouse d'Adrien, vous n'êtes cosignataire d'aucun des documents que je détiens, et par voie de conséquence, ces comptes je ne vous les rendrai pas! Veuillez m'en excuser.

Je m'occupe du fils d'Adrien, qui est aussi le vôtre. Je suis ses études et il m'a adopté comme un second père. Si vous voulez le rencontrer à son internat et pendant ses vacances, personne ne vous en empêche puisque vous êtes sa mère. Reste à savoir comment il vous recevrait! Tous les samedis à midi, il arrive ici, chez moi, mais ce que je fais pour lui c'est au nom d'un sentiment qui n'est pas pour vous. Dans la seule mesure où vous accepterez ces points de départ, nous pourrons rester en relation le temps que vous voudrez.

- Ma conduite n'est pas votre affaire, c'est exact et c'est dit. A l'égard d'Adrien, je la regrette, comme à l'égard de notre fils. Je reconnais que mes conceptions de vie échappent aux gens mais je ne peux les reconsidérer au profit d'autres égoïsmes! Chacun voit midi à sa porte, comme on dit vulgairement. Je ne suis pas venue vous voir pour me justifier. Je voudrais quand même savoir de quelle manière je dois m'y prendre pour habiter la maison d'Adrien, à défaut d'avoir l'autorisation de lui écrire! Plein d'objets m'appartiennent sur lesquels je pense avoir quelques droits!

- Mais, Madame, qu'à cela ne tienne! J'en parlerai à Claire et à votre fils Yves. S'ils sont d'accord, ce n'est pas moi qui mettrai opposition, vous vous en doutez, j'espère!

- Eh bien restons-en là. J'attends un signe venant de vous, sans trop tarder, j'espère.

Odiane prit congé. J'avais passé une partie des vacances d'été suivant avec Claire et Yves en Espagne. Nous sommes revenus pour le quinze août. Passant par Blois, j'avais laissé Yves chez ses grands parents. Sa mère n'y était pas. Le premier septembre suivant, elle a commencé à revenir dans la maison d'Adrien avec l'accord des enfants. A la rentrée scolaire, Yves devait quitter l'internat pour prendre chambre définitivement chez moi. C'est depuis lors qu'il m'appela « Balou » et que sa soeur aînée en fit autant. Est-ce à cause du « Livre de la Jungle »? Je ne lui ai jamais demandé le pourquoi de ce curieux sobriquet probablement dû à ma démarche lente... Parfois, il écrivit à son père qui ne lui a jamais répondu, que je sache. Je lui ai suggéré d'aller voir sa mère de temps à autre. Elle habitait à cinq cents mètres, à peine. Il me répondit qu'il n'en avait pas l'envie. Elle ne s'était jamais occupée de lui. Avec moi, il avait tout pour être heureux, détendu, et je savais lui parler de choses qui l'intéressaient. Aussi l'aider ou le conseiller dans les moments difficiles.

J'avais choisi cette ville de banlieue parisienne pour son calme, son parc où le vieillot conservait quelque chose de

proustien. Ainsi je pouvais facilement rendre visite à un camarade d'enfance et de lycée, Henri Pierrard. Avec lui je n'eus pas une relation d'amitié profonde ou de confiance sur tous les sujets autant qu'avec Adrien. Nous aimions nous voir, rappeler des souvenirs communs. Puis il s'était marié, nous nous étions moins fréquentés. C'était lui qui m'avait invité à m'installer dans cette banlieue, non loin de lui afin que nous ayons de plus nombreuses occasions d'échanger et de profiter ensemble de joies tranquilles ou de nous rappeler l'ancien temps.

Quoiqu'il ait une importance seulement indirecte dans l'histoire que je rapporte, j'en viens à lui parce qu'il fut mêlé à la suite de ma vie de façon tout à fait imprévue et plus précise. En effet, il avait un fils appelé André, lequel, en fin d'études de médecine et pendant sa spécialisation à l'Hôtel-Dieu, avait fait la connaissance de Claire Barberole. Apparemment amoureux de Claire, André Pierrard lui demanda sa main qu'il obtint. Ainsi, quelques années après le départ d'Adrien, mariage, fêtes, voyage de noces.

Je n'avais pas voulu trop intervenir dans les décisions de Claire parce que je la savais facilement irritable. Ce mariage, je ne l'aimais pas beaucoup, voire pas du tout.

Claire avait déjà et garde un caractère assez énigmatique qu'elle tient de son père et souvent elle est ombrageuse. Avec son physique d'une grande fragilité, elle alla parfois jusqu'à m'inquiéter sérieusement. André Pierrard lui ressemblait sur ce point et je me rappelle avoir fait quelques remarques discrètes à Claire contre cette union. Mais elle aimait! et pour tout dire elle y mettait une conviction qui frisait l'entêtement. Je ne voyais aucune chaleur franchement vivante et enthousiaste dans le prétendu amour d'André et il portait dans toutes ses allures une féminité qu'il fallait être aveugle pour ne pas la détecter. Il avait le maintien et les regards d'un homosexuel, une douceur qui ne révélait rien d'assuré, encore moins cette solidité de structure dont la femme éprouve tôt ou tard le besoin chez un homme, quoi qu'on en dise.

- Grande fille, avais-je dit un jour à Claire, je te présente d'avance plein d'excuses, mais j'ai une impression rampante qu'avec ce garçon tu vas vers un redoutable échec. Oui, bon, tant pis! Je le pense et m'en voudrais de te le cacher. De ma part c'est aussi une forme de... comment formuler ça... une forme de devoir. J'insiste. Je peux me tromper et le souhaite de tout mon coeur, mais je ne suis pas seul à le penser!

- Pourrez-vous comprendre une bonne fois, me dit-elle, que j'ai besoin de me sentir femme, complètement femme, avoir des enfants?

- Il peut y avoir pour ça d'autres méthodes...

- Ah non, Balou! Vous êtes répugnant! Moi, c'est le mariage ou rien! Et avec ça l'égoïsme du frein paternel, car à vous écouter je crois entendre mon père! Evidemment, lui il ne s'est pas gêné pour tripoter son Odiane en dehors des lois. J'étais gosse mais je me souviens d'eux rue de Rennes!

- Bien, n'en parlons plus. Après tout, ton André ne te fera pas grand mal...

Mes derniers mots traduisaient une résignation que je ne savais pas alors si profondément inspirée. Je me les suis répétés comme un vieux censeur romain qui n'a plus que des principes devant les progrès d'une pensée étrangère envahissante et la déliquescence de ses traditions. Devant Claire réfugiée dans sa décision comme un gardien de phare au sommet de son fût, mon argumentation se réduisit à me dire qu'en fin de compte la réussite ou non du mariage de la fille d'Adrien ne rejaillirait en rien sur moi et que m'en laver les mains était la meilleure solution. J'avais fait ce que je pouvais faire. Le reste ne me concernait plus. C'est bon de

se prêcher la mauvaise foi et l'on jouit de cette facilité. On est tranquille de la tranquillité des grands avocats qui montent au pinacle du grand plaidoyer, versant leur célébrité comme seule rançon à leur perversité suffisante, elle, pour devenir des jésuites dignes de confesser des rois. Je subodorais qu'André Pierrard s'était choisi en la pauvre Claire un prétexte idéal pour duper, mieux! pour rassurer les siens. Claire m'avait aussi montré tant d'indifférence que je pensais n'avoir rien de plus à faire que des discours vagues pour la dissuader. Je laissais la vie se charger de lui enseigner les vérités de base avec plus d'exigence que moi! C'était une lâcheté dont je ne demande pas l'excuse, impuissance radicale devant les raisons du coeur.

André Pierrard était long et mince, au teint hépatique et bistré. Brun et l'oeil noir. Son visage avait quelque chose d'étroit qui le classait tout de suite parmi les intellectuels secs qui se nourrissent d'impatiences: celles d'alimenter en hosties nombreuses et gratuites des camps de concentration. Ses lunettes cerclées de fer en faisaient un cousin germain de Goebbels. Elocution lente ou saccadée, nerveuse. Il avait des poses féminines et ses conversations s'accompagnaient de gestes coulés. Supérieurement intelligent et déjà très cultivé, il manquait de la rudesse qui garantit le dynamisme. Pour un amoureux, il devait surprendre. Délicatesse ou

timidité, il ne montrait aucune tendresse à l'égard de Claire qui, pendant le temps des fiançailles, n'en manifesta pas plus d'irritation que de déception. Je la crus heureuse assez pour m'arrêter d'insister enfin le long de mes suspicions.

Donc, voyage de noces en Bavière. Sympathies d'André pour Louis II? A leur retour, ils passèrent quelques jours dans la maison d'Adrien auprès d'Odiane, puis ils pendirent la crémaillère à Paris dans un appartement petit mais confortable. Ce jour-là, je sus qu'Odiane et moi partagions des sentiments identiques et que l'avenir de ce couple ne lui semblait pas plus rose qu'à moi. Cela nous rapprocha un peu. Quand je demandai à Claire si elle avait enfin trouvé le bonheur d'être femme, elle fit un geste de bouche où perçait un agacement qui me gêna. De ma part, cette question était une erreur plus que maladroite, mais je sus aussi que j'avais levé un pan du rideau.

C'est l'année suivante que je la revis souvent. Lorsqu'elle eut présenté son concours de spécialité et fut reçue brillamment, elle m'appela avant de venir passer quelques jours dans la maison de son père. Il y avait entre Odiane et Claire un code: si le téléphone était aux « abonnés absents », la maison était libre! Peu importe ici l'étrangeté du procédé.

Un soir que je rentrais de voyage, j'avais aperçu de la lumière chez Adrien. Claire y était et me demanda de venir la voir. Tenue sombre, silencieuse, au profond d'un fauteuil de cuir. Elle avait beaucoup fumé. L'atmosphère de la pièce était bleuâtre, translucide. Des mégots s'entassaient dans plusieurs cendriers. J'ai ouvert deux fenêtres. Comme livide, la jeune femme tourna vers moi un visage neutre et blanc au moment où je suis entré. Je ne sus lire sur ses traits qu'une absence grise de la pensée.

- Tu m'as l'air bien fatiguée, dis-je. As-tu finalement songé à l'installation de ton cabinet?

La réponse se fit attendre.

- Balou, je ne vous apprendrai pas qu'à Paris les choses ne sont pas simples et qu'il y faut de l'argent! Les banques me font la sourde oreille. Mon compte n'a jamais été gros. Alors vous pensez bien que pour emprunter je devrais pouvoir leur montrer des arrières! Mais les banquiers voient dans ma robe plus de trous que d'écus au soleil...

- Veux-tu engager une hypothèque sur la maison de ton père?

- Impossible! Vous savez très bien vous-même que papa a laissé un quart d'usufruit à Odiane. Papa n'est pas mort, il faudrait sa signature. Et même dans ce cas, pour la moitié du reste, Yves m'a dit qu'il n'était pas d'accord. Il est

invraisemblable qu'un morveux de dis-sept ans puisse me couper l'herbe sous les pieds. Je lui ai téléphoné chez vous. Il m'a opposé un non catégorique. Ah celui-là, avec sa mère qui n'a trouvé que le moyen de faire ses valises, de planter là mon père et son propre fils qui semble la défendre maintenant! Je les hais tous les deux! Tout le monde me dégoûte! Pas vous, bien sûr! Vous avez toujours fait ce que vous avez pu au milieu de ce merdier! Passez-moi le mot, mais je n'en puis plus! Si on dit « ras le bol », c'est vrai pour moi !

- Il te faut tellement d'argent ?

- Mais Balou, que croyez-vous que coûte un appartement utilisable pour ouvrir un cabinet médical, et pour une clientèle parisienne? Il me faut au moins cinq pièces! Des sous! En masse, oui!

- Location?

- Déshonorant. Et puis je veux être chez moi. Il faut que j'en impose tout de suite si je ne veux pas pleurer le patient!

- Mazette!

- Oh, je vous en prie. D'ailleurs, je n'ai pas envie de discuter longtemps. C'est ça ou rien!

- Mais enfin, il me semble que...

- Qu'importe ce que vous en pensez. Comme vous tergiversez, je sais d'avance que vous ne ferez rien pour me faciliter les choses, en dehors de vos grands mots. Vous ne tenez que des raisonnements, des leçons de morale, des prudences et le reste!

- La cause est entendue. Bonsoir. Je rentre chez moi. Quand tu voudras être plus calme, tu viendras prendre un café pour un petit moment de réflexion. Je ne veux pas perdre mon temps à dresser l'ardoise de tes vacheries. Dans ce genre d'ambiance... bonjour!

Claire s'emportait vite par habitude, mais ce jour-là elle avait autre chose à dire et j'étais certain que cet échange rapide réservait un problème plus grave. Inutile de me poser des questions. Je finirais par savoir ce qu'enrobait sa nervosité. Une rage contenue finirait par éclater et Claire ne savait pas ruminer longtemps. J'avais vu le rougeoiement de ses yeux et les tremblements incontrôlés de sa lèvre inférieure l'avaient trahie. Elucider à moi seul ne servirait à rien. Son blocage se déferait de lui-même. Sa fumée excessive, sa pâleur, son agressivité, froide en apparence, tout cela ne voilait qu'une immense misère sentimentale ou autre dont la question d'argent n'était qu'une traduction superficielle. Je savais aussi que les Pierrard avaient de

l'argent à ne savoir qu'en faire et se seraient fait un plaisir, sinon un devoir, d'aider leur belle-fille. Mais Claire avait la susceptibilité distante à cause des aléas de son enfance solitaire, ballotée dans un milieu où, gamine, elle n'avait pu s'épanouir: le père, Odiane, les mercenaires, les grands parents, un jour ici, un autre ailleurs. Elle n'avait rien demandé à Henri Pierrard pas plus qu'à André qui se laissait vivre sans rien faire du tout malgré ses titres et autres diplômes de médecine.

Deux heures après, elle arriva, moitié en larmes, moitié forçant un sourire amer. Elle regretta le ton qu'elle avait employé avec moi, tout à l'heure. Je fus immédiatement consolant et tendre, la serrant dans mes bras et caressant ses cheveux. Sur mon épaule elle éclata dans des sanglots que je pus apaiser non sans mal. Pour faire repartir notre conversation, je lui ai parlé un peu de mes affaires et de quelques relations qui auraient éventuellement des ressources où puiser. Je lui montrais aussi combien elle devait modérer ses ambitions de départ, qu'elle ne serait pas le premier médecin de Paris à savoir endurer des débuts difficiles. Je délayais. Si elle se cabrait moins, je pourrais

lui trouver des emprunts à des taux acceptables, et très vite, avec des succès dont je ne doutais pas, tout irait mieux. Elle m'écouta longtemps sans m'interrompre, attentive, gardant le silence d'une élève studieuse.

- Balou, me dit-elle, j'ai trente ans et... encore vierge... Vous n'aviez pas tort... Vous êtes content ?

Elle s'effondra dans de nouveaux sanglots. Le mot était tombé comme un couperet, une chape de plomb qui glace les épaules et le coeur. Je n'étais pas indigné, je n'étais pas surpris ! Elle ne me regardait pas quand elle me fit cet aveu. Mes yeux n'ont pas recherché les siens. Arrêt de l'esprit qui se bloque dans une fixité de métal. Je me trouvais subitement dans l'hébétude et pensais comme en négatif, revoyant mes craintes et mes prophéties de malheur. Je ne trouvais rien à répondre. Il aurait été plus qu'indélicat de lui rappeler mes mises en garde, exclu de lui poser des questions, ridicule de la plaindre. A quoi bon la consoler, tenter même de le faire ! Se lancer sur le champ dans des projets de divorce n'apportait pas de solution immédiate, et la douleur de cette grande fille que j'avais un peu faite mienne, me traversait la fibre à moi aussi. Qu'aurait signifié « la comprendre » ? Et que comprendre ? Il faudrait agir sous peu et quand ? Accuser André d'homosexualité devant un tribunal, c'était rejeter publiquement une sorte de

déshonneur sur les Pierrard, lancer des bruits qui tuent. Autant que Claire, en ce moment, j'eus la nausée d'exister.

- Bon, lui dis-je, il va falloir aviser. André est ce qu'il est, je m'en doutais. Je vais réfléchir. En tout cas, ma jolie, tu n'es plus seule et je te promets de me battre avec toi, pour toi! Je te jure que je ferai tout pour te sauver de tes ennuis.

- Balou... vous savez tout. Je retourne en Enfer...

Quelques mois après cette révélation, Claire n'avait trouvé que des remplacements. Comme son mari, elle vivait à la charge des Pierrard qui ne semblaient pas s'inquiéter outre mesure de savoir deux médecins sans cabinet personnel. Je revoyais Claire qui ne me parlait plus de rien, mais toujours aussi maigre et fragile je la sentais vieillir, se racornir, s'étriquer dans une vie qui ne lui convenait pas. Adrien n'avait pas donné de nouvelles. Je reçus d'Odiane un appel. Elle désirait me rencontrer chez Adrien. Elle y habitait parfois, autrement son cabinet d'avocate à Paris, rue de Babylone. Elle avait quelques rides autour des yeux. Fort belle encore et fort jolie, elle avait l'allure d'une grande dame ennoblie par des formes un peu moins parfaitement dessinées. Son regard n'avait rien perdu de sa pénétration

profonde ni sa voix de son timbre extraordinaire et mes cinquante ans passés se seraient contentés d'une telle compagnie! Fidélité au même parfum, gestes pleins d'aisance, démarche de grande classe. Elle ne suggérait plus: elle était affirmation et sérénité. A la revoir, je sentis les impressions anciennes. Cependant tous les sentiments qui avaient dépassé en moi la curiosité ne se faisaient plus jour. Il y avait en elle de la femme qui a réussi, qui a vécu, dont le coeur usé à l'expérience des passions ne désire plus séduire, en apparence, mais se satisfait à troubler encore en se donnant les plaisirs plus minces, quoique plus durables, de l'agrément.

C'est à ce moment que j'eus à vivre une période très pénible autant que la fut celle qui suivit le départ d'Adrien . Pourtant des nouvelles venues en secret de Madame Madeleine Rochette à qui j'avais écrit pour avoir un semblant de réponses me rassurèrent: Adrien respirait la joie de vivre, sa santé florissait et il coulait avec sa vieille amie des jours heureux. Je l'ai dit à ses deux enfants qui n'en éprouvèrent pas de joie visible. La situation de Claire n'avait rien d'enviable mais avait surtout créé pour moi une atmosphère que je puis appeler empoisonnée. Il faudrait agir sous peu et

mon affection pour elle grandit beaucoup malgré ma discrétion.

Odiane m'avait donc invité à venir dîner dans la maison d'Adrien. Elle me dit brusquement qu'elle était torturée par l'absence de celui qu'elle avait tant aimé, que des caprices l'avaient séparée de lui, caprices dont il aurait dû comprendre, accepter le renouvellement.

- Combien de fois ne lui avais-je pas dit que les séparations nombreuses que je lui infligerais, et même pour plusieurs années, n'entacheraient pas notre amour si beau! Que ne lui ai-je répété que je reviendrais inmanquablement vers lui! C'est affreux ce qu'il me manque... Evidemment, ce genre de relations n'est pas courant et vous pouvez penser de moi que je suis d'un égoïsme scandaleux, que la fidélité est la garantie de l'amour. Pas pour moi! Dites de moi ce que vous voudrez. Au nom de votre amitié pour Adrien, vous êtes en droit de penser de moi le pire !

- Madame, je crois me rappeler un mot de rupture sans ambiguïté...

- Je ne sais plus!

- Soyons sérieux ! Quand vous lui avez écrit votre dernière lettre qu'il m'a montrée, veuillez m'en excuser, j'ai lu ceci,

autant que ma mémoire est bonne: « J'ai décidé de ne plus jamais te revoir. » C'était d'une clarté suffisante pour qui parle français!

- Les mots ont dépassé mes intentions.

- La réplique vous est facile!

- En apparence, mais elle est vraie. « Jamais » ne se trouvait pas dans ma lettre. J'en suis certaine. Adrien m'avait parlé de mariage, idée que je ne pouvais pas souffrir en ce temps-là encore. Il m'étouffait de sa passion extrêmement compliquée, jaspée par des nuances qui m'énervaient dans leurs subtilités. Il craignait que je le trahisse pour un autre homme. Ses désirs de m'enchaîner à lui m'ont paru des moyens de pression que je n'admettais plus à la longue. C'était plaintes sur plaintes qui signifiaient une possessivité intolérable et, je le précise, incompatible avec l'amour que je lui portais.

- Que vous lui portiez... C'est donc du passé.

- Admettons... Du passé, oui. J'ai aimé Adrien comme une folle et pour moi il est resté la plus grande figure d'homme dans ma vie malgré les reproches graves que j'ai à lui faire. Avec d'autres hommes, je ne pensais qu'à lui, et mes plus grands plaisirs c'est lui seul qui me les a donnés même au milieu des embrassements et des déclarations des autres. Quand un homme me jurait un amour, je croyais entendre

Adrien et je me vouais à cet étranger comme si c'était à Adrien lui-même.

- Que vous êtes tortueuse pour me dire que vous l'aimez comme au premier jour! N'auriez-vous pas tendance à jouer l'amour? Vous parlez des complications d'Adrien! C'est du chinois, ma parole, et je ne vois pas où vous voulez en venir! Le temps a beau passer, mon amitié pour Adrien est fidèle au poste. A moi il manque, mais moi je sais pourquoi. Vous avez l'air de vous plaindre d'un état que vous avez provoqué. Il n'empêche que je ne suis pas venu pour entendre démolir un ami. Si vous l'aimez d'amour, pourquoi lui avoir fait cette mise au pied du mur? Si vous ne l'aimiez pas, il fallait le lui dire! En son absence il serait lâche de tant le critiquer!

- La question n'est pas là. Comprenez-moi: je ne peux aimer que dans le repos de l'esprit. Or Adrien cherchait à me faire... disons à me faire tenir un rôle qui ne me correspond pas: celui de la femme parfaite, non pas soumise (il était trop grande âme pour cela), mais de la femme-femme, très femelle et sensuelle pour lui seul. J'ai accepté de rêver que j'étais cette femme fatale sans pouvoir l'être. Il a été mon premier homme, mais comment être, à cause de cela, son

miroir ou la recreation vivante du fantasme qu'il avait fabriqué en se servant de moi? Oui, j'ai essayé de l'être, mais cela m'épuisait et me faisait perdre ma personnalité. Je serais devenue une machine à tendresse, j'aurais constitué l'ensemble des pièces d'un édifice qu'il se serait amusé à construire chaque jour puis à défaire pour le reconstruire autrement le lendemain. C'est un contresens sur la vie! La vie c'est être soi à part entière dans tous ses propres espaces, ceux de l'intérieur et ceux de son propre schéma. La vie ne doit pas être un manque permanent que l'on cherche à combler, un vide que l'on veut remplir. Elle doit être expansion, jouissance de l'immédiat. Adrien m'a paru incapable de penser la vie de cette manière. Il n'admettait pas mes absences quand je devais rester là pendant les siennes. Je me devais de retrouver le redevenir de moi. C'est ce qui m'a fait fuir pour longtemps, afin que je sois seule devant ma propre vie, même en prenant le risque du pire abandon. Adrien rendait dialectique sa foncière incapacité de donner. Il me voyait comme le sujet d'un beau discours, presque d'un plaidoyer! Puisque vous l'avez bien connu, vous devez savoir de quoi je parle! De lui j'attendais de l'amour, non du verbe.

- Pardonnez-moi: Vous avez au moins fait l'amour ensemble?

- Oui, bien sûr, mais il parlait tout le temps! Il ne me laissait même pas le loisir de le sentir dans le silence.

- Le sujet d'un beau discours, vous?

- L'expression de son amour était verbale.

- En amour, il n'est pas interdit de dire: Je t'aime! Une déclaration d'amour est verbale, qu'on le veuille ou non! Elle ne s'arrête pas à des gestes !

- Non! Pas du tout! Je savais qu'il m'aimait bien avant qu'il me l'ait dit, et pour moi c'était la même chose. Raison pour laquelle une nuit je suis venue dans sa chambre et nous nous sommes aimés sans rien dire. J'avais seize ans. Pas une seule fois le mot « Je t'aime » n'a jailli de nos lèvres. Je le crus à moi définitivement. J'ai cru qu'il était alors « Mon Adrien », le mien, l'authentique. Après lui, j'ai connu un garçon que j'ai abandonné à son premier « Je t'aime ». Vous voyez, c'est simple, tout simple. Je n'ai aimé qu'Adrien dans ma vie mais je ne supportais plus qu'il me dise sans arrêter son amour et entre ces deux façons de vivre l'amour, si différentes, si essentiellement antinomiques, l'abîme a fait que nous ne pouvions pas nous comprendre.

Après quelques années de quotidien en commun, je ne trouvais pas Adrien. Sa tendresse était si tendre aussi,

qu'elle me sembla de plus en plus factice. Il m'avait attendue pendant toute ma jeunesse, je m'étais donnée à lui, passionnément, je voulais devenir femme avec son corps pour moi unique. Je l'ai fait. Mais vivant près de moi, moi près de lui, je voyais qu'il continuait de m'attendre! Imaginez le plaisir, pour une femme, d'être scrutée, fouillée! Présente, on vous rêve, absente on vous exige ! Vivre auprès d'un homme qui vous attend à chaque moment devient un supplice que je ne souhaite pas à mon pire ennemi. Sous ses semblances de douceur, il me tyrannisait. Plus brutal, je l'aurais aimé pour sa force ou sa virilité violente, sa possession sans discussion mais surtout sans un mot! Il avait le sadisme insinuant et plaintif.

- Caricature!

- Vous avez dit tout à l'heure qu'il serait lâche de démolir un absent. Il n'est pas interdit d'en dire quelques vérités même si elles dérangent. Entendre un autre son de cloche n'empêche pas l'amitié! Pouvez-vous écouter que sa jalousie était féroce au point qu'elle me reprochait une conduite et des sentiments qu'Adrien fabriquait de toutes pièces... Je ne suis allé dans les bras d'un autre qu'après la naissance d'Yves et pourtant à chaque fois que j'ai fait l'amour ailleurs, si j'avais eu un nom à prononcer, à crier, à appeler, ç'aurait été celui d'Adrien ! Vous pouvez comprendre cela? Est-ce

trop vous demander? Jamais il n'a fait le moindre effort de voir que je lui portais un amour qu'aujourd'hui je trouve « in-sen-sé » ! J'en suis arrivée à détester qu'il m'aime. Je regrettais parfois de l'avoir choisi pour me donner mon baptême du corps. Il aurait mieux valu que je puisse l'aimer sans qu'il le sache, comme une image idéalisée que je m'étais faite de lui dans mon adolescence. Quand il m'a dit son amour, Boulevard Saint Germain, j'aurais dû le rejeter. Il aurait fait des comédies pendant plusieurs années, il m'aurait oubliée avec le temps, se serait remarié peut-être. Je ne sais pas, je ne sais plus. Mais il me manque tragiquement et son départ a fait de moi une pauvre femme!

- Paradoxe !

- Si vous voulez. Quand j'ai pris l'habitude de m'éloigner de lui, ce n'était pas dans l'intention de provoquer une situation, ni de le punir de quoi que ce fût. Il fallait que je respire. Est-ce condamnable? Ce n'était pas un machiavélisme de ma part mais une exigence fondamentale. Il me disait qu'il en souffrait ou quand il tentait de me le faire sentir, je lui répondais: Tant pis! Je ne veux plus t'entendre parler pendant un temps. Mais je savais que je reviendrais à lui par nécessité de le revoir, de me jeter à son cou, de lui crier: J'ai

besoin de toi, seulement de toi, mais laisse-moi vivre, vi-vreu! à tes côtés, mais vi-vreu, Bon Dieu! S'il avait bien voulu changer un peu... Non, je ne l'aurais jamais quitté. Loin de lui je respirais, mais un air encore plus irrespirable qu'en sa présence. C'était l'horreur! J'avais l'impression que je n'étais jamais ce qu'il attendait de moi. Il ne voulait pas que je sois la vraie Odiane mais « une femme », une Odiane transformable, une Odiane-Protée dont il aurait souhaité avoir écrit l'orchestration. Mieux valait qu'il eût choisi une femme autre que moi, mais à la mesure de sa démente. Elles courent les rues, ces femelles qui adorent un seigneur et maître. Elles adorent qu'un homme les modèlent, les travaillent comme le sculpteur pétrit sa terre. Elles sont bloc de marbre ou couleur, ferraille brute à souder, à dérouiller! Moi je suis vie et je voulais vivre. Il ne me passait rien!

- Vous avez laissé aussi votre fils! Or ce n'est pas à lui que vous aviez à faire de tels reproches! Adrien m'a fait aussi des confidences, mais il avait des sentiments plus timides que ... désordonnés !

- Adrien disait qu'Yves était notre fils. Pendant des mois je lui ai redit qu'il n'en était rien. Il a même tenté d'accaparer ma personne au travers de l'enfant. On connaît le truc! C'est celui des femmes qui sentent le bonhomme leur échapper. En réalité je n'avais fait cet enfant que pour le lui donner, lui

faire en quelque sorte un cadeau qui signifie: Tiens! Je te dois les plus merveilleux instants de mon enfance et de mon adolescence première... Il le souhaitait. Je l'aimais. J'ai cédé. Si je pouvais prendre la place de toutes les femmes, je dirais: Nos enfants sont ceux des hommes et non pas les nôtres. Les femmes de Lacédémone appliquaient cette règle d'évidence. Dans le fond, les seules femmes sincères, avec elles-mêmes et avec les hommes, aiment, ou devraient toutes aimer à ma façon. « La donna e mobile », c'est vrai. Et vouloir faire d'une femme sa chose, c'est ne pas vouloir admettre qu'elle est justement ce « mobile » dont je parle. Mais il m'aurait dominée de façon nette et indiscutable, j'aurais plié. Je ne voulais pas être son égale. Son respect construit m'épuisait. Si seulement je n'avais été pour lui qu'une nécessité de chair, j'aurais aimé être pétrie. Je ne voulais pas être son fantasme. J'aurais préféré le viol, que la femme ne redoute pas autant qu'on le dit. « Déshabillez-moi, soyez l'homme », dit une chanson. Si un homme me suit, il m'énerve, mais s'il ne me suit plus, je le méprise. J'aurais aimé qu'Adrien me surprenne sous un horizon de mort.

- Phèdre ?

- Mais oui! Il n'y a pas de honte à être ce que l'on est, à prendre les gens comme ils sont. S'ils refusent, c'est clair. On tente sa chance ailleurs. Vous devez me trouver dure pour la corporation!

- Non, je connais ça.

- Peut-être aussi l'aurais-je modifié par une autre façon de l'aimer, mais dans ce cas vous auriez la possibilité de me dire que je l'attendais aussi...

- Vous faites les demandes et les réponses!

- Je reconnais que ma forme Phénix d'aimer est égoïste. Je crois que l'amour ne voit que soi. Adrien le savait fort bien mais je lui reproche de ne l'avoir pas reconnu entre lui et moi. Yves lui ressemble à rechercher toujours la petite bête, même dans le sable. Il me fatiguait autant qu'Adrien. Je ne sais pas s'il est toujours ainsi. Vous me le direz puisqu'il vit près de vous.

- Il y a du vrai!

- C'est en grande partie pour cela et parce qu'à mes yeux il était l'enfant d'Adrien que je n'ai pas hésité à m'en séparer. Je dois avouer aussi qu'à cette époque je n'aimais pas cet enfant, tout adorable qu'il était. Adrien mettait trop mon amour en doute. Il a même eu la méchanceté abominable de croire que cet enfant n'était pas de lui!

- Si je vous dis que vous n'aimiez pas Adrien mais vous-même, m'en voudrez-vous beaucoup?

- Non, mais je vous répondrai que vous vous trompez lourdement. Le désir que j'avais de le voir simple et direct est normal. Si! Je l'aimais, et comme aucune autre femme n'aurait pu l'aimer.

- Prétention!

- Encore non. Je redoutais de le décevoir. Nombreux ont été les jours merveilleux avec lui, près de lui, tout près. Je vous l'ai dit tout à l'heure. Votre doute veut me le faire répéter. Eh bien, je répéterai que ses joies ont été souvent les miennes, totales, profondes. Comme une petite bourgeoise, je faisais de mon mieux pour rattraper, effacer les ombres que j'avais pu déposer sur ses yeux. J'ai joui de sa jalousie dans certains moments et quand j'ai commencé à me séparer de lui, je souhaitais violemment qu'il laissât tout pour venir m'enlever, m'emporter dans le tourbillon de notre amour, notre amour unique et presque impossible... presque! Il serait alors venu me cueillir que je l'aurais suivi partout. J'aurais été son Héloïse, son Iseut, sa Juliette éternelle pour une passion obscure mais bien à nous. Adolescente, j'ai rêvé que nous étions faits pour aller le chemin d'une Brocéliande

au milieu de laquelle un lac étale laisse des ondes qui s'égarerent. Comme lui, j'ai vécu des contradictions. Je nous voulais terre et eau. Je l'appelais parfois « mon eau souveraine », mais il ne comprenait pas! Je nous voulais tige et fleur, arbre et prairie, coup de fusil et gibier. Je le voulais homme à part entière et grand poète de notre nature. Mais sa fragilité m' impatientait car il ne fut que passionné, comme n'importe qui peut l'être à ses moments perdus...
Je ne pensais pas Odiane se laissant aller à pleurer.

Après quelques minutes, j'ai repris :

- Vous avez été jalouse?

- Pardonnez ma faiblesse, dit-elle en s'épongeant les yeux. Je n'ai pas le souvenir exact de l'avoir été. Bon gré, mal gré, son mariage me fit horriblement souffrir. J'étais jeunette, pourtant, avec mes onze ans! Je voyais que mon meilleur ami n'était plus pour moi toute seule. Mais quand j'appris ce qu'était coucher ensemble, faire l'amour, alors ce fut atroce. Il fallait que je le récupère physiquement. Je devais le reprendre à l'autre qui me l'avait volé. Je voulais Adrien, il était à moi, à moi seule, et aucune femme n'avait le droit de l'avoir sans ma permission. Quand je suis venue rue de Rennes, l'idée qu'il pouvait prendre dans ses bras une autre femme que moi m'était insupportable. Si c'est ça être

jalouse, alors oui je l'ai été. Je haïssais l'idée qu'une femme pût lui sourire, lui faire des mines, mais quand j'ai cru comprendre qu'il aimait en moi sa propre image, ma jalousie s'effondra d'elle-même. Un jour je lui ai dit qu'il ne m'aimait pas et il n'a rien répondu!

- C'était... comment dire... gratuit!

- Non. Je vous le redis sans hésiter: il aimait ses rêves de moi et me dramatisait. Je sentais que ma présence à ses côtés désenchantait l'envoûtement et notre goût non partagé de vivre la vie de tous les jours. Et Dieu sait que j'aimais le retrouver depuis nos séparations, moi qui ne comprenais plus rien en lui. On aurait dit que je me raccrochais à un fil ténu, très ténu, qui s'effiloçait. Lui non plus ne m'aurait jamais comprise comme j'avais le besoin profond de l'être. Tout simplement, sans la nécessité inutile de dire que l'on aime. Aimer, c'est tout. Le reste précède ou suit!. Avec Adrien, tout avait précédé. Rien ne suivait. Il pouvait me faire le reproche d'intégrer la vie de cette manière-là, qui est mienne, avec ses aspects déroutants pour les gens du commun. Il était poésie, sentiment, invention, intuition, mais mon corps ne lui appartenait pas. Il avait ainsi de moi la meilleure part et s'il s'en est plaint, il a eu mauvaise grâce.

D'ailleurs je ne pouvais appartenir à personne: parents, hommes, enfants. Il ne saisissait pas le pourquoi ni le comment de cet amour dans ses méandres non plus que moi-même n'en avais une conscience distincte.

- Vous êtes impossible à satisfaire!

- Peu importe. Il n'aurait jamais dû savoir mon amour pour lui. Sa connaissance de moi a fait de lui un amant défunt car toute passion déclarée me conduit au désespoir. C'est idiot la passion dès qu'elle est formulée. Vous devez me prendre pour complètement folle!

Notre conversation fut brutalement interrompue par un coup de téléphone de Claire qui demandait de venir d'urgence. Nous sommes partis Odiane et moi, mais nous n'avons pas échangé un mot pendant notre demi-heure de trajet. L'inquiétude nous tenaillait.

IX

Claire serait rentrée vers neuf heures ce soir-là, après une journée harassante. Elle aurait découvert André étendu de tout son long sur le parquet, le crâne à moitié éclaté après une balle dans la gorge. Du sang, il y en avait partout, jusque sur le plafond. Une scène horrible qui me mit l'estomac au bord des lèvres. Quand nous sommes arrivés, Odiane et moi, Claire avait le regard d'une hystérique au milieu d'une crise. L'appartement était plein de policiers qui s'apprêtaient à envelopper le corps d'André. Claire, tremblante, rayonnait la déchéance morale. Elle me tendit un papier maculé sur lequel je lus: « Adieu! Simon m'a trahi pour son morveux de Belleville. Vous allez le payer tous. D'ailleurs je vous hais. » Ainsi s'était achevée cette triste aventure. Odiane me murmura qu'elle avait très peur pour Claire qui ne méritait pas ça.

J'ai chuchoté à Odiane que pour abandonner, chacun avait son style! Je préférerais le sien, il est vrai...

- Ah s'il vous plaît, ne soyez pas cynique !

Les parents Pierrard furent tellement abattus par cette horreur que la mère d'André en devint aphasique et à moitié paralysée. Je n'avais pas soupçonné une tragédie d'une telle ampleur. J'ai demandé un congé de deux mois afin de prendre Claire chez moi. Ainsi j'avais à la maison le soin paternel des deux enfants d'Adrien. Je me suis gardé de lui écrire afin de le mettre au courant et j'en ai dissuadé Odiane à qui j'ai encore refusé de donner toute adresse. Je crois qu'elle voulait profiter de cette occasion pour faire revenir Adrien. Pendant tout le premier mois que Claire resta auprès moi, elle fut en état de prostration. Je ne parle pas du mal que j'ai eu à la faire se nourrir un peu. Dans l'automatisme d'un demi-délire, elle se prenait à répéter: « Quel salaud! Mais quel salaud! » Pour la tirer de là, il ne fallait que du temps et une patience angélique, des insomnies que je ne compte plus. Le moindre bruit me faisait sursauter. Je lui avais installé une chambre tout contre la mienne et je ne dénombre pas les nuits que j'ai passées dans un fauteuil à son chevet. Mon amitié pour Adrien devenait de l'héroïsme, mais je n'en ai pas une trace de regret. Ma Société eut l'exceptionnelle gentillesse de me confier des travaux que je pouvais accomplir sans déplacement et je garde pour mon directeur commercial une reconnaissance qu'il sait bien.

Henri Pierrard vendit l'appartement qu'il avait acheté pour les jeunes mariés et l'on comprend aisément que Claire n'ait jamais voulu y retourner.

Il fallut près de dix mois pour que Claire reprenne sa santé et recommence à sortir. Je repris aussi mes voyages d'affaire et elle m'y accompagna. Au moment du malheureux accident, Yves avait obtenu brillamment son bac scientifique et dès que je repartis pour mes tournées, en compagnie de sa soeur, il était de nouveau interne, en hypotaupe au lycée Saint-Louis. Avec moi Claire se détendit beaucoup. Pendant que j'allais à mes rendez-vous, elle se distrait à visiter les villes de Suisse, d'Allemagne, de tout le Bénélux et pendant nos déjeuners et nos dîners, je la vis plus gaie, reprenant goût à la vie. Elle décida de photographier, préparait nos départs, s'occupait à mille détails auxquels je n'aurais pas prêté attention. Ensuite, nous sommes partis ensemble passer une quinzaine au Maroc pendant qu'Yves était chez des amis en Bretagne. Claire se baigna sur les plages d'Agadir, voulut apprendre le tennis. Elle aima de plus en plus nos sorties nocturnes, toujours différentes, soit dans les restaurants qu'on appelle

faussement typiques, soit à des petits spectacles réservés aux touristes. Nous faisons de longues promenades dans les campagnes, mais sa préférence allait à nos veillées très tardives sur la terrasse de notre hôtel. Nous y parlions très peu et je respectais son désir de silence, voire de recueillement.

- Je vous dois tant, Balou! me dit-elle en une de ces veillées.

- Mais non, ma grande fille. Tu sais que je me suis occupé de toi comme je l'ai pu. Pouvais-je te laisser dans ta misère? Tu es la fille de mon meilleur ami! Je t'ai aidée par devoir mais surtout par affection. Pourquoi ne m'as-tu pas écouté quand je te laissais entendre que tu avais une autre voie à suivre, un autre homme à qui donner le meilleur de toi-même?

- C'est du passé, Balou. N'en parlons plus. Vous voulez bien ?

Nous étions étendus sur des chaises de repos, et sous la nuit nous regardions les étoiles s'en aller vers l'occident. Dans la contemplation du mouvement apparemment immuable des aiguilles lointaines de lumière, mon regard se perdait souvent en direction de l'Atlantique où le soleil, à ces heures, devait briller encore. Malgré l'ordinaire de ma situation, j'y voyais de l'absurde traversé d'un certain bonheur. Je m'amusais à voir le choc incompréhensible

entre l'amour, la mort, la nature, la fuite du temps, parmi les constellations où courait l'indigo des nuits d'Afrique. Eternel retour de l'inexplicable énergie luttant pour se perpétuer dans une incompressible transparence. Le diaphane de l'infini se répand, comme par jeu, dans un déterminé qui défie l'intelligence. Pureté jaunâtre d'Aldébaran, énorme, qui se superposait par moments à la bouillie d'une cervelle autrefois pensante, puis traversée d'une parcelle aveugle de laiton, une jeune femme tigrée par un sang perdu de folie et de désamour. Que faisais-je, moi, dans le théâtre d'une vie sombre qui ne sait pas où elle va? J'aime fumer un cigare en regardant la nuit, et cette nuit marocaine, pure, limpide, je l'imaginais ailleurs avec Adrien, plus voilée, plus laiteuse, humide aussi.

J'étais au milieu de ce songe lorsque Claire abandonna dans la mienne sa main que j'ai prise afin de lui faire sentir le possible repos d'une âme trop éprouvée. Elle s'assoupit alors, comme pour provoquer la surgescence d'un passé qui aurait pu être différent mais qui, dans sa réalité de l'instant, était un présent heureux de s'arrêter à lui-même. On entendait la refluyente rupture des vagues sur les sables de l'Océan et le chuintement glissé sous l'écume des dieux.

L'esprit rentre alors dans ses profondeurs et cherche les octaves de son harmonie, pénètre dans le narcissisme de son espace. Aucun lieu pour le regret ni les délires. Seule l'expansion du rêve l'empêche d'étouffer, de trop subir que pousse en lui la fleur de son vieillissement.

Pâlie sous le frisson indécis de la Voie Lactée, Claire avait une respiration régulière et paisible, et sa main de jeune femme naguère meurtrie, que la souffrance avait creusée, la rendait plus réelle dans ma main. Elle avait le visage légèrement tourné vers moi, et, sur ses paupières fermées ses cils enrobaient un autre regard plus maître de lui-même.

Vers une heure du matin, je la vis s'éveiller comme un mirage silencieux. J'ai alors éprouvé comme une peur secrète, l'idée qu'en arrière-plan de ses yeux, nimbés d'une nuit bleutée, pouvait se lever un avenir où je ne serais plus. La blancheur ovale de son visage me rendait plus fragile encore un passé que j'avais connu et la présence d'une Claire plus ancienne me devenait à la fois étrangère et nouvelle au milieu de nos songes nocturnes. Les traits de cette figure rêveuse et douce portaient les messages d'un Adrien qui me disait au travers de sa fille: « Ami, je suis là, mais c'est une autre forme de moi que tu vois... » Et je reprochais à Adrien de s'en être allé quelque part jouir de sa paix, ou crever de chagrin à cause de la sottise d' « une femme ». Au milieu de

sa vie, cette Odiane étrange n'avait su lui offrir que le désert de l'amour, la pire soif qu'un homme puisse affronter. Où était Odiane, à cette heure... Pourquoi Odiane avait-elle traversé ma route un soir que j'étais passé chez Adrien? Pourquoi Claire aujourd'hui? Et moi, balloté dans une existence plate, qui crois savoir bêtement ce que demain sera, à quelle relation je serrerais une poignée que l'argent sculpte, ou l'ambition, parmi ses transpirations et ses inavouables replis.

Avant la première fraîcheur picotée par les yeux pointus des étoiles, j'ai mis un plaid sur les épaules de Claire et je l'ai reconduite dans sa chambre. Dans l'âtre obscurité de la pièce, j'ai entrouvert la baie pour qu'elle dorme avec un peu du bon vent.

- Balou... je me sens mieux. C'est bon de respirer le sucre acide que les insectes tirent derrière eux, de sentir qu'en moi des ferments appellent la vie, les essences, de mâcher l'épaisseur des parfums. Avec vous, Balou, je n'ai plus la tête bien solide, ce soir...

- Allons! Demain, tu sais, je viendrai te réveiller, un peu avant le petit-déjeuner. Je te montrerai ce que signifie le soleil. La lumière est un bonheur aisé à notre taille, un petit

truc qui ne met de justification en aucun mot. Allons, bonne nuit!

- C'est vous, dit-elle vivement en ne voulant pas que je m'éloigne d'elle, c'est vous qui tout à l'heure me racontiez l'histoire de la mort et de la transfiguration d'Orion?

- Oui, Claire, image de la nuit! C'était moi... Dans ma main, je parlais à ta main où tant de mes souvenirs se sont un moment reposés. Ta main faisait revivre à la mienne des passés délavés à la manière de vieilles aquarelles. La grande nébuleuse d'Andromède était pour moi ton reflet. Et puis je me disais que nos solitudes sont peuplées de monstres...

Nous déjeunions vers neuf heures, et dès nos toilettes achevées, nous partions marcher sur les plages. A une heure, nouvelles marches, quelques promenades aux souks, dîner, encore des marches silencieuses au milieu de la nuit, retour à l'hôtel vers dix heures. La terrasse. Bavardages incessants où elle me dit et redit mille fois qu'elle ne s'était jamais confiée à personne, que j'étais le premier à l'écouter, que jeune, entre les soins de grands parents qui se forçaient, de mercenaires mal payés, d'une Odiane distante, elle avait passé ses plus tendres années dans l'inquiétude ou la peur de déplaire, dans l'absence de bras affectueux, sinon de simples douceurs.

En novembre suivant, elle avait enfin installé son cabinet médical Boulevard Voltaire. J'avais obtenu tous les prêts nécessaires et lui avais donné quelques fonds personnels qu'elle se promit de me rendre malgré mes protestations. Mon travail me tenait éloigné d'elle, mais tous les dimanches nous avions le plaisir de nous retrouver, tantôt chez moi, tantôt j'allais la rejoindre à Paris, ce qu'elle préférait à cause de la présence d'Yves. Chaque fois qu'elle le put, elle voulut encore m'accompagner dans des voyages qui ne devaient pas dépasser une semaine. Nous partions toujours par le train pour que je puisse y travailler.

Très vite son cabinet devint connu. Je la crus sauvée par le travail énorme qu'elle accomplissait et les sympathies nombreuses qu'elle s'attira car elle savait conquérir les patients autrement que par sa seule compétence. Elle amassa les amitiés sincères sans l'indécis qu'introduit la reconnaissance et je lui ai parfois reproché de se laisser submerger par les patients pauvres à qui elle demandait peu ou pas d'honoraires. Tout le quartier de la République était à elle. Avant de monter à son appartement, il m'arrivait d'aller prendre un petit noir dans un des bistrotts du boulevard, et il

n'était pas rare d'y entendre chanter les louanges du Docteur Barberole.

On sait que Claire avait une constitution fragile, et malgré les rares vacances qu'elle prit avec moi grâce à nos voyages, tout ce travail accumulé fut à l'origine d'une nouvelle dépression.

Un an et demi, en effet, après le « suicide » d'André Pierrard, toutes les apparences de la réussite étaient pour elle et je m'en réjouissais profondément. Pourtant, j'eus à subir de plus en plus de manifestations de cette dépression qui passèrent à l'agression déclarée. Nos rencontres s'espacèrent et Claire eut de nouvelles périodes de prostration. Elle se déclarait absente, fermait le cabinet sans raison avouée, se gorgeait de somnifères. Peut-être ai-je eu tort de ne pas chercher des causes apparemment nouvelles et profondes de son état. Autant j'avais été curieux de la vie d'Adrien, autant à l'égard de Claire, j'avais été très circonspect à cause d'un passé récent et fort agité dont elle avait été la victime. Il n'est pas bon de fouiller dans les personnes qui souffrent, seraient-elles essentielles à notre vie. Elle m'accusa de la laisser tomber. Je m'y étais attendu! Mais je n'attachais pas d'importance excessive à des propos qui sentaient de loin une déraison passagère et guérissable.

L'inquiétude m'habita, cependant, et un soir je ne pus me retenir d'en parler à Odiane. Cette erreur s'avéra sans gravité par la suite, heureusement.

Or, quelques jours après, Odiane se rendit chez Claire pour la première fois afin de lui donner des conseils et de lui apporter quelques apaisements. J'ignore aujourd'hui encore quelle fut la teneur de leur entretien. J'avais demandé à Odiane cette démarche dans l'espoir qu'une mère, bien qu'adoptive et peu affectueuse, interviendrait plus habilement que moi, analyserait avec plus de pénétration ces comportements qui me tourmentaient beaucoup.

Quand je la revis chez Adrien, une quinzaine passée, elle me dit avec un indignation révoltée que Claire avait fait éclater une scène très violente sans reculer devant l'insulte ni la grossièreté. Elle s'était retirée prudemment à constater les proportions que sa visite avait prises, mais quelques jours n'avaient pas suivi qu'elle avait reçu de Claire une lettre dans laquelle la fille d'Adrien répandait sa haine, voire son dégoût pour une femme à qui elle n'avait pu donner, je cite, « le saint nom de MERE, une femme qui avait enfoncé entre la fille et le père les clous du malheur, qui avait manqué à tous ses devoirs, renié son fils, incapable non

seulement d'aimer mais de respecter les gens! Même Balou que vous haïssez parce qu'il nous a donné, à votre défaut, l'étonnante affection d'un étranger pour qui l'amitié a un sens qui dépasse l'amour, deux sentiments qui vous échappent sans la moindre nuance. »

Quand Odiane me donna connaissance de cette lettre, je fus très éprouvé à entendre son contenu truffé d'injustices. Certes, Odiane avait commis force bévues ou maladresses, mais n'était pas allée jusqu'à des monstruosité. Là s'étalait la douleur née d'une éducation absente ou manquée, les privations de la tendresse maternelle. La voix de la souffrance y criait ses aversions et la fosse d'une gorge trop longtemps solitaire y râlait une sorte d'agonie. Le mot de haine n'est pas juste pour signifier cette turbulence dans une vie que j'avais pensé rendre moins malheureuse. Devant l'avalanche d'accusations qui viraient à la férocité, devant un procès qui ne pardonnait ni un geste ni un coup d'oeil, Odiane sut garder une tenue qui ne s'apparentait ni à la pitié ni à l'impatience. C'était le découragement dans la dignité. J'en ai éprouvé de la gêne autant au sujet de Claire que vis à vis d'Odiane.

- Mais Monsieur, me dit-elle, je n'avais pas à vouloir être sa mère! C'était ridicule et menteur! D'ailleurs je ne me suis jamais sentie mère, ni pendant mon unique grossesse ni

après. Pour Claire? Vous pensez bien! Selon moi ce rôle faussement biologique était une chute. Pour Adrien, je l'ai voulu et c'est pour cela que j'ai été enceinte d'Yves. J'ai compris la chose comme naturelle puisque j'aimais Adrien et désirais lui faire ce cadeau. Mais vous savez cela et je me répète sous le coup de l'émotion. Une chose est sûre, c'est que je n'aurais pas recommencé, encore moins avec un autre que lui! J'ai eu beau m'amuser d'autres hommes, je les savais passagers. La plupart d'entre eux avaient leur vie. Je dis la plupart comme si j'en avais possédé tant et tant! Avec ces autres je n'aurais pas en tout cas passé les dix ans que j'ai passés avec Adrien. Dieu m'en garde! Ils ont été pour moi un chemin d'éclectisme dans le corps, une participation au grand Pan sans lequel la conscience de vivre ne pouvait naître en moi. Je considère qu'Yves a été une expérience de la maternité. Savoir suffit. J'ai aimé cet enfant « pour ce qu'il était » en tant que personne issue d'Adrien et de moi, de notre enlacement charnel, mais non pour la connaissance que j'acquerrais de la vie profonde et assumée dans sa totalité. En ce sens il m'a empoisonné la vie sans m'accomplir du tout. Etre mère n'a été pour moi ni un moyen ni une fin, encore moins une justification de mon

sexe. Mais si je n'avais pas eu d'enfant, je ne m'en serais pas sentie pour autant une femme tronquée, stérile, honteuse de conduire une existence ratée. Je rejette ces femmes fécondes et bibliques que leur utérus honore! Au contraire, grosse je me suis vue laide, atteinte dans mon intégrité physique, abîmée. Ce cadeau que j'ai voulu faire à Adrien m'a fait perdre une grande part de ma personnalité.

- Je ne vous comprends pas. Car enfin, Yves a été une révélation puisque vous l'avez aimé au moins « pour ce que », dites-vous!

- Si vous finassez sur mes contradictions apparentes, nous n'en avons pas fini! Non, je ne cherche pas à comprendre la vie, la disséquer, l'interpréter. Je veux la vivre, c'est tout, pas l'expliquer. Ce genre d'exercice est byzantin et je m'y refuse. Vous cherchez à savoir, vous. Moi pas! Vous allez bientôt parvenir à me faire croire que vous ressemblez à Adrien! Ça ne m'étonnerait guère puisque vous vous dites sans cesse son ami. Il faut des points communs pour en arriver là. Non?

- Il vous en fallut avoir avec lui! Une femme ne vit pas plusieurs années avec un homme sans avoir avec lui quelques ressemblances!

- Pas du tout! A la vérité, c'est dans les débuts que nous nous ressemblions, ou plutôt que je l'ai cru! C'est sûrement

pour cela que je l'ai aimé et qu'il ne m'est pas indifférent au moment où je parle, et que souvent il me manque. Le problème est que je ne l'aime plus mais qu'il m'est nécessaire. Si c'est un paradoxe, tant pis. Vous allez sûrement me dire que j'en suis presque arrivée aux conditions exigées pour un bon mariage! Il me manque non parce que je l'aime, mais parce qu'il est l'homme de toute ma vie, comme Swann épouse Odette quand ils n'ont plus rien à se dire! Seule condition sociale de la réussite d'un couple. Non ?

- Roman!

- Peut-être... Il avait beau prétendre qu'il refusait l'analyse du sentiment et de la vie, qu'il préférerait aimer « tout court », le plus byzantin des deux c'était lui, et de loin! Assurer qu'on aime la vie au point de la compliquer me dépasse. C'est ainsi que je vois Adrien. Si je vous semble tortueuse en cela, je ne sais plus quoi vous dire. Si je le suis, c'est dans une tout autre perspective: la sensation par et pour elle-même. Chez lui, c'était la sensation par et pour l'idée qu'il s'en faisait, a priori, ou qu'il voulait en récolter. Si seulement il s'était laissé aller à mon amour sans vouloir le contrôler, sans avoir dans ses peines, et ses plaisirs aussi,

une fin secrète! Je n'ai pas ce besoin de domination dialectique qui annihile toute pureté du bonheur. Vouloir qu'une attente antérieure se recrée dans la réalité est une sottise à l'origine de fortes déceptions. Chez Claire, c'est la même chose! Ses sensations relèvent du discours. Elle est machiavélique. Je la sens capable de se faire plaindre pour que vous alliez vers elle. Au lieu de la nécessité de vie, elle veut qu'on soit d'une façon qui lui convienne et la rassure. Comme son père, elle fait une précréation lente des êtres et si vous n'êtes pas comme elle vous a inventé, gare à vous! Dès qu'une personne ne se calque pas sur le schéma préétabli, sa déconvenue l'entraîne dans la dépression nerveuse. Ce fut le cas avec André Pierrard. Je plains son prochain amant! Moi, je suis partie d'auprès d'Adrien parce que mon désamour reposait sur l'assurance que j'avais d'un amour dévoyé. Il m'aimait infiniment moins que ce qu'il avait dit ou protesté. Le mariage n'aurait rien changé à cette époque entre lui et moi. Nous aurions divorcé. Rester? Impossible! Quant à Claire, si elle croit que ses injures peuvent lui payer une rançon à tirer de moi parce qu'elle a subi une déception achevée dans le sang, elle se fait des illusions. Je ne l'accuse pas. Si son père s'est suicidé lui aussi... car nous n'avons plus de nouvelles de lui, n'est-ce pas?

- Il est vivant. Hors de France, mais il est vivant. Enfin, il l'était il y a trois mois, aux dernières nouvelles.

- Peu importe, quoique cela m'ennuie parce que son geste est idiot. Revenons à André: cette fois c'est du spectacle, et comme il a dû faire des répétitions, il en a éprouvé une rare et ultime jouissance. Parfait. Moi je ne suis pas contre une intelligence qui barbouille de caillots les murs et les carpettes. Mais Claire, si elle en veut aussi, elle essartera les rangs des Barberole! Vous voyez, en l'occurrence, que j'ai du respect pour le suicide quand il se pratique par amour, ou plutôt quand on veut le faire croire! Tous les jours, on en parle au Palais. Si un candidat veut ainsi faire son petit joujou, je me refuse à l'en dissuader. Au moins une fois dans sa vie, il aura été à même de prendre enfin une décision avec ses suites, des suites surtout pour les autres!

- Je vous demande pardon, Madame, mais je crois que la colère vous égare et vous me décevez dans votre jugement sur Claire.

- Bof! Je la connais comme si je l'avais faite...

- Nouvelle erreur, Madame! Lorsqu'André Pierrard s'est suicidé, Claire était toujours vierge... Excusez-moi de vous surprendre, mais si Adrien n'était pas avare de discours,

effectivement, il peut vous arriver à vous aussi de tenir des propos...

Je disais ces derniers mots lorsqu'on sonna. Je me suis levé pour suivre Odiane jusque dans l'entrée. Elle ouvrit. Claire découpa l'ombre de la nuit presque tombée. Elle avait le visage mat et blanc et sous ses yeux des cernes grisâtres, la bouche tirée. Comme si Odiane n'avait pas été présente, elle me regarda et s'avança vers moi sans un bonsoir. Non, elle semblait venir comme ça, pour rien, pour entrer dans la maison de son père. On aurait dit qu'à part sa douleur contrainte de voir Odiane dans cette maison, rien ne se passait en elle, qu'elle n'avait pas eu d'altercation avec Odiane, qu'elle ne lui avait pas écrit, que les choses de la vie continuaient pour elle leur train. Cette arrivée ne me surprenait pas. Peut-être était-elle d'abord passée chez moi puis nous avait aperçus derrière les vitres du salon, en observant depuis la rue. Elle n'eut aucun regard, aucun mot pour Odiane. Elle me dit brusquement:

- Balou, je crois que je vous dérange.

- Moi? Pas du tout!

- Je vous demande ça parce que la garce de mon père est ici avec vous. Au fait, vous êtes peut-être amoureux d'elle? Depuis la rue, vos conciliabules vont paraître suspects! Un beau couple, n'empêche!

Claire passa devant Odiane qui resta si outrée qu'elle n'eut pas l'idée de répliquer. Un peu plus loin elle se retourna, la salua très bas par évidente dérision. Odiane me regarda comme pétrifiée. Elle et moi avons emboîté le pas de Claire qui entra dans le salon.

- Alors on cause! reprit-elle. De tout et de rien. On vit du sang des autres, on se l'entresuce pour être bien certain que chacun en aura sa part du boudin! Aux oignons? à la crème? Mais après on en fera son venin... Mes pauvres enfants, le sang, vous n'en avez jamais vu la couleur! Vous savez un peu que le sang est rouge pour vous être une fois coupé le doigt en épluchant vos patates, en râpant un rogaton de fromage! Au mieux, vous savez qu'il est rouge parce qu'on vous l'a dit et que vous le croyez rouge comme le gazon est vert et le ciel bleu! Jaune parfois, comme le sang des cocus! On cause, oui, comme on fait des cocottes dans un trente-sixième bureau... Une bazoche et un VRP qui parlent de sang. Ça fait drôle, n'est-ce pas, un petit parfum de caillots dans votre ordinaire, des caillots talés et mous comme des fruits trop mûrs. Plein les mains! Vous en avez plein partout dans vos bavardages sur mon compte, pardon! vos conversations, où l'on tue et l'on plaint plus que l'on ne ressuscite!

Si vous êtes ensemble, c'est pour parler de mon père ou de moi, pour faire des circonlocutions, redire cent fois les mêmes imbécillités! Moi, je crève de n'avoir pas d'enfant! Tout à l'heure je longeais la rue sombre qui descend de la gare. Comme était fraîche la nuit et comme s'agitait la ferveur du vent qui savait grimper, lui, caresser mes cuisses jusqu'à mes lèvres... Je me suis appuyée à un arbre pour offrir ma croupe au vent. J'attendais, je voulais que son tourbillon vienne et pénètre mes entrailles pour les féconder, qu'il saisisse et ouvre mes genoux dans l'immense nombre de ses mains, qu'il me plie en avant comme une bête et pour que son glaive brûlant, qui viendrait de nulle part au milieu du vide...

- Monsieur, cria soudain Odiane, je vous prends à témoin que je refuse de supporter plus longtemps le délire de cette fille qui abuse! Ah, non! Cette fois la mesure est plus que dépassée!

- Taisez-vous, Madame Roberdais, hurla Claire un ton au-dessus et la saisissant aux avant-bras. Vous entendrez que je voulais l'amour du vent, que je voulais autre chose, que je me veux féconde et non plus objet de plaisir, pas plus d'ailleurs que de sa contemplation à lui, là! Vous entendrez que j'ai tué André, oui, que je lui ai tiré deux balles dans son crâne pourri d'intellectuel pédé, que je l'ai bousillé. Pauvre

type! Il était tellement transparent qu'il n'a pas senti. Quand j'ai visé, il a rigolé, ce crétin fini, achevé, terminé. Non, il n'a pas senti le feu du bronze lui traverser la cervelle. J'étais si heureuse qu'il crève que j'ai appelé Balou pour qu'il voie ça! Et le petit mot d'explication, j'en suis l'auteur!

Odiane se précipita vers la porte du salon avec l'intention de quitter la maison, d'échapper à la marée de ces mots sans suite apparente mais qui disaient trop bien, hélas, que l'état douloureux de Claire s'était perpétué au-delà de ce que j'avais cru. Elle se jeta pour barrer à Odiane le chemin de la porte d'entrée, tomba à genoux devant elle, la serra dans ses bras.

- Maman! non, ne partez pas! Vous n'allez pas partir, ce n'est pas possible! Maman! Odiane! Je ne le veux pas! Oui, c'est moi qui ai tué André! Vous comprenez... ça ne pouvait pas durer! Ce n'était plus possible, plus possible. Vous n'avez rien compris, rien! Aimez-moi... s'il vous plaît... je vous en supplie... aimez-moi... vous aussi!

Prise de violents sanglots, Claire s'affaissa sur le carrelage. Odiane et moi, nous l'avons relevée tant bien que mal et placée sur un canapé. Elle mit longtemps pour revenir à elle.

Je l'ai prise enfin par la taille et emmenée chez moi où elle voulut dormir quand je lui eus fait infuser une verveine. Ni Odiane ni moi n'avons plus parlé de cet aveu déchirant. Secret pesant.

Claire a fermé de nouveau son cabinet pendant quelques mois. Elle désira encore m'accompagner toutes les fois que je suis parti en voyage. Aucune nouvelle crise n'apparut. Souvent elle est retournée voir Odiane qui a su la recevoir avec plus d'affection après avoir passé l'éponge, comme on dit, et depuis le mois de septembre de l'année dernière, elle a repris le cours de sa vie Boulevard Voltaire. Elle m'a demandé si je voulais l'épouser. J'ai senti là un petit coup d'Odiane...

Malgré ma cinquantaine qui approche, j'ai l'habitude de l'indépendance. Claire est la fille d'Adrien, je n'ai aucune envie de répéter l'expérience de mon vieil ami !

X

Je suis passé par Blois pour aller en vacances avec Yves aux Sables d'Olonne. C'est là que depuis trois semaines, sans prendre beaucoup de distraction, j'écris le récit de ces rencontres qui ont tenu tant de place dans ma vie ces dernières années. Ces pages, s'ils veulent bien les lire, seront mon petit livre d'histoire.

Il y a quelques jours, donc, j'ai revu Odiane Roberdais à Blois. Elle m'avait invité à m'arrêter dans la maison de ses parents déjà bien âgés. Ce furent des moments paisibles pendant lesquels nous nous sommes rappelés des choses du passé. Sur les bords de la Loire, j'ai respiré l'air tempéré de la campagne et des fleurs d'été. Le souvenir d'Adrien était pour moi partout. J'ai refusé de dormir chez les Roberdais qui voulaient me donner la chambre d'Adrien. La seule idée d'occuper le lit où Odiane vint auprès de lui pour se glisser dans ses bras avant de le prendre tout à elle ne me faisait pas peur, mais aurait désacralisé ce lieu que je ne voulais pas même voir car l'ancien fétichisme d'Adrien devenait mien

dans cette maison! A la longue, l'amitié de l'Un s'incarne dans l'Autre!

Yves Barberole est entré à l'Ecole Polytechnique. La vie de ses parents et les aléas de sa soeur lui ont enlevé, me dit-il parfois, toute velléité d'entrer en amour comme on entre en religion. Il vient à l'instant de me quitter pour aller rejoindre des amis au tennis.

- Ma mère? Ouais, bien sûr, j'ai une mère parce qu'il faut bien en avoir une! Mais Balou, tu es mon père et ma mère parce que tu m'as toujours fait sentir, même si c'est faux, que je ne te devais rien. C'est ça qui est bien. Tu comprends? Ce sont les parents qui devraient nous remercier d'être leurs enfants. « Leurs » enfants! Quelle connerie ce possessif! Tu viens me chercher vers cinq heures et demie chez Juliette. D'accord?

- D'accord, Messire Roméo !

- Astuce facile ! et en tenue s'il te plaît, car avant le soleil rasant nous échangerons les dernières balles. Dis donc, tu m'as envoyé de sacrées patates la dernière fois!

- Allons, Yves, soyons sérieux. Tu sais que je ne cours plus vite et que ma vue baisse!

- Très bon pour le coup droit!

- Yves! Je voudrais...

- Oui, ma soeur te tient les basques. Je suis au parfum puisque c'est toi qui me l'a dit. Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Avec son cabinet, tu ne l'auras pas sans cesse dans les jambes. Va, Balou, je te la donne. Ce sera mon maigre cadeau! Mais si elle te fait un moutard, ce n'est pas moi qui vais lui sucrer la tarte ou lui chauffer ses biberons!

- Yves... Enfin!

Il est cinq heures. Yves ressemble furieusement à sa mère. Odiane revient lentement dans mes images. Il y a quelques jours, donc, je suis allé avec elle pour nous baigner au bord de la Loire. Depuis la maison Roberdais, on devait longer un petit chemin de campagne. J'ai vu que sa main, marquée par les premières atteintes de l'âge où tout devient plus flou, que sa main passait, légère, sur les pointes aiguës de l'herbe, caressant l'image rude de l'homme, en survolait les symboles irritants. Parfois nous parlions, de tout et de rien. L'image d'Adrien ne me quittait pas. Nous avons suivi quelques sillons peu profonds laissés par des tracteurs pendant les dernières pluies. Les parfums étaient ceux des vignes faisant leur travail dans le soleil vers la fin de l'après-midi. Des sauterelles croisaient notre marche lente ou

silencieuse comme si nous n'avions pas voulu donner du mouvement à quelque chose de fixé pour l'éternité.

Nous arrivâmes à une petite plage en demi-cercle. Je la reconnus tout de suite sans l'avoir jamais vue. Du sable. On s'assit sans rien dire, peut-être pour mieux goûter le plaisir du miroir. Derrière nous, j'écoutais le bavardage des trembles et des peupliers d'Italie. Il faisait bon. Odiane avait un brin de flouve odorante entre ses lèvres, des regards lointains qui semblaient saisir un au-delà vécu dans cet endroit où l'émotion me saisit. Le destin absurde de mon vieil Adrien avait ici commencé sa course folle. Mais Odiane! Elle y revivait peut-être des appels, des découvertes, la pose qu'elle avait prise autrefois dans cette anse de la Loire et dont elle n'avait alors pas su mesurer les conséquences. Je la vis appuyer son menton sur ses genoux repliés. Elle avait ainsi une allure de femelle fauve que d'interminables affûts ont fatiguée mais qu'une proie de passage peut encore faire frémir.

- Vous épouserez Claire?

- Sûrement pas! répondis-je surpris. Je trouve étrange votre question, vous qui aimez vivre pour vivre et sans savoir, sans épousailles !

- Faites-lui un enfant... comme j'en ai fait un pour Adrien!
C'est un peu emmerdant, certes...

- Vous plaisantez! Je n'en ai plus l'âge, ni de pouponner ni d'encaisser des brusqueries d'adolescents!

- Elle vous aime. Chaque fois que je la vois, elle me le répète.

- Mais le passé qu'il y a entre elle et moi n'est pas celui que vous partagiez avec Adrien. Je ne veux pas d'un amour par reconnaissance! Avec le temps elle finira par trouver une âme soeur. Allez! Je la conseillerai, oui, mais quant à en faire une épouse il y a là un Rubicon que je me refuse à franchir. Non seulement c'est pour moi une évidence et je l'en dissuaderai. Ce sera pour moi un devoir, à défaut d'une fuite aux abris!

- Bon. Vous ne voulez pas me répondre. Alors on va se baigner?

- Non, Dame Odiane, vraiment. Je vous regarde, mais j'ai appris que l'eau douce a la caresse bien plus dangereuse que la mer...

- Eh bien moi, je me baigne. Songez, mon bon Monsieur, songez! Douce ou pas, cette eau est mienne. Vous savez que j'en ai souvent arrosé Adrien? Pas beau de tordre le nez quand la volupté pourrait être insolente...

Avoir de beaux restes dit assez que l'on a vieilli. Son corps essayait de retrouver sa jeunesse avec sa plénitude. Son entrée dans l'eau fut comme un tableau italien de la Renaissance, l'esquisse d'une vision qu'elle tentait de se donner d'elle-même. Sa fidélité à ses gestes d'autrefois lui conservait de la raideur acide, une spontanéité gauche comme en ont tous les « vingt ans ». Non, Adrien ne pouvait rien saisir, pas plus que moi, chez cette femme de continuelle échappée. Et cette pensée faisait revivre en moi le récit d'Adrien, son visage, sa voix si enveloppante. Dans le soleil beaucoup plus orangé, Odiane sortit du fleuve. Son corps, que cuivraient les rayons rasants sous les gouttes de la Loire, jouait avec mes yeux. Si j'avais été poète ou quelque écrivain romantique, j'aurais écrit qu'elle s'était mise à vouloir un instant ruisseler de rubis.

Aujourd'hui, 21 décembre. Je ne pensais pas que cinq mois après ces longues notes que j'ai continué de rédiger en août aux Sables, j'aurais à écrire ces pages. Le quinze novembre, j'ai eu la stupéfaction de trouver dans mon courrier le message que je retranscris :

Sorrente 20 octobre.

Très cher ami,

Ces derniers mois m'ont été difficiles. Madeleine Rochette vient de mourir d'un cancer généralisé. Mes raisons de demeurer à Sorrente se sont envolées avec elle, mais celles de revenir en France sont d'une autre nature. Voici que la France me manque avec votre amitié. Votre amitié si vraie que je ne pourrai jamais m'en acquitter. Et puis vous savez aussi que je suis un homme sur lequel on ne peut pas compter ! Sur ce point je suis amplement votre débiteur.

Peu importe. Je reviens. Je sais que j'essuierai des montagnes de reproches. Je les recevrai, surtout de vous, parce que je sais mon égoïsme inexcusable. Tous les autres doivent m'en vouloir peu ou prou, et avec leurs raisons, ne le niez pas.

Je prendrai l'avion à Rome. Aurez-vous le coeur (encore!) de venir me chercher à Orly le 10 décembre prochain? Malgré les apaisements que j'ai trouvés dans ma fuite en avant, je n'ai songé qu'à moi, chose que seul un grand ami pouvait comprendre.

Adrien Barberole

J'ai aussitôt télégraphié à Adrien que je serais à Orly pour l'accueillir et que sa maison serait prête à le recevoir. Je n'en ai rien dit à personne. Avec chacun il réglerait son problème comme il l'entendrait. Le monde des affaires et mon habitude des relations m'ont entraîné à garder un silence prudent avant un dénouement.

Je suis donc allé dans le grand hall d'Orly pour attendre et retrouver mon vieil ami. Les premiers voyageurs passèrent. Adrien me fit signe. Malgré les années, il était à peine changé.

Il poussait un chariot avec deux valises et un gros sac de voyage, Nous avons chargé ma voiture et je l'ai reconduit chez lui dans le plaisir des retrouvailles.

- Très cher ami, me dit-il dans son entrée, vous avoir donné mon amitié totale est peut-être le seul acte de ma vie dans lequel je ne me suis pas égaré ! Dimanche prochain, puis-je vous attendre à déjeuner avec Yves et Claire ?

- Volontiers! Je vais les prévenir que vous êtes enfin de retour. Je viendrai avec eux. Ils sont presque devenus mes enfants !